



BIBLIOTHÈQUE CHOISIE
DES
CHEFS-D'ŒUVRE FRANÇAIS ET ÉTRANGERS
XXXIV

POÉSIES COMPLÈTES
DE
PARNY

POÉSIES COMPLÈTES

DE

œuvre

PARNY

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRE

Palais-Royal, 15-17-19, Galerie d'Orléans

1887

Tous droits réservés



Digitized by the Internet Archive
in 2026 with funding from
University of Toronto

NOTICE SUR PARNY

Parny naquit le 6 février 1753 à l'île Bourbon. On l'embarqua pour la France à l'âge de neuf ans et il fit ses études au collège de Rennes. A 18 ans il vint à Paris et entra dans un régiment, où il se lia d'une étroite amitié avec son compatriote Bertin, qui faisait des vers comme lui. Pendant deux ans, Parny mena à Versailles et dans la capitale la vie la plus joyeuse et la plus charmante qu'un jeune militaire et qu'un jeune poète puisse rêver. Il était devenu l'âme, le bout en train, l'esprit follet d'une coterie de jeunes gens qui passaient alors pour l'élite des beaux esprits.

On se réunissait dans des soupers fins, où l'on improvisait des chansons, où l'on disait des vers.

Quand il eut vingt ans, la famille Parny rappela son fils. Il retourna à l'île Bourbon, et fit la connaissance de cette jeune créole qu'il a chantée sous le nom d'Éléonore. Il avait commencé par lui donner des leçons de musique, et l'histoire finit par un roman qui eut le même dénouement que celui de la Nouvelle Héloïse.

Après la faute, la séparation, mais non l'oubli, car Parny a immortalisé le nom de celle qu'il a aimée dans quelques vers qui resteront les plus touchants dans notre littérature.

En 1778, parut la première édition des poésies érotiques. « Elles devinrent à l'instant, dit Sainte-Beuve,

une fête de l'esprit et du cœur pour toute la jeunesse du règne de Louis XVI. L'oreille était satisfaite par un rythme pur, mélodieux ; le goût l'était également par une diction nette, élégante, et qui échappait au jargon à la mode, au ton du libertinage ou de la fatuité. Les connaisseurs faisaient une différence extrême de cette langue poétique de Parny d'avec celle des autres poètes du temps, les Bouflers, les Pezai, les Dorat ; c'eût été une grossièreté alors de les confondre. »

Parny est amoureux comme tout le monde, avec simplicité, il ne recherche pas dans l'amour les effets tragiques ou pathétiques, il se contente d'aimer avec naturel, poussé par son instinct, sans y mettre trop de façons. Il ne ressemble ni à Byron ni à Musset, il est de l'école de Tibulle et d'Horace.

Voyez avec quel abandon et quelle grâce de pinceau il nous peint le sommeil d'une jeune fille :

Le sommeil a touché ses yeux ;
Sous les pavots délicieux
Ils se ferment, et son cœur veille.
A l'erreur ses sens sont livrés.
Sur son visage par degrés
La rose devient plus vermeille ;
Sa main semble éloigner quelqu'un ;
Sur le duvet elle s'agite ;
Son sein impatient palpite
Et repousse un voile importun.
Enfin, plus calme et plus paisible,
Elle retombe mollement ;
Et de sa bouche lentement
S'échappe un murmure insensible.
Ce murmure plein de douceur
Ressemble au souffle du zéphire
Quand il passe, de fleur en fleur :
C'est la volupté qui soupire :
Oui, ce sont les gémissements
D'une vierge de quatorze ans,

Qui dans un songe involontaire
Voit une bouche téméraire
Effleurer ses appas naissants,
Et qui dans ses bras caressants
Presse un époux imaginaire.
Ce sommeil doit être charmant,
Justine, avec un tel mensonge ;
Mais plus heureux encore l'amant
Qui peut causer un pareil songe.

Ce n'est pas un descriptif, ni un sentimental. C'est un amoureux, dans le vrai sens du mot. Mais il voit cependant, et très bien, et quelques vers lui suffisent pour peindre ce qu'il voit et veut montrer :

... Valsin dévoile avec lenteur
Un sein dont l'aimable jeunesse
Venait d'achever la rondeur ;
Sur les lis il y voit la rose ;
Il en suit le léger contour ;
Sa bouche avide s'y repose ;
Il l'échauffe de son amour ;
Et tout à coup sa main folâtre
Enveloppe un globe charmant
Dont jamais les yeux d'un amant
N'avaient même entrevu l'albâtre.

» Parny élégiaque est complet en soi, dit encore Sainte-Beuve, il n'appelle pas, comme Millevoye et quelques autres poètes souffrants et inachevés, l'idée de plus grand que soi, et ne fait point attendre ni désirer vaguement ce maître futur. Lui-même, dans son cercle limité, est un maître, non un précurseur. Combien faut-il de Malfilâtre, de Gilbert, de Dorange, de Dovalle, pour arriver à un grand talent qui réussit et qui vit ? On se le demande en les lisant. Quand on lit Parny, il ne donne pas l'idée ni l'inquiétude de ce talent plus puissant. Il a ses faiblesses, ses pâleurs, mais

aussi son charme et sa suavité. C'est une belle fleur qui règne sur son gazon, près de sa source ; on s'y asseoit avec lui et on la respire.

» S'il satisfait et contente, ce n'est pas qu'il ne rappelle dans le passé, comme cela a lieu pour les classiques du second ou du troisième âge, de beaux talents antérieurs et souvent supérieurs en rien. Il les rappelle sans pour cela les imiter ; c'est Bertin qui imite, et avec feu, avec talent ; chez Parny ce sont bien moins des imitations que des ressemblances. Il a pour la noblesse des tons de Quinault, une veine de Racine amoureux, des rencontres, mais de courtes et rapides rencontres seulement, avec La Fontaine. Le Brun, l'ami d'André Chénier, et qui avait, par science et par envie de métier, tout ce qu'il fallait pour mesurer Parny, l'a appelé un demi-Tibulle :

« Parny, demi-Tibulle, écrivit mollement
Des vers inspirés par les Grecs
Et dictés par le sentiment. »

La Guerre des Dieux, sur laquelle nous n'insistons pas, mais que nous ne pouvions retrancher du bagage poétique de Parny, puisqu'il en est la partie la plus considérable, est un chef-d'œuvre dans son genre ; Voltaire n'aurait pas fait mieux. Dans la pensée de Parny, cette épopée burlesque n'est qu'un badinage, et il ne faudrait pas y voir autre chose que ce que le poète a bien voulu y mettre.

Parny se maria comme un bon bourgeois ; il fut un honnête homme, vécut très vieux et très heureux. Il mourut le 5 décembre 1814.





LA
GUERRE DES DIEUX

POÈME EN DIX CHANTS

CHANT PREMIER

ARGUMENT

Le Saint-Esprit est l'auteur de ce poème. Arrivée des dieux du christianisme dans le ciel. Colère des dieux du paganisme apaisée par Jupiter. Ils donnent un dîner à leurs nouveaux confrères. Imprudence de la Vierge Marie. Insolence d'Apollon.



DANS ce temps-là, frères, de l'Évangile
Ma piété méditait quelques mots ;
Il était nuit, et le sommeil tranquille
Autour de moi prodiguait ses pavots :
Une éclatante et soudaine lumière
Frappe mes yeux ; des parfums inconnus
Sont tout à coup dans les airs répandus :
En même temps d'une voix étrangère
Je crois entendre et j'entends les doux sons.

Je me retourne, et sur mon secrétaire
Je vois perché le plus beau des pigeons.
A cet éclat, à cette voix divine,
Sur mes genoux je tombe, je m'incline,
Et dis : « Seigneur, que voulez-vous de moi ?
— En vers dévots il faut chanter ma gloire ;
Il faut chanter notre antique victoire,
Et des Français corroborer la foi.
— Hélas ! Seigneur, à cette œuvre sublime
D'autres auraient un droit plus légitime.
De vos combats, de vos exploits divers,
Quoique dévot, j'ai peu de connaissance :
Le temps d'ailleurs corrige les travers ;
Et j'ai sans peine abjuré prose et vers.
— Je le sais bien, mais à ton impuissance
Je suppléerai : recueille tes esprits,
Sois attentif ; je vais dicter, écris. »

Sans examen je dois donc tout écrire.
Si dans mes vers se glissent quelquefois
Des traits hardis, étrangers à ma lyre,
On aurait tort d'en accuser mon choix ;
La faute en est à celui qui m'inspire.

En vérité, frères, je vous le dis :
De Jupiter on célébrait la fête,
Les dieux divers, grands, moyens et petits,
Devant son trône ayant courbé leur tête,
Dînaient au ciel, et de leur souverain
Ils partageaient le délicat festin.
Leur nourriture est friande et légère.
Quelques Eurus envoyés sur la terre
Leur apportaient le parfum des autels ;
Sur des plats d'or on mangeait l'ambrosie,
Et l'on buvait dans l'agate polie
Ce doux nectar qui fait les immortels !

Comme ils buvaient, arrive à tire d'aile
L'oiseau divin qui porte Jupiter.

« Maître, dit-il, dans les plaines de l'air,
Placé par toi, je faisais sentinelle.

Mes yeux sont bons : ils ont vu tout là-bas
Des étrangers d'assez mince apparence,
Au maintien humble, aux cheveux longs et plats
Baissant leurs fronts jaunis par l'abstinence,
Marcher sans bruit, de côté, pas à pas,
Les mains en croix sur leur maigre poitrine,
Et par milliers franchir à la sourdine
Le mur sacré qui cerne tes états.

— Partez, Mercure, allez les reconnaître,
Dit Jupiter, et sachez leurs desseins. »

Minerve alors : « Ces gens-là sont peut-être
De nouveaux dieux, devenus nos voisins.

— Le croyez-vous, ma fille ? — Je le crains.

A nos dépens l'homme commence à rire,
Et nos excès prètent à la satire ;

Nous vieillissons, je le dis sans détour :

Notre crédit baisse de jour en jour ;

Je crains Jésus. — Fi donc ? ce pauvre diable,

Fils d'un pigeon, nourri dans une étable,

Et mort en croix, serait dieu ? — Pourquoi non

— Le plaisant dieu ! — Plus il est ridicule,

Mieux il convient à l'espèce crédule

Chez qui tout prend, excepté la raison.

Sa loi d'ailleurs aux tirans est utile,

De l'esclavage elle rive les fers ;

De Constantin la politique habile

L'adoptera ; malheur à l'univers ! »

On va très-vite alors qu'on a quatre ailes :

Voilà Mercure, il entre et sur son front

On lit déjà de fâcheuses nouvelles.

« Ce sont des dieux. Se peut-il ? Quel affront !
— Ce sont des dieux bien reconnus, vous dis-je,
Chez les Romains plus que nous en crédit.
Sans dignité, sans grâce et sans esprit,
Leur prompt succès me paraît un prodige.
J'ai lu pourtant leur brevet sur vélin
En bonne forme, et signé *Constantin*.
Par cet écrit, Jupiter, on t'engage
A respecter Jésus-Christ et sa cour,
Et la moitié du céleste séjour
De ce faquin doit être l'apage. »

Au dernier mot de ce tâcheux récit,
De toutes parts s'élève un cri de rage :
Tombons sur eux ! Au combat ! Au carnage !
Ils y couraient : mais calme en son dépit,
En se levant, leur maître formidable
Fronce deux fois son sourcil redoutable.
Le vaste Olympe aussitôt s'ébranla ;
Les tapageurs, immobiles et blêmes,
Baissaient les yeux ; le plus hardi trembla,
Et ses genoux se plièrent d'eux-mêmes.
« Vous le voyez, leur dit l'Olympien
D'un air content, Jésus ne m'ôte rien ;
J'ai conservé ma puissance première :
Je règne encore ; et malgré les jaloux,
De mon sourcil la force est bien entière.
Modérez donc un imprudent courroux.
Plus sage qu'eux, parlez, belle Minerve.
Expliquez-vous sans crainte et sans réserve.
— Vous le savez, l'homme fait les faux dieux,
Et les défait au gré de son caprice,
Dit la déesse il faut donc dans les cieux
Que Jésus-Christ librement s'établisse.
Point de combats, notre effort impuissnat

Affermirait son empire naissant :
Le mépris seul nous en fera justice. »

De Jupiter c'était aussi l'avis.

Il ordonna qu'on laissât sans obstacle
Les dieux chrétiens placer leur tabernacle,
Et s'arranger dans leur beau paradis.

« Il faut du moins les voir et les connaître,
Dit Apollon. Si j'en crois les propos,
Nous avons là d'assez tristes rivaux,
Heureux pourtant, aujourd'hui nos égaux,
Et qui demain nous supplantent peut-être.
Sachons leurs mœurs, leurs allures, leur ton.
Et leurs défauts. Ici la table est prête :
Que Jupiter par un message honnête,
Leur offre à tous un dîner sans façon.
Vous en rirez, et le rire est si bon !
Tout parvenu d'ailleurs est susceptible.
En qualité de premiers possesseurs,
De cet Olympe, hélas ! trop accessible,
Il nous convient de faire les honneurs

A ce discours qui flattait sa rancune. »

De l'auditeur la malice applaudit,
De Jupiter la gravité sourit.
Il haïssait le Christ et sa fortune,
Autant qu'un autre il était curieux ;
Mercure donc interroge ses yeux,
Part comme un trait et les *bravo* le suivent.
Une heure après les conviés arrivent.
Étaient-ils trois ou bien n'étaient-ils qu'un ?
Trois en un seul ; vous comprenez, j'espère ?
Figurez-vous un vénérable père,
Au front serein, à l'air un peu commun,
Ni beau, ni laid, assez vert pour son âge,
Et bien assis sur le dos d'un nuage ;

Blanche est sa barbe ; un cercle radieux
S'arrondissait sur sa tête penchée.
Un taffetas de la couleur des cieux
Formait sa robe : à l'épaule attachée,
Elle descend en plis nombreux et longs,
Et flotte encor par-delà ses talons.
De son bras droit à son bras gauche vole
Certain pigeon coiffé d'une auréole,
Qui de sa plume étalant sa blancheur,
Se rengorgeait de l'air d'un orateur.
Sur ses genoux un bel agneau repose,
Qui bien lavé, bien frais, bien délicat,
Portant au cou ruban couleur de rose,
De l'auréole emprunte aussi l'éclat.
Ainsi parut le triple personnage.
En rougissant la Vierge le suivait,
Et sur les dieux accourus au passage
Son œil modeste à peine se levait.
D'anges, de saints une brillante escorte
Ferme la marche, et s'arrête à la porte.

L'Olympien à ses hôtes nouveaux
De compliments adresse quelques mots
Froids et polis. Le vénérable Sire
Veut riposter, ne trouve rien à dire,
S'incline, rit et se place au banquet.
L'agneau bêla d'une façon gentille.
Mais le pigeon, l'esprit de la famille,
Ouvre le bec et son divin fosset
A ces païens psalmodie un cantique
Allégorique, hébraïque et mystique.
Tandis qu'il parle, avec étonnement
On se regarde ; un murmure équivoque,
Un ris malin que chaque mot provoque,
Mal étouffés, circulent sourdement.

Le Saint-Esprit, qui pourtant n'est pas bête,
Rougit, se trouble, et tout court il s'arrête.
De longs *bravo*, des battements de main,
Au même instant ébranlèrent la salle :
« Voilà, dit-on, la pompe orientale ;
Quel choix ! Quel goût ! Ces vers-là sont divins. »
Le bon pigeon qui sentait l'ironie,
Attribuant son désastre à l'envie.
Dissimula sa haine et son humeur.
Il poussait loin l'amour-propre d'auteur.
Le dîner vient ; exquisite était la chère ;
Et l'abstinence aux chrétiens familière
Des conviés redoublait l'appétit,
L'un dévorait. La gentille échansonne,
Qu'on nomme Hébé, malignement sourit,
Et de nectar à coups pressés l'entonne.
Le doux Jésus, qu'on sollicite en vain,
Honteux, gêné, ne regardant personne,
Croyant de plus que le bon ton ordonne
De peu manger, répond : Je n'ai pas faim.
L'auteur tombé, par esprit de vengeance,
En mangeant bien prend un air dédaigneux,
Et du dégoût affectant l'apparence,
Il semble dire : on pourrait dîner mieux.
Junon, Vénus, et d'autres immortelles,
Qui de leur rang affichaient trop d'orgueil,
Daignaient à peine honorer d'un coup d'œil
Ces dieux bourgeois, et chuchotaient entr'elles.
Impoliment elles tournaient le dos,
Et se moquaient de la brune Marie,
Son embarras, son air de modestie,
Servaient de texte à leurs malins propos.
Qu'une fillette au village élevée,
Et dans Paris par le coche arrivée,

A Tivoli, qu'elle ornera si bien,
Vienne montrer sa beauté pure et fraîche,
Son teint vermeil emprunté de la pêche,
Ses traits charmants et son gauche maintien,
Les connaisseurs l'entourent et la suivent ;
Mais à grand bruit nos sultanes arrivent,
Jettent sur elle un coup d'œil méprisant,
Et leur dépit se console en disant :
« Fi donc ! elle est sans grâce, sans tournure ;
Quel air commun ! quelle sottie coiffure ! »
Belle Marie, au Tivoli des cieux
Ainsi parlaient tes rivales altières :
Mais, n'en déplaise à ces juges sévères,
De grands yeux noirs, doux et voluptueux,
Des yeux voilés par de longues paupières,
Quoique baissés sont toujours de beaux yeux.
Sans qu'elle parle une bouche de rose
Est éloquente, et même on lui suppose
Beaucoup d'esprit. De pudiques tétons
Bien séparés, bien fermes et bien ronds,
Et couronnés par une double fraise,
Chrétiens ou Juifs pour celui qui les baise,
N'en sont pas moins de fort jolis tétons.
Ainsi les dieux se disaient : « La petite
Est très-gentille, et ne s'en doute pas.
Ne pourrait-on de cette Israélite
Dénier les novices appas ?
Pour s'amuser, qu'Apollon l'entreprenne ;
D'une passade elle vaut bien la peine. »
Mais Apollon chantait alors des vers
Dignes du ciel : cent instruments divers
Accompagnaient sa voix pure et sonore.
On vit après la vive Terpsichore,
La fraîche Hébé, les Grâces et l'Amour,

Dans un ballet figurer tour à tour.
La sainte Vierge, au spectacle attentive,
Ne cache point son doux ravissement ;
Elle applaudit, et sa bouche naïve
Laisse échapper deux mots de compliment.
Ce n'est pas tout : la modeste Marie,
S'apercevant qu'on la trouve jolie,
Qu'avec plaisir Apollon l'écoutait,
Et qu'auprès d'elle en cercle on s'arrêtait,
Par le succès justement enhardie,
Avec esprit aux païens répondait.
Certain motif, que sans peine on devine,
La fait sortir : la courrière divine,
Sachant pourquoi, la guide poliment,
Et de Vénus ouvre l'appartement.
Mais soit dessein, soit hasard, la traîtresse
Ferme la porte, et seulette la laisse.

La vierge sainte, à l'aspect imprévu,
A la beauté de ce charmant asile,
Reste longtemps de surprise immobile.
Je le conçois ; elle n'a jamais vu
Que l'atelier obscur et misérable
De son époux, son village et l'étable
Où sur la paille elle accoucha d'un dieu.
De sa surprise elle revient un peu :
Au cabinet d'abord elle s'avance :
Pour elle il s'ouvre, et présente à ses yeux
De belle agate un vase précieux,
De forme ovale et doré sur son anse.
Ne cassons rien, dit-elle en remettant
Le meuble heureux qu'elle prit un instant.
Avec lenteur alors elle traverse
D'appartements une suite diverse,
De grands salons richement décorés,

De frais boudoirs au plaisir consacrés.
Le goût y règne et non la symétrie.
Des pots épars, des corbeilles de fleurs,
Le nard et l'ambre et surtout l'ambroisie,
Parfument l'air de suaves odeurs.
Remarquant tout, notre Vierge imprudente
Voit de Cypris la tunique élégante,
Les brodequins, le voile précieux,
Le réseau d'or qui retient ses cheveux,
Et sa guirlande et sa riche ceinture.
Elle se dit : une telle parure
Doit embellir : elle me siérait bien :
Essayons-la ; d'un moment c'est l'affaire :
Personne ici ne viendra me distraire,
Oh ! non, personne, et je ne risque rien.
C'était pour elle un difficile ouvrage ;
De la toilette elle avait peu l'usage ;
Le temps pressait d'ailleurs, et gauchement
Elle ajusta ce nouveau vêtement.
Elle interroge une glace fidèle
Qui lui répond : Vénus n'est pas plus belle.
Se regardant et s'admirant toujours,
Elle disait, mais tout bas : « Les Amours
Peut-être ici me prendraient pour leur mère. »
Et des Amours la cohorte légère
Soudain se montre et l'entoure, et lui dit :
« Jeune maman, par quelle heureuse adresse
A vos attraits ajoutez-vous sans cesse ? »
D'étonnement d'abord elle rougit,
Puis se rassure, et tendrement sourit
A ces enfants qui l'avaient alarmée.
L'un sur ses mains verse l'eau parfumée
Qu'un autre essuie, ils sèment sur ses pas
Le frais jasmin et la rose nouvelle ;

Puis avec grâce ils unissent leurs bras,
Et sortent tous en chantant : Qu'elle est belle !

De la louange on sait que le poison
Est très actif : cette scène imprévue
De notre sainte enivre la raison.
Pour s'achever, elle porte la vue
Sur des tableaux où la tendre Cypris
Faisait un dieu de son cher Adonis.
Des voluptés la dangereuse image
Trouble ses sens ; une vive rougeur,
Qui n'était plus celle de la pudeur,
A par degré coloré son visage.
Elle entre alors dans un dernier boudoir
Où des coussins, d'une pourpre éclatante,
Formant un lit, invitaient à s'asseoir.
Elle fait mieux, et s'y couche. Imprudente !
Levant des yeux languissants et distraits,
Avec surprise elle voit ses attraits,
Son attitude et ses grâces nouvelles,
Multipliés par des miroirs fidèles.
Elle sourit ; elle ouvre ses beaux bras,
Ne saisit rien, soupire, et dit tout bas :
« Jeune Panther, objet de ma tendresse,
Que n'es-tu là ! ton heureuse maîtresse,
Ainsi vêtue, enchanterait tes yeux ;
Ce lit pour nous serait délicieux. »
On entre. O ciel ! c'est le dieu du Parnasse.
Pour se lever elle fait un effort ;
Sur les coussins Apollon la replace ;
Ses mains il baise et dit avec transport :
« Ne fuyez pas, ô reine d'Idalie !
J'ai quelques droits et vous voilà si bien !
— Hélas ! monsieur, je m'appelle Marie,
Et non Vénus : laissez-moi, je vous prie ,

Laissez-moi donc. — Oh ! je n'en ferai rien ;
Impunément on n'est pas aussi belle.
C'est Vénus même, ou c'est encor mieux qu'elle.
— Je vais crier. Tout comme il vous plaira ;
Mais à vos cris ici l'on entrera :
Votre costume est païen, l'on rira ;
Peut-être aussi quelqu'un se fâchera.
Se plaindre un peu, menacer sans colère,
Beaucoup rougir, c'est en pareille affaire
Tout ce qu'on peut et tout ce qu'on doit faire. »

Point de réplique à ce sage discours.
Baissant les yeux, déjà faible et tremblante,
Déjà vaincue, elle combat toujours.
Mais tout à coup une bouche insolente
Vient séparer ses lèvres de corail,
Et de ses dents baise le blanc émail.
Sur les coussins, malgré son vain murmure,
Le dieu pressant la pousse avec douceur ;
Un long soupir s'échappe de son cœur,
Et ce soupir disait : Quelle aventure !

Les dieux font bien et font vite. Apollon
Dans ses transports conservait sa raison ;
Pour notre sainte il craignait le scandale.
Sacrifiant le reste de ses feux,
Il sortit donc, rajusta ses cheveux,
Et d'un air froid il rentra dans la salle.
Dans ce moment, Terpsichore attachait
Tous les regards. La craintive Marie
Vermeille encor, de moitié plus jolie,
Parut enfin au dernier coup d'archet.
Le beau pigeon gonflé de jalousie,
Selève et dit au modeste papa,
Qui sans plaisir avait vu tout cela :
« Qu'attendez-vous ? la séance est finie ;

Voici bientôt l'heure de l'*angelus*,
Allons-nous-en, et ne revenons plus.»
Allons-nous-en, répète le bon père ;
Allons-nous-en, répète aussi Jésus,
Et par un signe il avertit sa mère.
De s'en aller elle eut quelque chagrin.
La nouveauté de ce banquet divin,
Le chant, la danse et les tendres fleurettes
Qui chatouillaient ses oreilles discrètes,
L'avaient séduite, et son goût se formait.
D'un certain dieu l'audace peu commune
Lui déplut fort ; mais, douce et sans rancune.
Au paganisme elle s'accoutumait.
Pendant la route elle en parlait sans cesse.
Le père donc lui dit avec simplesse :
« Ma chère enfant, peut-être que j'ai tort :
Mais d'Apollon la musique m'endort.
Je n'entends rien à cette mélodie.
Il aurait dû nous donner du plain-chant,
Cela vaut mieux : quant à leur poésie,
Le Saint-Esprit n'en est pas très-content.
« On peut m'en croire, elle est faible et commune,
Dit le pigeon ; pas un mot des serpents ;
Tous les lions y conservent leurs dents :
On n'y voit point le soleil et la lune
Danser ensemble et soudain s'abîmer,
Ni du Liban les cèdres s'enflammer.
— Des grands ballets la beauté me fatigue,
Disait Jésus ; et ces chaconnes-là
Ne valent point le menuet, la gigue,
Que l'on dansait aux noces de Cana. »
La Trinité, discourant de la sorte,
Au paradis rentre avec son escorte.

CHANT DEUXIÈME

ARGUMENT

Organisation du Paradis. Conversation naïve et instructive de la Trinité. Dîner rendu aux païens, et terminé par la représentation de quelques *mystères*.



ELLE Marie, ô toi dont la candeur,
Les yeux baissés, et le simple langage,
Souvent d'un fils désarment la rigueur,
Entends ma voix et reçois mon hommage.
Ton cœur sensible, et doux comme tes traits,
A la pitié ne se ferme jamais ;
Tu compatis aux faiblesses humaines ;
De courts plaisirs, parmi de longues peines,
Ne semblent pas à tes yeux des forfaits.
De ces plaisirs écarte le tonnerre ;
Demande aux ciel grâce pour les amours,
Pour les baisers qui consolent la terre ;
Par l'inconstance ils sont punis toujours.
Vénus jadis par des soins efficaces
Les protégeait : mais trop vieille est Vénus,

Trop libertine, et l'homme n'en veut plus.
Dans cet emploi c'est toi qui la remplaces.
Ah ! puisses-tu longtemps le conserver !
Puisse ton fils ne jamais éprouver
Le sort fâcheux et la chute bizarre
Qu'à Jupiter doucement il prépare !

De Jupiter le vaste et beau palais
Avait pour base une haute colline.
Sur tout l'Olympe il s'élève et domine.
Un mur de bronze en interdit l'accès ;
Et sur ce mur, qui menace la plaine,
En sentinelle on place tour à tour
Bacchus, Diane, et ces fils de l'amour,
Ces deux jumeaux que pondit une reine.
Bellone et Mars au combat préparés,
De sang chrétien dès longtemps altérés,
Gardent la porte et sauront la défendre.
Leur fier courage aimerait mieux l'ouvrir ;
Et quelquefois il s'indigne d'attendre
Un ennemi qu'il voudrait prévenir.
Jupiter place au pied de la montagne
D'autres guerriers : plus loin dans la campagne
Il établit ses postes avancés ;
Mais d'attaquer il fait défense expresse ;
Et prudemment sur la frontière il laisse
Quelques Sylvains en vedette placés.

Le paradis autrement s'organise.
Au beau milieu des nuages ouverts,
Sur un autel environné d'éclairs,
Du triple dieu la grandeur est assise.
A ses genoux, ou bien à leurs genoux,
La vierge occupe un tabouret modeste.
Le doux Jésus, du bon ordre jaloux,
Devant l'autel range la cour céleste.

Au premier banc brillent les *Séraphins*,
Du beau trio contemplateurs fidèles :
Ces clairs flambeaux, ces lampes éternelles,
Brûlent toujours devant le saint des saints :
Le pur amour sans cesse les consume,
Le pur amour sans cesse les rallume.
Plus bas on voit des visages très-ronds
Et très-vermeils, des cheveux courts et blonds,
De beaux yeux bleus, des bouches aussi belles ;
De frais mentons d'où s'échappent deux ailes,
Mais point de corps ces minois enfantins,
Ces têtes-là se nomment *Chérubins*.
Nous les aimons ; nos peintres de village
Dans leurs tableaux en font souvent usage.
Viennent après les *Dominations*,
Trônes, *Vertus*, *Principautés*, *Puissances*,
Esprits pesants, grosses intelligences,
Qu'on charge peu de saintes missions :
Regardant tout, mais à tout inhabiles.
Les bras croisés, ils sont là sur deux files,
Propres sans plus à garnir les gradins ;
A cet emploi se borne leur génie ;
C'est ce qu'au bal nous autres sots humains
Nous appelons faire tapisserie.

Du ciel ensuite arrivent les guerriers :
Les généraux, colonels, officiers,
Connus là-haut sous le titre d'*Archanges*
Le sabre en main, conduisent leurs phalanges
Sous les drapeaux les *Anges* réunis
Sont par Jésus inspectés et bénis.
De gaze fine une robe légère,
Un casque d'or à panache flottant,
Un bouclier, un tranchant cimenterre,
De ces guerriers forment l'accoutrement.

Du paradis la milice innombrable
Obéissait au valeureux Michel,
Qui sous ses pieds a terrassé le diable.
Pour suppléants, il a ce Gabriel,
Beau messager, que la vierge Marie
Toujours protège, et l'adroit Raphaël
Qui sut jadis, avec un peu de fiel,
Désaveugler le bonhomme Tobie.
Plus bas enfin, on voit tous les Élus
Dans le parterre ensemble confondus.
Plusieurs, dit-on, vantés par la légende,
N'en sont pas moins des saints de contrebande.
De francs vauriens, pour tels bien reconnus,
Par la cabale au ciel sont parvenus.
Mais quel remède ? Un caprice du pape
D'un réprouvé peut faire un bienheureux.
En vain Satan lui réservait ses feux ;
Sa bulle en main, à l'enfer il échappe.
Sans peine donc on entre en paradis,
Lorsque dans Rome on a quelques amis.

Du saint Trio l'œil avec complaisance,
Erra longtemps sur sa nombreuse cour ;
C'était pour lui nouvelle jouissance :
Puis il se lève, et dit : « Jusqu'à ce jour
Errant, banni, vexé par l'injustice,
Je ne pouvais régler votre service ;
Mais à présent je triomphe à mon tour ;
Me voilà dieu ; du céleste séjour
Il faut fixer l'éternelle police.
Je veux d'abord une garde d'honneur
Autour de moi ; car je suis le Seigneur,
Entendez-vous ? et j'aime qu'on me garde.
Trois fois par jour l'*angelus* sonnera ;
Devant mon trône on se rassemblera,

Et d'y manquer qu'aucun ne se hasarde.
Pendant une heure en contemplation
Vous jouirez de cette vision
Que les savants nomment intuitive.
Exprès pour vous, de ma gloire trop vive
J'adoucirai l'éclat et le fracas ;
Vos faibles yeux n'y résisteraient pas.
Vous chanterez, car le plain-chant m'amuse,
Et sur ce point je n'admets pas d'excuse ;
Vous chanterez *l'excelsis gloria*,
Et des noëls, et des *alleluia*.
Vous me louerez, car j'aime la louange ;
Vous me louerez, car je suis le Seigneur,
Le Seigneur Dieu, le Dieu fort et vengeur,
Entendez-vous ? Et je veux qu'on s'arrange
Pour me louer et ne louer que moi :
Je suis jaloux, je ne sais pas pourquoi.
Sur ce, partez ; veillez sur vos églises,
Et des païens redoutez les surprises. »

Chacun s'éloigne avec docilité.
Le Saint-Esprit, et le Fils et le Père,
Près de la Vierge, au fond du sanctuaire,
Sont réunis en petit comité.
Leur entretien a de quoi nous instruire,
Et mot à mot je dois vous le redire.

LE PÈRE

Convenez-en, chez le sot genre humain
Nous avons fait un rapide chemin.

JÉSUS-CHRIST

En vérité, lorsque dans une étable
Ma pauvre mère accoucha sans secours ;
Lorsqu'à vingt ans, oisif et misérable,
Au pain d'autrui j'avais souvent recours ;

Lorsqu'avec peine un docteur charitable
M'apprit à lire, et que, dans mes leçons,
Du roi David j'expliquais les chansons :
Interrogé par Anne le pontife,
Remis ensuite à son gendre Caïphe,
Quand je me vis, de fouetteurs entouré,
Par ce Caïphe à Pilate livré,
Par ce Pilate envoyé chez Hérode,
Qui voulait voir le prophète à la mode,
Et par Hérode à Pilate rendu,
Puis sur ma croix tristement étendu ;
Certes alors je ne prévoyais guères
Ce qui m'arrive. On parle de mystères ;
Notre succès est le premier de tous.

LE SAINT-ESPRIT

D'autres l'auraient obtenu comme nous.
Le changement à l'homme est nécessaire :
En fait d'erreurs il choisit la dernière.
Dieu, le vrai Dieu, l'unique, l'Éternel,
En le créant, lui dit : Sois immortel.
Je t'ai donné pour loi ta conscience ;
Au bien toujours elle conduit tes pas ;
Elle est ton juge au-delà du trépas ;
Elle punit, pardonne, ou récompense. »
Rien de plus simple ; aussi l'homme trouva
Ce fond trop pâle, et soudain le broda.
Il se fit donc des dieux moins invisibles,
Moins grands, moins bons et surtout plus terribles.
Aux sages lois écrites dans son cœur
Il ajouta des notes, des oracles,
Un évangile, et toujours des miracles.
Le seul remords ne fait pas assez peur ;
Il lui fallut des serpents, des furies,

De gros vautours, de hideuses harpies,
Des coups de fouets, de fourches, de hoyaux,
A tour de bras appliqués sur le dos,
Des lacs brûlants et sans fond et sans bornes,
Des cris, des pleurs, des diables et des cornes,
Et tout cela pendant l'éternité.
Mais des vertus quelle est la récompense ?
Nouveau travail, nouvelle extravagance.
D'après ses goûts chacun à volonté
Se fait au ciel un séjour enchanté.
La vieille y prend un visage de rose ;
Le libertin y baise avec transport
Ce qui lui plaît ; le faible y devient fort :
Des éléments l'ambitieux dispose ;
Celui-ci boit : celui-là fume et dort ;
L'un n'y fait rien ; nous autres, pas grand'chose ;
Car l'homme, hélas ! mesquin dans ses désirs,
Se connaît mieux en tourments qu'en plaisirs.
Quoi qu'il en soit, crédule, il nous adore :
Profitons-en. Jupiter passera,
Nous passerons, et bien d'autres encore :
Un seul demeure, un seul fut et sera.

LE PÈRE

Amen, amen. Ce sermon d'évangile
M'a paru long, et j'allais m'endormir.
Votre conseil n'en est pas moins utile :
Sur notre autel il faut nous affermir,
Et profiter du pouvoir qu'on nous prête.
Profitons-en sur l'heure. A moi, les vents !
Soufflez, sifflez ; je veux une tempête.

JÉSUS-CHRIST

Voyez combien ils sont obéissants !
Déjà du jour les rayons s'obscurcissent :

Sur l'horizon les vapeurs s'épaississent ;
Jusqu'au zénith les nuages poussés,
Noirs, menaçants, l'un sur l'autre entassés,
Surchargent l'air de leur masse immobile.
En vérité, l'on n'est pas plus docile.

LE PÈRE

Savez-vous bien qu'un bel orage est beau ?

LE SAINT-ESPRIT

Très-beau, surtout quand on le fait soi-même.

LE PÈRE

Il pleut, il grêle ; et voilà ce que j'aime :
C'est pour la terre un déluge nouveau.

LA VIERGE

De ce déluge arrêtez les ravages,
Seigneur, mon Dieu ! de cinquante villages
En un moment vous noyez les moissons,
Adieu les fleurs, les savoureux melons,
Et tous les fruits que la terre obstinée
Accorde à peine au travail d'une année
Pourquoi troubler la marche des saisons ?
Au mois de juin, de la vigne étonnée
Ne gelez pas les innocents bourgeons ;
Ou l'homme alors, qui sur nous aime à mordre
En conclura que vous n'avez point d'ordre.

JÉSUS-CHRIST

Le vin, ma mère, est toujours dangereux ;
Il suffira qu'on en ait pour la messe.

LE PÈRE

L'enfant dit vrai, d'ailleurs à ma sagesse
Tout est permis ; je fais ce que je veux.
Je fais n'est pas le mot propre et technique ;

Triple je suis, sans cesser d'être unique ;
Et *je faisons* vaudrait peut-être mieux.
Mais vous cédez quelque chose au plus vieux.
Plus vieux ? non pas, nous sommes du même âge.
De moi pourtant tous deux vous procédez :
Je vous ai donc d'un moment précédés.
On le croirait, c'est assez là l'usage.
Point, mes enfants se trouvent mes jumeaux.
Notre amalgame est un plaisant chaos,
Et je m'y perds revenons à l'orage.

LE SAINT-ESPRIT

Il va très bien voyez-vous ces vaisseaux
Battus, brisés, engloutis par les flots ?
Voici l'instant d'essayer le tonnerre,
Ce vrai cachet de la divinité.
Cherchez un but ; foudroyez sur la terre
Quelque vaurien qui l'aura mérité.

LA VIERGE

Pourquoi sur lui presser votre vengeance ?
Demain peut-être il ferait pénitence.

LE PÈRE

Dans la forêt remarquez-vous là-bas
Un bon curé qui malgré la tempête,
Va d'un mourant adoucir le trépas,
Et ce voleur qui brusquement l'arrête ?
Sur le ciboire il veut porter la main,
Car il est d'or : le prêtre fuit en vain ;
Déjà le fer est levé sur sa tête.
Fort à propos j'arrive à son secours.
Feu !

LE SAINT-ESPRIT

Vous tremblez.

LE PÈRE

Ces foudres sont bien lourds.

LE SAINT-ESPRIT

Lancez donc.

LE PÈRE

Ouf ! le drôle est-il en cendres ?

LA VIERGE

Eh ! non vraiment ; votre carreau vengeur
S'est détourné sur l'innocent pasteur,
Et raide mort vous venez de l'étendre.

LE PÈRE

Au paradis qu'on le place à l'instant.

LE SAINT-ESPRIT

Ces foudres-là seront nos amusettes ;
Mais bien viser est un point important,
Et désormais vous prendrez des lunettes.

LE PÈRE

Soit. Au surplus nous pouvons, je le vois,
Nous divertir ici comme des rois.

LE SAINT-ESPRIT

Ces païens seuls me donnent de l'ombrage.

JÉSUS-CHRIST

C'est je l'avoue, un fâcheux voisinage.

LE PÈRE

Notre ennemi plus que nous est gêné :
Cela console, et nous pouvons attendre.

JÉSUS-CHRIST

A ces messieurs nous devons un dîner :
Bon ou mauvais, il convient de le rendre.

LE PÈRE

Ainsi-soit-il. D'archanges radieux
Qu'une douzaine aille inviter ces dieux.

Le groupe ailé s'acquitte du message.
On accepta, mais pour le jour d'après :
Gens du bon ton ne se hâtent jamais :
Se faire attendre est assez leur usage.
Le lendemain ils viennent un peu tard.
Chacun se lève on leur fait politesse ;
A table ensuite on se place au hasard ;
Elle est étroite ; on s'y pousse, on s'y presse,
Et l'on sourit déjà d'un air malin.
Pour tout dîner l'on voit quelques hosties
Sur la patène avec grâce servies,
Qu'accompagnaient six burettes de vin.
Non de Bordeaux, de Champagne, ou du Rhin,
Mais de Surène ; et l'on assure même
Qu'à sa naissance il reçut le baptême.

Les conviés, peu faits à ces façons,
Disaient tout bas entre eux : nous souperons.
Pour amuser ses dédaigneux confrères,
Le doux Jésus qui s'y connaît vraiment,
Après dîner fit jouer des *mystères*.
On commença par le commencement.
Et sur la scène on mit le premier homme,
La première Ève, et la première pomme.
Du frais Éden ces heureux possesseurs,
L'un, jeune et beau ; l'autre, jeune et jolie,
Les bras pendants allaient de compagnie.
D'un pas distrait ils marchaient sur les fleurs,
Cueillaient des fruits, avalaient l'onde claire,
Pour tout plaisir dénichaient les oiseaux,
Jetaient du sable ou crachaient sur les eaux,
Bâillaient ensuite, et ne savaient que faire.

Ils se couchaient ensemble, et dormaient bien ;
Ils étaient nus, et ne pensaient à rien.
Le diable arrive ; il parlait comme un ange :
Ève l'écoute, et la pomme elle mange.
Sans ce malheur, qui fut heureux pourtant,
Le genre humain restait dans le néant.
Que dis-je ? heureux, le fruit croqué ! par elle,
Et qui servit à son instruction,
Nous vaut à nous une indigestion
Forte, terrible, et de plus éternelle.

Ce dénouement déplut à Jupiter.
« Monsieur, dit-il, vous faites payer cher
Une reinette. Aux gourmands encor passe ;
Mais à leurs fils qui n'en ont pas goûté !
Dans le néant aller chercher leur race
Pour la damner ! Quelle sévérité ! »
Monsieur répond : « J'ai trop puni les hommes,
J'en conviendrai : qu'y faire ? je suis bon,
Mais je suis vif. J'aimais beaucoup ces pommes,
J'y tenais, moi : pourquoi me les prend-on ?
La scène change : on découvre un village ;
Dans ce village, un petit atelier
Où travaillait un pauvre charpentier.
Pauvre ! non pas ; femme gentille et sage
Est un trésor ; mais il n'y touche point :
Son avarice est grande sur ce point.
On voit encore une arrière-boutique,
Un lit modeste, une vierge dessus,
Dont les attraites ont dix-huit ans au plus,
Et qu'assoupit un sommeil angélique.
Il faisait chaud : cette vierge en dormant
A dérangé l'utile vêtement
Qui la couvrait : la robe se replie,
Et laisse voir ce qu'on ne vit jamais ;

Sa jambe nue et sa cuisse arrondie,
En s'écartant, semblent chercher le frais.
Un beau pigeon, au plumage d'albâtre,
Du ciel alors descend sur le théâtre.
Son rouge bec et ses pattes d'azur,
De son gosier le timbre clair et pur,
Son auréole, et surtout ses manières,
Le distinguaient des pigeons ordinaires.
Sur la dormeuse il plane galamment,
S'abat ensuite, et, léger, il se pose
Juste à l'endroit délicat et charmant,
Où des amours s'ouvre à peine la rose.
Ses petits pieds avec adresse agissent,
Son joli bec l'effleure doucement,
Et de plaisir ses deux ailes frémissent.

« Auriez-vous cru, messieurs, que d'un pigeon
Il put jamais résulter un mouton ?
Dit le papa d'un air grave et capable.
En nous, chez nous, tous doit être incroyable.
On croit pourtant et voilà ce qu'il faut.
J'aime à l'excès les énigmes sans mot. »

Du paradis la troupe infatigable,
Pour terminer, joua la Passion,
Et joua bien. Les conviés, dit-on,
Goûtèrent peu ce drame lamentable.
Mais un malheur qu'on n'avait pas prévu
Du Dénouement égaya la tristesse...
Bien flagellé, le héros de la pièce
Était déjà sur la croix étendu.
On choisissait pour ce rôle pénible
Un jeune acteur intelligent, sensible,
Beau, vigoureux, et sachant bien mourir.
Il était nu des pieds jusqu'à la tête :
Un blanc papier qu'une ficelle arrête

Couvrait pourtant ce que l'on doit couvrir.
Charmante encore après sa pénitence,
La Madeleine au pied de la potence
Versait des pleurs : ses longs cheveux épars
Son joli sein qui jamais ne repose,
Du crucifix attiraient les regards :
Il voyait tout, jusqu'au bouton de rose ;
Quelquefois même il voyait au-delà.
Prêt à mourir, cet aspect le troubla.
Il tenait bon ; mais quelle fut sa peine
Quand le feuillet vint à se soulever !

« Otez, dit-il, ôtez la Madeleine,
Otez-la donc, le papier va crever. »
Soudain il crève ; et la vierge elle-même
Pour ne pas rire a fait un vain effort.
« Le tour est bon, dit le Père suprême ;
« On le voit bien, le drôle n'est pas mort. »

Cet incident finit la tragédie.
On se sépare avec cérémonie ;
Et les païens retournent dans leur fort.
En répétant : le drôle n'est pas mort.

CHANT TROISIÈME

ARGUMENT

Abandon et détresse des dieux païens. Combat. Samson vaincu par Hercule. Des saintes, commandées par Judith, forment une attaque séparée ; elle ne réussit pas, mais Judith y gagne quelque chose. Les païens battent en retraite. Blocus de l'Olympe. Priape et les Satyres font une sortie.



ABANDONNANT la terrestre demeure,
Un jour, dit-on, six hommes vertueux,
Morts à la fois, vinrent à la même heure
Se présenter à la porte des cieux.
L'ange paraît, demande à chacun d'eux
Quel est son culte : et le plus vieux s'approche,
Disant : Tu vois un bon mahométan.

L'ANGE

Entre, mon cher, et tournant vers la gauche,
Tu trouveras le quartier musulman.

LE SECOND

Moi, je suis Juif.

L'ANGE

Entre, et cherche une place
Parmi les Juifs. Toi qui fais la grimace
A cet Hébreu, qu'es-tu ?

LE TROISIÈME

Luthérien.

L'ANGE

Soit ; entre, et va, sans t'étonner de rien,
T'asseoir au temple où s'assemblent tes frères.

LE QUATRIÈME

Quakre.

L'ANGE

Eh bien, entre, et garde ton chapeau.
Dans ce bosquet les Quakres sédentaires
Forment un club ; on y fume.

LE QUAKRE

Bravo !

LE CINQUIÈME

J'ai le bonheur d'être bon catholique ;
Et, comme tel, je suis un peu surpris
De voir un Juif, un Turc, en paradis.

L'ANGE

Entre, et rejoins les tiens sous ce portique.
Venons à toi ; quelle religion
As-tu suivie ?

LE SIXIÈME

Aucune.

L'ANGE

Aucune !

LE SIXIÈME

Non.

L'ANGE

Mais cependant quelle fut ta croyance ?

LE SIXIÈME

L'ame immortelle, un dieu qui récompense
Et qui punit, rien de plus.

L'ANGE

En ce cas,
Entre, et choisis ta place où tu voudras.
Ainsi raisonne, ou plutôt déraisonne
Un philosophe, un sage de nos jours.
Sage insensé ! mais que Dieu lui pardonne,
Si Dieu le peut, cet étrange discours.
Français, croyez tout ce qu'ont cru vos pères :
Femmes, aimez ce qu'ont aimé vos mères ;
Croyez, aimez ; et lorsqu'il vous plaira,
Du ciel pour vous la porte s'ouvrira.
Non, arrêtez : la guerre vient d'éclore
Dans ces hauts lieux ; le royaume d'azur
A Jésus-Christ n'appartient pas encore :
On va combattre, attendre est le plus sûr.
Trop négligés dans leur petit domaine,
Les dieux païens subsistaient avec peine :
L'encens manquait. Leurs rivaux plus heureux
Escamotaient les terrestres prières,
Les chants discords, les offrandes, les vœux,
Et les parfums, là-haut si nécessaires.
Gens affamés n'entendent pas raison.
Peu satisfaits de leur maigre pitance,
Quelques Sylvains d'un appétit glouton
Pleuraient un jour leur première abondance.
Leurs poings fermés, leurs regards menaçans,
Sur les chrétiens se détournaient sans cesse ;
Ils déclamaient contre l'humaine espèce ;
Quand tout à coup un nuage d'encens

De leur humeur adoucit la tristesse.

« Bon, dit l'un d'eux, celui-là vient à nous ;

De sa vapeur d'avance je m'enivre.

Comme il est gros ! Amis, rassurez-vous,

Pour quelque temps nous aurons de quoi vivre. »

A bien dîner à tort il s'attendait.

Quarante saints, qu'un ange commandait,

Au paradis convoyaient ce nuage.

Il s'approcha des Sylvains étonnés,

Et passa juste à deux doigts de leur nez.

Ce qui n'était qu'un simple badinage

Au sérieux fut pris par ces pandours.

De Jupiter l'ordre est précis, n'importe :

A coups de sabre ils tombent sur l'escorte.

L'escorte a peur, elle crie au secours :

En attendant les coups pleuvent toujours.

L'ange, privé de ses ailes rapides,

A pied s'enfuit : on houspille les saints :

Tout se disperse, et déjà les Sylvains

Sur le convoi portent leurs mains avides.

Du paradis accourent par bonheur

D'autres chrétiens, qui leur font lâcher prise.

D'autres païens arrivent par malheur,

Qui des premiers soutiennent l'entreprise.

Trente contre un ces chrétiens combattaient ;

Plus aguerris, ces païens les frottaient ;

Et la victoire est encore indécise.

Mais j'aperçois Samson. Tremblez, faquins !

L'arme fragile, instrument de sa gloire,

Vaincra toujours : cette heureuse mâchoire

Brisa cent fois celle des Philistins ;

Fuyez, vous dis-je, ou c'en est fait des vôtres.

Et toi, Samson, prends garde aux sept cheveux

Qui font ta force : invincible par eux,

Défends-les bien, laisse arracher les autres.
Le casque en tête, il s'élance d'un saut
Au premier rang. Un Sylvain téméraire
Pour le combat se présente aussitôt.
« Attends, dit-il, attends : mon cimenterre
Va chatouiller cet énorme derrière,
Et de ce dos mesurer la largeur :
Je veux... » Soudain la mâchoire funeste
Sur la mâchoire atteint ce discoureur,
La pulvérise, et supprime le reste
De sa harangue : alors chaque païen
Se défendit sans parler, et fit bien.
Samson triomphe, et le parquet céleste
Des dents qu'il brise est déjà parsemé.
Par un courrier intelligent et preste
De ce dégât Hercule est informé.
A ce récit le vaillant fils d'Alcmène
Répond : J'y cours ; et quittant les remparts,
D'un pas rapide il traverse la plaine,
Et des chrétiens étonne les regards.
Lorsqu'en hurlant une hyène sauvage,
De qui la faim augmente encor la rage,
Du Gévaudan abandonne les monts,
Le feu jaillit de sa rouge prunelle ;
L'effroi, la mort descendent avec elle
Sur les troupeaux épars dans les vallons :
Tout fuit, enfants, chiens, bergers et moutons.
Des Philistins le vainqueur intrépide,
Se promettant un triomphe de plus,
Seul attendit le vainqueur de Cacus.
Impunément on n'attend pas Alcide.
De prime abord, au héros des Hébreux
De sa massue il porte un coup affreux.
Brave Samson, ton casque est mis en pièce ;

Ton crâne saint, frappé si rudement,
Est ébranlé sous ses croûtes épaisses :
Ton large front s'incline forcément ;
Ton œil se trouble et voit mille étincelles ;
Sur tes grands pieds un moment tu chancelles,
Et ta belle arme échappe de ta main,
Ou peu s'en faut : jamais nul Philistin
Ne t'adressa d'apostrophes pareilles.
Mais aussitôt secouant les oreilles,
En répétant : Ce n'est rien, ce n'est rien,
Tu veux répondre à l'insolent païen.
O du Très-Haut assistance imprévue !
D'un coup terrible Hercule menacé
A la mâchoire oppose sa massue,
Dont le bois dur est de clous hérissé.
Elle devait briser l'arme fragile
Du bon Hébreu ; le contraire arriva,
Et sans ressource Hercule se trouva.
D'étonnement il restait immobile ;
Mais du vainqueur voyant le bras nerveux
Se relever, au visage il lui lance
Le court tronçon qui formait sa défense,
Et brusquement le saisit aux cheveux.
A cet aspect tous les chrétiens pâlisent,
Et leurs clameurs dans les airs retentissent :
« Maudit païen ! Il va les arracher.
Laissons-nous dans sa main furieuse
De notre ami la tête précieuse ?
Défendons-la. Ferme ! osons approcher.
D'un épervier quand la serre sanglante
Vient de saisir : l'alouette tremblante
Qui s'élevait en chantant jusqu'aux cieux,
Aux sons plaintifs que pousse la pauvrete,
Du bois voisin le peuple harmonieux,

Moineau, pinson, sansonnet et fauvette,
S'élancent tous sur le tyran des airs,
Que n'émeut point leur impuissante rage,
Suivent son vol et de leurs cris divers
Font vainement retentir le bocage.
Tel des chrétiens le courage discret
Défend Samson : mais, sourd à leur colère,
L'autre tirait sur l'épaisse crinière
Tant et si fort, qu'il emporte tout net,
Et montre aux siens le bienheureux toupet.
Ce fut alors que les cris redoublèrent.
Du gros Samson la factice vigueur
S'évanouit, et ses genoux tremblèrent.
Il voulut fuir ; l'intraitable vainqueur
D'un coup de poing acheva sa défaite.
De nos héros l'âme était stupéfaite.
Leurs ennemis s'élancent de nouveau,
Pour se saisir du nuage en litige.
A reculer d'abord on les oblige.
Car nous tenions à ce friand morceau :
Mais l'appétit chez eux se tourne en rage.
Revenant donc en vrais déterminés,
Ils forcent tout, et s'ouvrent un passage.
Il fallait voir sur l'odorant nuage
Les combattants follement acharnés.
En sens contraire on le pousse, on le tire ;
Chacun y met la griffe : on le déchire,
On le dépèce ; et les flocons épars,
Chargés d'encens, volent de toutes parts,
On court après. Notre milice entière
Du paradis débouche en ce moment.
Du grand Michel tonne la voix guerrière ;
Il marche, avance, et crie : Alignement !
La Trinité, qu'escortaient six mille anges,

Se place ensuite au quartier général,
Bénit trois fois ses nombreuses phalanges,
Et de l'attaque arbore le signal.

Pauvres païens, la résistance est **vaine**,
Vous le voyez ; que peut une centaine
De combattants, que peut l'Olympe entier
Contre une armée innombrable et chrétienne ?
Le parti sage est de vous replier.
C'est ce qu'ils font, non pas sans quelque peine.
Serrés de près, les coups hâtent leurs pas.
De poste en poste on les pousse, on les chasse.
Mars et Bellone arrivent, et leur bras
De l'ennemi réprime un peu l'audace.
Des rangs entiers sont renversés par eux.
On voit bientôt sur le pavé des cieux
D'anges, de saints un abattis immense.
Mais d'autres saints, d'autres anges tout frais,
Que prudemment d'autres suivent de près,
Du fougueux Mars fatiguent la **vaillance**.
« Morbleu ! dit-il, c'est à ne plus finir. »
Las de frapper, mais toujours formidable,
Le dieu s'arrête, et soutient sans pâlir
Des bataillons le choc épouvantable.

Laissons-le faire, et sur le paradis
Tournons les yeux : on n'y voit que les **saintes**,
Qui, babillant, se confiaient leurs craintes
Sur le combat livré par leurs amis.
De ce troupeau dédaignant la cohue,
Plus loin Judith se promène à l'écart.
La tête basse, elle marche au hasard ;
Elle est rêveuse et semble très émue.
Aux demi-mots qu'elle laisse échapper,
A son regard, à son geste, on soupçonne
Qu'un grand dessein occupe l'amazone,

Et qu'elle trouve une tête à couper.
Judith revient, et fortement s'écrie :
« Morbleu ! j'enrage ; au lieu de babiller,
Que n'allons-nous en silence étriller
De ces païens au moins une partie ?
En ce moment quel rôle jouons-nous ?
N'avons-nous pas des pieds, des mains, une âme ?
Est-il bien vrai, bien prouvé qu'une femme
Dans tout combat doit avoir le dessous ?
Je rendrai faux cet insolent proverbe
Accrédité par un sexe superbe.
Secondez-moi dans ce projet heureux ;
Que d'entre vous les plus braves se lèvent :
Prenons en flanc ces brigands peu nombreux ;
Déjà battus, que nos bras les achèvent. »

Sa tête haute et son air triomphant,
D'un poing fermé le geste menaçant ;
Son autre main sur la hanche placée,
La jambe droite avec grâce avancée,
Mais plus ençor la nouveauté du fait,
De son discours assurèrent l'effet.
A ses côtés trois cents femmes se rangent ;
Et prudemment leurs habits elles changent
Pour éviter tout accident fâcheux.
On prend des saints la jaquette légère,
Le bouclier, le casque et la rapière,
Et l'on promet de se battre comme eux.

Du ciel Judith connaissait les passages :
Son bataillon derrière les nuages
Se glisse, avance, et se croit bien caché.
Mais sur l'Olympe en ce moment perché,
L'aigle attentif le découvre sans peine :
A Jupiter il en fait son rapport.
Au même instant le dieu du Pinde sort,

Et de soldats il prend une centaine
Au pas de charge il marche à ces hussards,
Et brusquement se montre à leurs regards.
Qui fut penaud ? Ces vaillantes donzelles
S'arrêtent court, délibèrent entre elles,
Et la moitié déjà tourne le dos.

Le général que leur faiblesse irrite
Gronde, pérore, et jurant à propos,
Tant bien que mal au combat les excite.

De son côté l'intrépide Apollon
A sur deux rangs formé son bataillon.
Du fourreau d'or sa lame était tirée.
« Qu'est-ce ? dit-il : ce maintien indécis,
Ces blanches mains, ces genoux arrondis,
Ces petits pas, cette marche serrée,
Annonceraient de faibles ennemis ;
De ces guerriers l'allure est malheureuse.
Voyons pourtant, car la mine est trompeuse. »

Sur le plus proche il s'élance aussitôt,
Et pour frapper son bras nerveux se lève.
Notre héroïne, au seul aspect du glaive,
Pâle d'effroi, raisonne ainsi tout haut :

« Après le coup inmanquable est ma chute ;
Pour abréger, je tombe avant le coup.

Et sur l'arène une prompte culbute
Etend la belle. Apollon rit beaucoup ;
Mais remarquant sous sa courte jaquette
De sa frayeur une excuse complète :

« L'avez-vous vu, dit il à ses soldats ?
C'en est bien un, je ne m'abuse pas.

Tant mieux ! levons ces trompeuses casaques ;
Ne tuons rien ; mais des claques, des claques. »

Ce mot heureux circule promptement.
Sur l'ennemi chacun tombe gaiement ;

Gaiement encore aux claques l'on procède.
Le jeu s'échauffe, et malheur à la laide !
Toujours sur elle on daube fortement.
Sur la beauté la main aussi se lève :
Prête à frapper, jamais elle n'achève :
On la voyait retomber doucement,
Du blanc satin caresser la surface,
Et quelquefois la bouche prend sa place.

Les vieilles donc à grands pas détalaient ;
Avec lenteur les jeunes reculaient.
On les rattrape, et l'assaut recommence.
Il plaisait fort : c'était un jeu de main,
Qui ne fut pas pourtant jeu de vilain.
Des culs de lis restaient en évidence :
De la victoire on voulut profiter,
On les retourne : ils y comptaient d'avance.
Quelle attitude ! et quel profond silence !
On entendrait une souris trotter.
Des généraux doivent se battre ensemble,
Et la Judith appartenait de droit
Au dieu du Pinde. A l'écart il la voit.
« Viens, dit tout bas la sainte, viens et tremble.
Je ne veux point disputer, tu m'auras ;
Mais cet honneur bien cher tu le paieras. »
Par Apollon aussitôt entreprise,
Sa chasteté résiste faiblement.
A ses désirs elle est bientôt soumise,
A tout se prête, et hâte le moment
Où de ses sens il va perdre l'usage.
Mais prenant goût à ce charmant ouvrage,
Elle oublia de conserver les siens.
Dans le plaisir Apollon la devance,
Au but arrive et soudain recommence.
« Bon, dit Judith, à présent je te tiens. »

Sa main alors subtilement ramasse
Le fer tranchant auprès d'elle placé.
Le dieu la voit, et son bras avancé
Retient en l'air le coup qui le menace.
Peste ! dit-il, je remplis vos souhaits,
Je recommence, et votre main cruelle
Veut m'égorger ! Que feriez-vous, la belle,
Si ma faiblesse eût manqué vos attraits ?
Seriez-vous point la Judith ? Oui, vous l'êtes,
Et votre zèle en veut toujours aux têtes.
Mais je suis bon : loin de vous imiter,
A vos appas je prétends ajouter. »

Le traître alors touche d'un doigt perfide
Le point précis où naît la volupté,
Ce point secret, délicat est timide,
Dont le doux nom des Grecs est emprunté.
En même temps quelques mots il prononce,
Des mots sacrés, sans doute : et pour réponse,
Le point touché subitement s'accrut.

En frémissant Judith s'en aperçut.
Plus de longueur eût mieux valu pour elle ;
Au châtimement alors elle eût gagné :
Mais Apollon, de sa fourbe indigné,
Lui donna trop, ou pas assez ; la belle
S'écria donc : Suis-je mâle ou femelle ?

Elle s'élançe et frappe à tour de bras
Le dieu malin qui riait aux éclats
Tout en riant adroitement il pare.
La foule alors arrive, et les sépare.

Vous avez vu des duègnes le troupeau
Mal figurer dans ce combat nouveau,
Et par la fuite aux claques se soustraire.
De tant courir il n'était pas besoin ;
A les poursuivre on ne s'empressait guère.

Elles font halte à six cents pas plus loin,
Et tristement regardent en arrière.
A cet aspect, lecteur, figurez-vous
Et leur surprise et leur dépit jaloux.
Que n'ose point une femme en colère !
La frayeur cesse ; on revient sur ses pas,
Et l'on retombe en écumant de rage
Sur les pécheurs qui ne s'en doutaient pas.
Beaucoup avaient terminé leur ouvrage ;
Mais il restait encore quelques traîneurs ;
Et ces derniers se prêtaient à merveilles.
Au châtement infligé par les vieilles.
D'une main sèche on claque les claqueurs ;
Et leurs amis qu'amuse un tel spectacle,
A la leçon bien loin de mettre obstacle,
Disaient : il faut leur apprendre à finir.
Ceux-là punis les prudes implacables
Fondent soudain sur les saintes aimables.
Qui du combat s'était fait un plaisir.
Pour préduler d'abord on s'invective ;
Aux coups de poing par degrés on arrive :
La rage augmente, on se prend aux cheveux,
Au nez, au sein, à la jaquette, aux yeux
Ailleurs encore : et la troupe acharnée
Que des païens animent les propos,
S'en va tomber sur les deux généraux.
Que fait alors l'héroïne étonnée ?
D'une voix forte elle s'écrie : « Holà !
Séparez-vous. Quel excès d'indécence !
Vit-on jamais pareille extravagance ?
Quoi ! vous veniez combattre ces gens-là,
Et sous leurs yeux... Le trait est impayable !
Au corps, au cœur vous avez donc le diable ?
Séparez-vous, coquines, ou ces mains

Vont arracher le reste de vos crins. »
Déjà l'effet a suivi la menace.
A droite, à gauche elle frappe, et terrasse.
Lors Apollon et ses heureux soldats,
Gais et contents retournent sur leurs pas.
Ce lieu, témoin de leurs folles attaques,
Fut surnommé *la chapelle des claques*.

De vrais combats les attendaient ailleurs,
Leurs compagnons affaiblis, hors d'haleine,
Pliaient déjà ; la foule des vainqueurs
Entourait Mars ; Mars résistait à peine.
« Que voulez-vous, brigands du paradis ?
S'écria-t-il : quel démon vous travaille ?
N'approchez pas, sotté et vile canaille,
Ou de nouveau, moi, je vous circoncis. »
Malgré les traits qui pleuvent comme grêle,
Sur les vaincus entassés pêle-mêle
D'un pied barbare il monte et s'affermir.
Frappé cent fois, son bouclier gémit :
N'importe, à fuir il ne peut se résoudre.
Seul contre tous il reste insolemment,
Comme un rocher que battent vainement
Le vent, les flots, et la grêle, et la foudre.

De son palais le souverain des dieux
Voit des chrétiens le triomphe rapide.
Sa main saisit sa redoutable égide,
Et sur son aigle il monte furieux.
« N'écoutez pas une aveugle colère,
Lui dit Minerve, et cédez au destin.
De vos efforts qu'espérez-vous enfin ?
Ainsi que vous ces gens ont leur tonnerre ;
Il est tout frais, et le vôtre a vieilli.
Pourquoi lancer au Christ en orgueil
De vains pétards ? Cachons notre impuissance ;

De la douceur donnons-lui l'apparence.
Vous le voyez, nos braves champions
Font éclater un courage inutile.
Qu'ils rentrent tous, ils sont à peine mille,
Et les chrétiens comptent par millions.
Que de ces murs la force nous protège ;
Nous y pouvons soutenir un long siège.
Moi cependant, chez des dieux étrangers
J'irai conter notre mésaventure,
Notre faiblesse et nos pressants dangers :
De leur appui leur intérêt m'assure. »

Cette leçon, mais surtout cet espoir,
Calma du dieu la fureur indiscrete ;
A la prêchese il donna plein pouvoir,
Et sans délai fit battre la retraite.
Il eut raison ; ce combat inégal
A ses guerriers allait être fatal.
Bellone et Mars, affamés de carnage,
N'obéissaient qu'en frémissant de rage.
Plus furieux à ce dernier moment,
Ils se pressaient d'assommer et d'abattre ;
Puis en arrière ils marchaient lentement,
Et quelquefois revenaient brusquement
Sur les chrétiens qui tombaient quatre à quatre.
On les eût pris de loin pour les vainqueurs.
En ordre ainsi les païens se retirent ;
De la montagne ils gagnent les hauteurs ;
Et, renfermés dans leurs murs, ils respirent.

L'ardent Michel se présente aussitôt,
Et des remparts il veut tenter l'assaut :
Mais tous n'ont pas son courage héroïque.
Le jour fuyait et l'ombre pacifique
Au doux sommeil invitait le soldat :
Pour murmurer chacun ouvrait la bouche,

Quand le trio qui jamais ne découche,
Au lendemain renvoya le combat.
Devant les murs, autour de la colline,
Vingt bataillons par Michel sont placés :
Au paradis le reste s'achemine,
Sur des brancards emportant les blessés.

On n'entend plus le fracas de la guerre ;
Après la gloire on cherche le repos ;
Et le poltron, ainsi que le héros,
Au doux sommeil a livré sa paupière.
Priape et Mars, aux portes du palais,
Étaient de garde avec tous les Satyres.
« Eh quoi ! dit Mars, tu rêves, tu soupîres !
De ces brigands tu crains donc le succès ?
— Moi ? point du tout ; mais l'ennui me consume.
— Je m'en doutais. Aux Satyres vraiment
Ce métier-ci ne convient nullement.
Veiller sans fruit n'est pas votre coutume :
La continence est pour vous un tourment :
Que je vous plains ! — Mal à propos tu railles.
Dans ce moment je songeais aux batailles ;
Un grand projet occupait mon esprit.
— Qu'est-ce ? Voyons. — Je voudrais à profit
Mettre ce temps qu'au sommeil on enlève.
— Par quel moyen ? — J'en connais un. — Achève.
— Tu sais la guerre ; ainsi tu conviendras
Qu'il n'est jamais de siège sans sortie ;
C'est une règle au Parnasse établie.
Sur ces messieurs qui sommeillent là-bas
J'en veux faire une ; et ne t'oppose pas
A mon projet. Mes Satyres fidèles,
Ainsi que moi, connaissent les chemins ;
La nuit est sombre, il faut qu'à ces gredins
J'aïlle couper le sommeil et les aïles.

— Embrasse-moi, mon ami tes soldats
Doivent aimer les nocturnes combats ;
Hâtez-vous donc, et partez pour la gloire. »
La porte s'ouvre ; aussitôt ces pandours,
Enveloppés de l'ombre la plus noire,
Quittent l'Olympe, hélas ! et pour toujours.

CHANT QUATRIÈME

ARGUMENT

Histoire du Juif Panther, de Marie et de Joseph. Saint Elfin renie Jésus-Christ, et déserte. Sainte Geneviève et saint Germain. Priape et ses compagnons sont faits prisonniers, acceptent le baptême, et viennent sur la terre fonder les ordres monastiques.



En vérité, frères, je le répète,
Ange et saints pêle-mêle étendus,
Mais déceimment couverts d'une jaquette,
Dormaient alors du sommeil des élus.
L'un d'eux pourtant sujet à l'insomnie,
De ces ronfleurs fuyant la compagnie,
Se promenait avec le bon Elfin,
Du purgatoire arrivé le matin.
Elfin disait : « Fais cesser ma surprise,
Ami Panther, et parle avec franchise.
Je te croyais au fin fond des enfers.
Jérusalem a vu notre jeunesse
Narguer les lois, afficher la mollesse,
Et des Romains imiter les travers.

Les jeux bruyants, les belles courtisanes,
Les longs dîners, et les soupers profanes,
Du paradis ne sont pas le chemin,
Je me damnais : la vieillesse y mit ordre.
Privé de dents, je ne pouvais plus mordre.
De Jésus-Christ le système divin
Me plut alors (j'aime les paraboles) ;
Je l'adoptai, sans trop l'approfondir ;
Et sur mes pas craignant de revenir,
J'assommaï vite un prêtre des idoles.
Je fus brûlé tout vif, et bien martyr,
Je t'en réponds : je soutins la gageure ;
Sans cris, sans pleurs j'endurai la torture.
Sur des tisons cuisant à petit feu,
A mes bourreaux je faisais la grimace.
Mais quelquefois murmurant à voix basse,
Entre mes dents je disais : Sacredieu !
Et ce mot seul, qui ternissait ma gloire,
Pour vingt mille ans me mit en purgatoire.
Là, de nouveau chauffé, cuit et recuit,
Mon corps chétif en charbon fut réduit.
L'argent peut tout ; de charitables femmes
De temps en temps rachètent quelques âmes
Du purgatoire, en payant grassement ;
Et ce trafic abrège mon tourment.
Juge, mon cher, si c'est avec délices
Que de la nuit je hume la fraîcheur !
As-tu connu ces horribles supplices ?
Es-tu martyr ou simple confesseur ?
— Ni l'un, ni l'autre. — Au moins la pénitence
De tes excès répara la licence :
Tu fus dévot ? — Jamais, en vérité.
Pensant, vivant comme à mon ordinaire,
Pour être saint il m'en a peu coûté :

Je n'ai rien fait, je me suis laissé faire.
— Explique-toi. — Lorsque Jérusalem
Ne m'offrit plus d'aventure nouvelle,
Je la quittai. Non loin de Bethléem
Je possédais une terre assez belle.
Je comptais seul y passer quelques jours,
Quand le hasard, qui m'a servi toujours,
Me fit connaître une jeune grisette,
Brune, il est vrai, mais du reste parfaite.
Son vieux mari, très-mauvais charpentier,
Ne gagnant rien, vivait dans la misère.
Je l'occupai, je doublai son salaire,
Et j'agrandis son chétif atelier.
Par mes bontés sorti de l'indigence
Il s'épuisait en longs remerciemens ;
Et sa moitié, sensible à ma constance,
M'en fit aussi : mais quelle différence !
Je m'y connais, les siens furent charmans.
Je trouvai tout dans ma jeune maîtresse,
Beauté, fraîcheur, innocence et tendresse.
Sans soin, sans art, à mes sens étonnés,
Depuis longtemps muets pour les Phrynés,
Elle rendit la vie et la parole.
J'en eus besoin ; l'époux malignement
Avait laissé tout à faire à l'amant.
D'un tel malheur sans peine on se console.
Un accident au bout de quelques mois
Inquiéta notre vierge discrète ;
Moi, j'en riais : sa taille rondelette
Ne pouvait plus tenir dans mes dix doigts
Cet embompoint me la rendit plus chère.
Le vieux mari, qui s'avisait à tort
D'être jaloux, exhala sa colère.
De l'assommer je fus tenté d'abord ;

Mais la pitié vint modérer ma bile.
Dans son grenier j'allai donc me cacher :
Là, vers minuit, sautant sur le plancher,
Par ce fracas, j'éveillai l'imbécile,
Et je lui dis avec un porte-voix :
« Ton dieu te parle ; écoute, misérable.
Ta femme est grosse et ne fut point coupable ;
Respecte-la, je le veux, tu le dois.
Point de soupçons, d'humeur, ni de querelle.
A son insu j'ai fécondé son sein :
Je bénirai l'enfant qui naîtra d'elle,
Fille ou garçon : sur cet enfant divin
J'ai des projets : honore donc sa mère ;
Fais bon ménage, ou gare le tonnerre ! »
Cette menace effraya le barbon ;
Dès ce moment sa douceur fut extrême.
L'aimable vierge accoucha d'un garçon,
Et ce garçon, c'est Jésus-Christ lui-même.
— Quoi ! notre Dieu ? — Notre Dieu. — Quel blas-
— Sa mère ici jouit d'un grand pouvoir. phème !]
Elle voulut auprès d'elle m'avoir,
Et se chargea d'arranger cette affaire.
J'y consentis, car je l'aime toujours.
On se permit quelques malins discours ;
Je rembarrai les plaisans du parterre,
Et de ma vierge un coup d'œil les fit taire.
— Quand je vivais, j'ai souvent entendu
De Jésus-Christ conter ainsi l'histoire.
De Bethléem ce bruit s'est répandu
Chez les païens, mais j'étais loin d'y croire.
Il est ton fils ! et moi qui bonnement
Ai pour cet homme enduré le martyre !
Sur des tisons je me suis laissé cuire !
Pour qui ? Pour un... — Ton zèle assurément

Fut excessif, et je t'en remercie.

— Dans votre ciel je ne resterai pas ;

Non, sacredieu ! je vole de ce pas

Chez les païens : bonsoir. — Autre folie !

Arrête, écoute... » Elfin ne l'entend plus :

Il désertait en reniant Jésus.

Panther en vain se met à sa poursuite ;

L'obscurité favorisait sa fuite.

Et dans sa course il dépassait les vents.

Las de chercher, et las surtout de rire,

Le jeune Hébreu revenait à pas lents.

Un léger bruit sur la gauche l'attire :

Avec prudence il approche, et soudain

Il reconnaît la voix rauque d'Elfin.

« Oui, disait-il, l'affaire est immanquable ;

Ici tout ronfle, et pour un coup de main

Jamais instant ne fut plus favorable.

Allons, Priape, allons, il faut enfin

Féminiser ces onze mille vierges

Pour qui Cologne a brûlé tant de cierges.

Ce troupeau-là, loin des autres troupeaux,

Couche à l'écart et couche sur le dos. »

« Bon ! dit tout bas le fripon qui l'écoute ;

Un coup de main, des viols, de l'effroi,

Des cris d'alerte et du trouble sans doute ;

La circonstance est heureuse pour moi :

Dans ce fracas je peux à ma petite

Faire en secret une courte visite.

Du sanctuaire, où le divin Trio

Dort quelquefois sous un double rideau,

A pas pressés notre saint se rapproche.

Pour la décence on a construit tout proche

Une chapelle, où la vierge, au besoin,

Se retirait sans suite et sans témoin,

Pendant la nuit ses charmes y reposent.
Le beau Panther, d'un œil brûlant d'amour,
Lorgnait la porte ; il rôdait à l'entour :
Mais à ses vœux des importuns s'opposent.
Devant le trône est un poste nombreux ;
Pour échapper au sommeil qui les presse,
Ces désœuvrés causaient tout bas entr'eux,
Allaient, venaient et revenaient sans cesse.
L'ange Azénor, d'ici-bas arrivant,
Désennuyait le céleste auditoire,
D'un ton d'humeur il contait son histoire,
Et des soupirs l'interrompaient souvent.

« Vous le savez, disait-il, sur la terre,
Près de Lutèce, au hameau de Nanterre
J'avais en garde une jeune beauté ;
Chez les mortels son nom est Geneviève.
J'aimais sa grâce et sa naïveté ;
J'espérais tout de cette chaste élève.
Auprès d'un bois, sur le bord d'un ruisseau,
Elle habitait un petit ermitage.
Des voyageurs évitant le passage,
Elle y veillait sur un petit troupeau :
Elle chantait, assise sous l'ombrage,
Tressait des joncs : et sa débile main
Soignait de plus un modeste jardin :
Mais pour trouver une église, une messe,
Il lui fallait aller jusqu'à Lutèce.
Dans cette église elle voyait souvent
Un jeune abbé, propre, doux et décent,
Joli, bien fait, aux pauvres secourable,
Et qui sur elle, au moment de sortir,
Jetait toujours un regard charitable
Accompagné du plus tendre soupir :
C'était Germain. A la sainte nouvelle

Il en voulait ; mais, pure autant que belle,
Ma Geneviève alors soupçonnait peu
Qu'on pût aimer autre chose que Dieu.
J'étais surtout l'objet de ses prières :
A tout moment son ange elle invoquait,
A lui donner des pensées salutaires
Jamais aussi son ange ne manquait.
Soins superflus ! Un matin, la bergère,
Voulant au pré conduire ses moutons,
Voit qu'une eau pure a lavé leurs toisons,
Et s'aperçoit qu'une main étrangère
Dans son jardin n'a laissé rien à faire.
Son esprit cherche et ne peut concevoir
Quand et comment ce prodige rapide
S'est opéré. Ce fut bien pis le soir.
Pour tout festin prenant un pain fort noir,
Elle s'en va puiser l'onde limpide.
Elle revient ; sa table offre à ses yeux
Le lait durci, des fruits délicieux,
Un pain très-blanc, et le miel et la crème.
A cet aspect sa surprise est extrême.
D'abord timide, elle craint d'approcher ;
Et sur les mets qu'elle n'ose toucher
Deux fois sa main de la croix fait le signe.
Ne voyant pas s'altérer leur couleur,
Ni leurs parfums, elle dit dans son cœur :
« Ces présents-là me viennent du Seigneur ;
Je les reçois, mais je n'en suis pas digne. »
En y goûtant, elle réfléchissait
Sur ce miracle, et dans sa petite âme
La vanité doucement se glissait ;
Car une sainte, hélas ! est toujours femme.
La mienne au moins de ce naissant poison
Sut préserver à temps son innocence.

Elle savait, malgré son ignorance,
Que sur ce point Dieu n'entend pas raison ;
Sachant aussi qu'à la moindre fredaine
Il est prudent d'ajouter aux remords
La discipline, elle cherche la sienne,
Bien résolue à fouetter son beau corps.
Nouveau miracle ! elle trouve à sa place
Un gros bouquet de myrtes et de fleurs.
Sur ses genoux elle tombe avec grâce,
Et du Très-Haut reconnaît les faveurs.
Mais cependant son péché la chagrine,
Et sa ferveur brûle de l'effacer.
Pour suppléer à cette discipline
Qu'elle n'a plus, elle veut ramasser
Le caillou dur, et la ronce et l'épine :
Sur ce beau lit elle prétend coucher.
Dans les buissons elle va donc chercher
Épine et ronces ; et la nuit déjà sombre
Pour l'arrêter semble épaissir son ombre.
Au même instant la plus douce des voix
Lui dit ces mots : « Écoute et sois sans crainte,
On pêche encore alors que l'on est sainte.
Dieu te pardonne ; il t'aime, tu le vois.
Ne cherche plus la ronce ni la pierre ;
Va, le sommeil est fait pour ta paupière. »
Vive à l'excès, mais courte fut sa peur,
Et le chagrin s'éloigna de son cœur.
Elle regagne aussitôt sa chaumière.
Le vent sans doute éteignit la lumière
Qu'elle y laissa : très-bien l'on s'en passait.
La jupe tombe, ensuite le corset :
D'un léger voile elle entoure sa tête,
Et la chemise est son seul vêtement.
Elle se couche. O prodige charmant !

Ce jour pour elle était un jour de fête.
Le lit, les draps, de roses sont couverts.
Leur doux parfum s'exhale dans les airs,
Et tout à coup d'une voix amoureuse
Elle s'écrie : « O vous, mon cher soutien,
Ange du ciel, qui me gardez si bien,
De vos bontés Geneviève est honteuse ;
Car c'est à vous que mon modeste lit
Doit de ces fleurs la parure inconnue,
N'est-il pas vrai ? — Sans doute, répondit
La même voix qu'elle avait entendue. [haits,
— Ah ! — Ne crains point. — Connaissez mes sou-
Ange charmant ; montrez-vous à ma vue,
Et couronnez ainsi tous vos bienfaits.
— Dieu le défend, un châtiment sévère...
J'abjure donc ce désir téméraire ;
Je vous crois beau. — Trop pour tes faibles yeux.
— Puis-je du moins vous toucher ? — Tu le peux. »
L'ange s'approche : aussitôt l'imprudente,
Pour s'assurer qu'il vient du paradis,
Ose toucher sa tunique flottante,
Sa main douillette et ses bras arrondis,
De ses cheveux les boucles naturelles,
Son joli nez, les lèvres immortelles
D'où s'échappait une aussi tendre voix,
Son frais menton, et surtout ses deux ailes,
Qui constataient sa nature et ses droits.
Cet examen, qu'elle prolonge encore,
Trouble son âme, et sa tête et ses sens.
Elle se livre au danger qu'elle ignore :
Ses bras tendus deviennent caressans ;
Certain désir et l'entraîne et l'agite ;
Un feu nouveau s'allume dans son sein ;
Et sur ce sein qui se gonfle et palpite,

De l'ange heureux elle presse la main.
Il profita de l'aimable attitude,
Et lui disait pour ne pas l'étonner :
« Dieu, qui m'entend, par moi te veut donner
Un avant-goût de la béatitude. »
Qui donc tenait cet amoureux discours ?
Ce n'est pas moi, morbleu ! dont bien j'enrage ;
De la parole on nous défend l'usage ;
C'était Germain, qui, depuis quelques jours,
Incognito logé dans le village,
Rôdait sans cesse autour de l'ermitage.
Vous concevez ma honte et mon courroux.
A son destin j'abandonne la belle,
Et me voilà : des esprits comme nous
Ne sont pas faits pour tenir la chandelle. »
Ainsi parlait cet ange humilié.
Loin d'applaudir au courroux qui l'agite,
De sa disgrâce on riait sans pitié.
On eût mieux fait pour notre Israélite
De s'endormir. Dans un coin retiré,
Craignant les yeux, il se lassait d'attendre.
Arrive enfin le moment désiré.
Des cris confus de loin se font entendre :
Alerte ! alerte ! aux brebis du Seigneur
Priape en veut. Debout ! qu'on se dépêche !
Ils sont ici ; non, c'est là qu'ils font brèche.
A droite ! à gauche ! au Satyre, au voleur ! »
Le rusé Juif, dans ce trouble propice
Qu'entretenait le lugubre toscin,
Facilement accomplit son dessein.
Dans la chapelle en secret il se glisse.
« Qui va là ? — Moi. — Qui vous ? — A ce baiser,
A mes désirs, tu peux me reconnaître.
— Oses-tu bien ?... L'amour fait tout oser.

— Quelle imprudence ! on t'aura vu peut-être.
— Non, les païens occupent nos soldats.
On crie, on pleure, on viole, on s'échine :
Je viens aussi, mon ange, à la sourdine,
Te violer ; mais tu ne crieras pas.
— Tes yeux encor me trouvent donc passable ?
— Tu le sais trop : l'amour, le tendre amour
Est mon seul bien ; il me rend supportable
Du paradis l'insipide séjour.
Je périrais d'ennui sans ta présence.
Ces charmes-là sont les dieux que j'encense,
Dieux du bonheur, dieux potelés et doux,
Dieux complaisants, tant fêtés sur la terre,
Je vous adore, et n'adore que vous. »
Lecteurs dévots, laissons-le dire et faire ;
D'autres pécheurs attendent nos regards.
Sur eux les saints fondent de toutes parts :
On les empoigne au milieu des pucelles ;
Non pas debout, mais couchés auprès d'elles ;
Non pas auprès : qu'importe ! ils sont tous pris.
Dans la capture Elfin n'est pas compris :
L'adroit Elfin, dès l'attaque première,
De ces pandours déserta la bannière,
Et le fripon, pour éviter leur sort,
S'était rangé du parti le plus fort.
Voilà Priape et sa troupe cynique
Devant leur juge, et pour eux c'est un jeu.
L'air impudent, l'attitude lubrique
De ces vauriens, scandalisent un peu
Du doux Jésus l'œil dévot et pudique.
Le beau pigeon, surpris et stupéfait,
D'un nouveau psaume entrevoit le sujet.
Mais le Pater, qui de rien ne s'étonne :
« Or ça, Priape, avec tes compagnons,

Que faisais-tu chez mes jeunes tendrons ?
Parle. — Vraiment la question est bonne !
Ne sais-tu pas ce qu'aux vierges l'on fait ?
— Tu violais ? — Mais... pas trop. — Réponds net,
Et laisse là tes phrases ambiguës.
— Soit ; c'est à tort que vous avez niché
Dans votre ciel ces vierges prétendues ;
Une moitié pour le moins a triché.
— Tu mens, coquin. — Regardes-y, bon Père,
Et tu sauras qui de nous a menti.
La résistance est nulle ou très-légère ;
Tu vois pourtant comme je suis bâti.
— Vierges ou non, votre crime est le même.
Vous méritez l'enfer... ou le baptême ;
Il faut choisir. — Pouvons-nous balancer ?
Qu'on nous baptise ; aussi-bien je m'ennuie
Dans cet Olympe où l'homme nous oublie,
Et d'où bientôt il pourra nous chasser. »

Au même instant la cohorte profane
Courbe la tête, et reçoit sur le crâne
Trente seaux d'eau par des anges lancés.
Pour ces brigands était-ce bien assez ?
« Ainsi soit-il ; et nous voilà des vôtres,
Dit saint Priape : allons, employez-nous :
Vous n'aurez pas de plus fermes apôtres,
Ni les païens de rivaux plus jaloux. »
Jésus alors : « Ils sont francs et sincères,
Leur zèle est vif : mon père, employons-les.
— Qu'en ferons-nous ? — Dès long temps je voulais
Chez les chrétiens former des monastères :
Dans ce projet ces gens nous serviront.
Forts et nerveux, sans peine ils soutiendront
L'ennui du cloître et sa longue paresse :
A ces vertus ils joindront quelque adresse :

Et nos couvents bientôt se peupleront.

— D'un prompt succès, mon fils, ton plan est digne.

Naissez, croissez pour féconder ma vigne ;

Multipliez, Carmes, Bénédictins,

Frères prêcheurs, frères ignorantins,

Dominicains, Bernardins, Franciscains,

Les uns chaussés, les autres sans chaussure,

Barbus ou non, avec ou sans tonsure ;

Gris, blancs ou noirs, mendiants ou seigneurs ;

Et vous aussi, nonnes, mères et sœurs,

Moines en jupe, à la guimpe flottante,

Troupe jeûnante, et priante et chantante ;

Soldats du Christ, épouse de la croix,

Vous tous enfin qui vivez de mes droits,

Pour mes soutiens du doigt je vous désigne :

Naissez, vous dis-je, et fécondez ma vigne. »

A ce discours noblement déclamé,

Le Saint-Esprit, en souriant, répliqua :

« Très-bien, mon cher, ce style est poétique :

En me lisant, votre goût s'est formé. »

Tandis qu'il parle, on habillait nos drôles ;

De blanche laine on couvre leurs épaules,

Et leur poitrine, et leurs membres velus ;

Un long cordon presse leurs reins charnus.

Un pied de bouc avec peine se chausse ;

On l'élargit, on l'allonge, on le fausse,

D'un pied de moine on lui donne l'ampleur,

|| Sans rien changer à sa première odeur.

On tond leur tête, ensuite on la décore

D'un large froc noué sous le menton :

Embéguiné de ce blanc capuchon,

Leur mufle noir paraît plus noir encore.

Ainsi vêtus, d'un air très-dégagé,

De Jésus-Christ ils vont prendre congé ;

Et chacun d'eux fait serment d'être sage.

Il les bénit, en disant : bon voyage.

Anges et saints répètent : bon voyage.

Le beau Panther entend ce dernier mot ;

Il en conclut que la scène est finie.

Droit sur la bouche il baise son amie,

La baise encore et s'échappe aussitôt.

Mais un quidam, qui près de là repose,

Le voit sortir sans distinguer ses traits.

Comment garder de semblables secrets ?

Le lendemain il raconte la chose.

Ce récit plaît, et passe en un moment

De bouche en bouche et d'oreille en oreille.

Pour l'*angelus* la Vierge se réveille,

Et sort enfin de son appartement.

Sa bouche encore et s'entr'ouvre et soupire ;

Ses grands yeux noirs se ferment à demi :

La pauvre enfant ! elle avait peu dormi.

On l'examine, et les plaisants de dire :

« De notre reine heureux le favori !

Est-ce Panther, où l'ange petit-maître,

Ou le pigeon ? Ma foi, tous trois peut-être ;

« Mais à coup sûr ce n'est pas le mari. »

CHANT CINQUIÈME

ARGUMENT

De jolies Bacchantes séduisent et enivrent presque tous les Chrétiens employés au blocus. Dispute scientifique et scandaleuse. Impiété de saint Carpion. Une Païenne reçoit de saint Guignolet les sept sacrements. Extravagances de nos bienheureux ; ils entrent dans l'Olympe.



ENS du bon ton, galants auprès des dames,
Et qui souvent surprenez leurs faveurs,
Dans vos discours insolents et moqueurs
Vous dénigrez, vous outragez les femmes.
Celles qu'amour jeta dans vos filets,
Que vous avez, ou que vous avez eues,
Celles aussi que vous n'aurez jamais,
Celles encor qui vous sont inconnues ;
Toutes enfin à vos malins propos
Servent de texte, ou véritable ou faux.
Hommes ingrats ! forts de vos privilèges,
Pour triompher de leur faible raison,
Vous osez tout : de la séduction
Devant leurs pas vous semez tous les pièges :

Les soins adroits, les transports renaissans,
Et la louange, et la gâité folâtre,
Et les soupirs plus doux et plus touchans,
Rien n'est omis ; elles ont à combattre
Tout à la fois, vous, leur cœur et leurs sens :
Et votre bouche accuse leurs faiblesses !
Et sans profit, souillant votre bonheur,
Méchants et vils, à leurs tendres caresses
Vous imprimez le sceau du déshonneur !
Lâches ingrats ! corrigeant son ouvrage,
Si la nature à ce sexe charmant
Voulait donner votre force en partage,
On vous verrait changer timidement,
Non pas d'esprit, mais au moins de langage.
Que le mépris soit votre châtiment ;
Il vous est dû. Certains que la vengeance
Ne suivra pas une facile offense,
Vous outragez ce sexe désarmé,
Flatté toujours et toujours opprimé.
Par ses refus du moins qu'il vous punisse.
Pour vous, lecteur, aux femmes plus propice,
Sur leurs erreurs fermez vos yeux discrets,
Et de l'amour respectez les secrets.
L'on est souvent méchant par jalousie,
Vous le savez ; n'imites pas les saints,
Qui sur la belle et sensible Marie
Se permettaient quelques propos malins.

Du paradis tandis que le parterre
En médissant égayait l'*angelus*,
Plus loin nos saints, employés au blocus,
Riaient aussi, mais d'une autre manière.
De ces remparts, que leurs yeux observaient,
Subitement une porte s'entr'ouvre :
On s'arme, on tremble, on regarde, on découvre

Un faible enfant que des femmes suivaient ;
C'était l'Amour conduisant des Bacchantes ;
C'était un piège à nos héros tendu.
Par leur beauté ces prêtresses galantes
Peuvent d'un ange ébranler la vertu.
Nos gens alors reprennent leur courage,
Serrent les rangs, et marchent à grands pas
Sur l'ennemi qui ne s'enfuyait pas,
Et qui gaîment poursuivait son voyage.
« Ces femmes-là n'ont pas peur, et font bien,
Dit l'ange Esral ; j'aime assez les déesses. »
Saint Jean répond : « Leur habit, leur maintien
Ne semblent pas annoncer des princesses.
— Reconnais-tu ce que portent leurs mains ?
— Un léger thyrses et d'excellens raisins.
Ce sont, je crois, de jeunes vivandières :
A nous combattre elles ne songent guères.
— La peau d'un tigre enveloppe à demi
Leurs corps d'albâtre ; et conviens, mon ami,
Que de ce corps les formes sont parfaites.
Vois ces genoux, ces cuisses rondelettes,
Deux oreillers faits pour la volupté ;
Ces cous charmants ; la tournure divine
De ces tétons que la fraise termine,
Et que soutient leur propre fermeté.
— Ne vois pas trop, et par prudence abrège
Cet examen. — De pampre couronnés,
Leurs cheveux noirs, aux vents abandonnés,
Font ressortir leurs épaules de neige.
— Encor ? — Leurs mains caressent tour à tour
Ce bel enfant, qui sans doute est l'Amour.
— Serait-ce là le fils de Cythérée ?
Non ; voilà bien ses ailes, son flambeau,
Mais je ne vois ni carquois, ni bandeau.

Remarques-tu cette marche assurée,
Ces pieds de bouc, ce regard indécent ?

Il a tout l'air d'un satyre naissant.

— Satyre ou non, partout il saura plaire ;
De l'autre Amour c'est sans doute le frère. »

A l'ignorant, qui juge avec rigueur,
Cet entretien doit paraître un peu leste ;
Mais dans les camps cherche-t-on la pudeur ?
L'oisiveté, l'exemple si funeste,
A la licence y disposent le cœur :
On n'y croit pas à la valeur modeste ;
L'oreille y veut de graveleux discours,
Des mots hardis ; et l'homme le plus sage,
Sans le vouloir, y prend en peu de jours
D'un grenadier les mœurs et le langage.
Il te sied bien, vain et chétif mortel,
De critiquer ce que l'on dit au ciel !

Esral approche, et fortement il crie :
« Halte-là. — Soit, lui répond Agérie.

— Où courez-vous si gaîment ? et pourquoi
Porter ici votre pied téméraire ?

— Le sage a dit : On n'est bien que chez soi.
Quittant du ciel la demeure étrangère,
Nous retournons sagement sur la terre.

— Je vous en crois ; mais l'on ne passe pas :
J'en suis fâché pour vos jeunes appas.

— Beau général, votre bouche est sévère ;
Heureusement vos regards sont plus doux.
Vous nous prenez pour femmes d'importance ;
Vous vous trompez ; grisettes comme nous
Peuvent passer, et sont sans conséquence.

— Mais vous portez des vivres à vos dieux ;
C'est aux chrétiens un dommage, une injure.

— Non, ces fruits-là sont pour nous, e vous jure

On se nourrit autrement dans les cieux.
— Elle a raison. Quoi ! ces grappes vermeilles
Ne tentent point vos maîtres dédaigneux ?
— Jamais Noé n'en cueillit de pareilles,
N'est-il pas vrai ? — Je le crois. — Faites mieux,
Goûtez. — Oh ! non. — Goûtez-en, je le veux.
A vos soldats mes compagnes honnêtes
Ont présenté leur déjeuner frugal ;
Faites comme eux, aimable général.
— Eh bien ! donnez, friponne que vous êtes.
— Je reconnais cette insigne faveur.
— De ces raisins exquise est la saveur.
J'ai voyagé quelquefois en Syrie :
Du bon Noé je daignais visiter
L'humble cabane et la treille chérie ;
Chez Abraham j'aimais à m'arrêter ;
Loth m'hébergea dans la ville coupable
Dont le nom seul outrage la beauté :
Vous concevez comme j'étais fêté !
Des fruits choisis pour moi couvraient leur table ;
J'ai touché même à ces fameux raisins
Que rapportaient de la terre promise
Les éclaireurs envoyés par Moïse :
Ils étaient bons, les vôtres sont divins. »
Tous déjeunaient avec pleine assurance.
Trop confiants, aucun n'a soupçonné
De ces doux fruits la magique puissance ;
Ils enivraient. Déjà l'ange étonné
Dans son cerveau cherche en vain sa prudence ;
Il y trouvait le trouble et la gaîté.
Il se console, et croit gagner au change.
Des étourdis qui l'avaient imité
Plus vite encor la tête se déränge.
Au milieu d'eux, de ses hardis projets

L'Amour malin contemplait le succès.
A nos soldats, que charmait sa figure,
Il avait fait d'adroites questions ;
Du bon Priape et de ses champions
Par nous il sut la bizarre aventure :
Il se vengeait, et nous le bénissions.
Voyez un peu ces galantes prêtresses
Aux yeux lascifs, aux perfides caresses,
A nos guerriers tendre de jolis bras.
De pampres verts orner leurs cheveux plats,
Et leur presser des raisins sur la bouche !
Aux coups légers du thyrses qui les touche,
De leur bon sens le reste a disparu.
Dieu ! quels propos alors se font entendre !
Chacun déjà d'une belle est pourvu,
Et dit *amen*. Les saints ont le vin tendre.

De nos guerriers cependant quelques-uns,
Toujours grondeurs et toujours importuns,
Vieux impuissants, qui jamais n'ont su rire,
Et que l'Amour dédaigne de séduire,
De ces péchés spectateurs envieux,
Criaient, tonnaient, et prêchaient de leur mieux.

MOISE

Comment, chrétiens ! ici, dans le ciel même !
On punira cette insolence extrême ;
Dieu saura tout : il est le dieu vengeur.

SAINT BLAISE

Oui, faux élus, l'enfer va vous reprendre.

MOISE

Ils font les sourds ; quel excès d'impudeur !

SAINT BLAISE

Oubliez-vous que votre créateur
Par un seul mot au néant peut vous rendre ?

L'ANGE ESRAL

Mon créateur? Votre dieu ne l'est point.

SAINT BLAISE

Vous blasphémez.

L'ANGE ESRAL

Les nations antiques

Ont reconnu des esprits angéliques ;
Le monde entier fut d'accord sur ce point.
Juifs et chrétiens venus après les autres,
Nous ont trouvés tout faits. Soyez des nôtres,
Nous dirent-ils, et peuplez notre ciel.
Très-volontiers, répondit Gabriel ;
Et pour nous tous il portait la parole.
Tais-toi donc, Blaise, et retourne à l'école.

SAINT GUIGNOLET, à Moïse.

Quoi ! vous pillez Mages, Phéniciens,
Brachmanes, Grecs, Parsis et Chaldéens ;
Lépreux et nus, encroûtés d'ignorance,
Du Nil au Gange on vit votre indigence
Quêter, voler, au hasard ramasser
De vieux haillons, les recoudre en Syrie,
Sur votre corps sans goût les entasser :
Et puis, tout fiers de cette friperie,
Pour créateurs vous voudriez passer ?

SAINT CARPION, à Moïse.

Ton beau serpent, natif de Phénicie,
D'un autre Éden franchissant le fossé,
Attaqua l'homme, et s'en vit repoussé.

MOÏSE

Chicane ! Allons, ma pomme est plus jolie.

SAINT CARPION

Soit ; mais déjà la curiosité,
Bien avant Ève, avait séduit Pandore :
Ce trait charmant, ta plume l'a gâté.

SAINT BLAISE

Quel baragouin !

SAINT GUIGNOLET

Et du déluge encore
Oseras-tu t'attribuer l'honneur ?

MOISE

Je l'oserai, car j'en suis l'inventeur.

SAINT GUIGNOLET

Deucalion, Ogygès...

MOISE

O prodige !

Saint Guignolet savant !

SAINT BLAISE

Il a trop bu.

MOISE

Carpion parle !

SAINT BLAISE

Il a trop bu, te dis-je.

MOISE

De ces raisins quelle est donc la vertu ?

SAINT CARPION

Au grand Bacchus rends sa baguette antique,
Sa double corne, et son pouvoir magique.

MOISE

Si j'ai volé ce fut sans y penser.

SAINT GUIGNOLET

Au moins, mon cher, il faut t'en confesser.

SAINT CARPION

Votre Samson, si gros, si ridicule,
Ressemble en laid au vigoureux Hercule :
Par une femme ils sont trahis tous deux.

SAINT GUIGNOLET

Jephté, son vœu, sa fille infortunée,
Rappellent trop le Grec Idoménée.

MOISE

Vous tairez-vous, raisonneurs malheureux ?

SAINT CARPION

De Josué vantez moins l'harmonie ;
C'est d'Amphion la plate parodie.
Par ses accords Amphion bâtissait ;
En détonant Josué renversait.

MOISE

Des nouveaux saints voilà bien l'injustice !
Des pauvres Juifs ils se moquent toujours.
Que feriez-vous pourtant sans leur secours ?
Otez la base, adieu tout l'édifice.
Le Christ est Juif, et juive est la beauté
Que l'Esprit saint...

SAINT GUIGNOLET

Bah, bah, la Trinité !
Du nombre trois j'ignore la puissance ;
Mais de tout temps il eut la préférence.
Bien avant nous le Gange proclama
Vichnou, Shiven, et leur aîné Brama.

MOISE

La Trinité serait donc indienne ?

SAINT GUIGNOLET

Jadis l'Égypte avait aussi la sienne ;
Isis, Horus et le père Osiris.
On la retrouve en de lointains pays.
Nous combattons la Trinité païenne,
De cet Olympe antique souveraine.
Mais lis Platon, et tu reconnaîtras
Le germe obscur de la triple personne
Que pour du neuf aujourd'hui l'on nous donne.

SAINT CARION

Il a raison : *in vino veritas*.

SAINT BLAISE

Du grec ?

MOÏSE

Eh ! non, du latin.

SAINT BLAISE

C'est tout comme.
Voyez l'ivresse ! il était si bon homme !
Ah ça, messieurs, croyez-vous à Jésus ?

SAINT CARION

La question, mon cher, est délicate,
Et *distinguo*. Je crois à ses vertus,
A sa morale encore, et rien de plus.
J'admire aussi Zoroastre, Socrate,
Confucius, tous les sages enfin
Qu'il traduisit, et que l'on damne en vain.

SAINT GUIGNOLET

Mais à quoi bon transmuier une eau claire
En vin fumeux, pour des gens déjà gris ?
Pourquoi gâter Philémon et Baucis ?
Mal copier vous est chose ordinaire.

MOISE

Eh quoi ! tu ris de cette impiété,
Saint Jean ?

SAINT JEAN

Un peu.

MOISE

Ciel : un évangéliste !

SAINT JEAN

A ton avis je suis donc un copiste ?

MOISE

Mais ce miracle est par toi raconté.

SAINT JEAN

Par moi ?

MOISE

Sans doute.

SAINT JEAN

Apprenez, imbéciles,
Qu'au siècle deux on fit ces Evangiles,
Selon saint Marc, saint Luc et saint Mathieu,
Qui tout au plus savaient leur *croix de Dieu*,
Selon moi-même, et selon beaucoup d'autres.
On fit aussi ces actes des apôtres,
Qui ne sont point des actes de raison.
N'allez donc pas crucifier mon nom
Sur ces recueils de sottises grossières,
Et laissez-moi : j'ai bien d'autres affaires,

MOISE

Oh ! mon ami, reviens à toi ; partons.
Ne touche plus ces profanes tétons :
Ils sont maudits.

SAINT JEAN

Que le diable t'emporte !

SAINT BLAISE

C'est trop parler, Moïse, il faut agir.
Au paradis allons chercher main-forte.

MOÏSE

Allons, cher Blaise.

TOUS LES SAINTS

Allez ; bien du plaisir.

Débarrassés de Moïse et de Blaise,
Nos gens enfin savouraient à leur aise
Des voluptés le poison dangereux,
Et s'en donnaient comme des bienheureux.
Le Carpion, muni d'une bacchante,
En la flattant d'une main tremblotante,
Disait : « Je dois, charmante Théoné,
T'offrir aussi mon frugal déjeuné. »
Elle sourit, et sa lèvre jolie
Dévotement reçoit la blanche hostie.
Mais que dit-elle à ce repas nouveau ?
— Ce pain est fade. — Eh non ! c'est de l'agneau.
Nous autres saints nous vivons de mystères.
Bois maintenant, et n'en crois point tes yeux ;
Car ce vin-là... — Le Falerne vaut mieux.
— C'est cependant un dieu que tu digères.
— Quel conte ! — un dieu réel et bien vivant.
Mais ne crains rien ; quoique très-succulent,
Il est léger, aux malades il passe.
— Me voilà sainte ! — Et sainte je t'embrasse. »

Mon Guignolet s'y prenait autrement ;
Car des pécheurs diverse est la manière.
Avec Aglaure il ose indécemment

Parodier tout ce que l'on révère :
Sur l'occiput il lui presse le jus
De ce raisin qui porte à la luxure,
Puis d'une croix y trace la figure.
Et dit ces mots : au nom du grand Bacchus,
Et de l'amour, et de Vénus encore,
Je te *baptise*, et je te nomme Aglaure. »
Avec deux doigts unis dévotement
Sa ronde joue il frappe faiblement.
« Que fais-tu donc ? dit en riant la belle.
— Je te *confirme* ; et ma voix te rappelle.
Tes vrais devoirs, si simples et si doux.
Trois mots sacrés les renfermeront tous :
Sur ces trois mots ton culte entier repose ;
Le pampre vert, et le myrthe et la rose ;
Au *mariage* il nous faut procéder ;
Je suis ensemble et l'époux et le prêtre.
Que tes beaux yeux n'osent me regarder,
Prends, l'air timide, et tâche de paraître
Ce qu'à coup sûr tu ne voudrais pas être,
Vierge. — Est-ce bien ? — Pas trop mal. Donne-moi
Cette main blanche en signe de ta foi.
Je vous unis d'une chaîne invisible,
Conjuncto nos. Croissons pour le bonheur,
Croissons en grâce, en désirs, en vigueur ;
Ne décroissons jamais, s'il est possible.
Multiplions, et Dieu nous bénira.
Or maintenant, mon épouse nouvelle,
Jure avec moi d'être toujours fidèle.
— J'en fais serment, le tiendra qui pourra.
— *Brava ! brava !* Mais de la *pénitence*.
Le sacrement est nécessaire aussi.
De tes plaisirs confesse la licence ;
Ne cache rien ; l'on ne ment point ici.

— Tous mes péchés sont péchés de jeunesse,
Et vous pouvez en deviner l'espèce ;
Devinez-vous ? — très-bien ; toujours Vénus.
Combien de fois ? — Oh ! je ne compte plus.
— Compte à peu près. — Dix mille. — Tu te vantes ;
Mais d'un seul mot je peux tout effacer :
Absolvo te. De ces fautes charmantes
La pénitence... est de recommencer. »
Lui commençait, et sa bouche perverse
Par un baiser déclare son projet.
DouceMENT donc la friponne il renverse
Qui dès longtemps à la chute songeait ;
Du vêtement dégage tous ses charmes...
« Saint Guignolet, le toscin, sonne, aux armes !
Vaine semonce ! il est sourd au toscin,
Et dit tout haut : « De l'Amour libertin
Et de Bacchus je t'ordonne prêtresse.
De leurs autels fais prospérer la messe ;
Prêche en leur nom, mais point de longs discours,
Prêche d'exemple, et prêche tous les jours. »
Vous le savez, lecteur, chaste est ma lyre ;
Le Saint-Esprit qui me souffle et m'inspire,
Me presse en vain ; je n'ose peindre tout.
O Guignolet ! vous n'étiez plus debout.
Mais il soupire, et sa voix affaiblie
Laisse échapper quelques mots languissants :
« Ceci, ma chère, est mon âme et ma vie. »
Aglaure ensuite, en reprenant ses sens,
Répond tout bas : J'aime l'eucharistie.
Pour elle encor Guignolet officie,
Et de baisers fortement appuyés
Couvre son front, et ses mains et ses pieds,
Les pieds surtout ; ô parodiste impie !
— Que fais-tu là ? — C'est l'extrême-onction.

Tu dois bientôt descendre sur la terre,
Et, sous l'abri des treilles de Cythère,
Tu vas remplir ta douce mission.

Aux voyageurs cette onction est bonne ;
Reçois-là donc, et pars ; adieu friponne. »

Des autres saints, transformés en amants,
Arrive alors la bruyante cohue.

La jeune Aglaure, à leurs cris accourue
Disait : Messieurs, j'ai tous mes sacrements.

Et nous aussi, répondent ses compagnes.

Ces rénégats, l'ivresse dans les yeux,

Le pampre en main, chancelants et joyeux,

Allaient courant les célestes campagnes.

Aux sons flûtés des féminines voix.

En rond l'on danse, on se heurte, on se presse ;

On rit, on jure, on bronche on se redresse,

Et ces couplets sont répétés vingt fois ;

« Ma Trinité, c'est la bouche de rose,

Le sein de lis puis encore autre chose.

On l'aime au ciel, on l'aime *et in terris* ;

On la conçoit, on la voit, on la touche.

Vive le sein, autre chose, et la bouche !

Vive l'amour ! *Amen, io Cypris.*

» L'heureux Bacchus avait une baguette ;

Et par Moïse elle fut contrefaite :

A l'ancienne il faut croire. *Et perche ?*

C'était de l'eau que donnait la dernière ;

C'était du vin que versait la première.

Vive la treille ! *Amen io Bacche !* »

Survient Neptune, et sa voix magistrale

A suspendu la sainte bacchanale.

« Du paradis s'avance un corps nombreux ;

Il vient à nous ; rentrez, mesdemoiselles,

Et vous, messieurs, vous fuirez avec elles,

Si de l'enfer vous redoutez les feux. »
Gens comme nous ne prennent pas la fuite,
S'écrie Esral. Et nous les attendrons,
Poursuit saint Jean ; et nous les combattons,
Dit Guignolet ; et nous les rosserons,
Dit Carpion, qui vainement s'agite
Pour échapper à quatre jolis bras
Dont les efforts l'arrachent aux combats.
De ces héros la valeur on enchaîne ;
Par leur jaquette, en riant, on les traîne.
Ils résistaient : des nouveaux bataillons
Leurs poingts fermés défiaient le courage.
Bronchant toujours, et toujours fanfarons,
Par des hoquets coupant les faibles sons
De leur voix rauque, ils parlent de carnage,
Et dans l'Olympe entrent à reculons.
On les conduit sous de vastes portiques.
Trop fatigués de leur farces bachiques,
Tous à la fois s'étendent sur le dos ;
Point d'*angelus*, de vêpres ni d'office ;
Et le sommeil, aux ivrognes propice,
Charge leurs yeux de ses plus lourds pavots.

CHANT SIXIÈME

ARGUMENT

Prise du Tartare par les Diables du christianisme. Dispute amicale entre les trois personnes de la Trinité. Prise de l'Olympe. Les païens se retirent sur le territoire des dieux scandinaves. Combat nocturne de Diane et de l'ange Gabriel.

 J'AI vu l'Amour attaquer ta jeunesse,
Charmante Elma ; tendre et respectueux,
Vif et soumis, il était dangereux :
A son pouvoir il unissait l'adresse.
Tu combattais ; mais un trouble inconnu,
Adoucissant par degrés ta défense,
Faisait rêver ta sage indifférence ;
Tu combattais ; mais l'amour eût vaincu.
Alors, t'armant d'une force nouvelle,
Tu pris la fuite, et tu vainquis par elle.
Ah ! crains toujours des souvenirs confus ;
Redoute même un danger qui n'est plus :
Il peut renaître. Une biche prudente,
Dont la vitesse a lassé le chasseur,

Longtemps après conserve sa frayeur,
Et fuit encore devant la mort absente.
Si l'ange Esral avait à ses soldats
Bien répété ces utiles maximes,
Le Ciel honteux n'aurait pas vu leurs crimes,
Et dans l'Olympe ils ne ronfleraient pas.

Les dieux riaient de l'étrange capture,
Et cependant félicitaient l'Amour.
« Hélas ! dit-il, ce triomphe d'un jour
Est incertain, et notre perte est sûre
Oui, nous perdons Priape et ses vauriens.
Pris sur le fait, de la main des chrétiens
Ils ont gaîment accepté l'eau bénite.
Ces apostats, bien froqués, bien tondus,
Sont sur la terre, où leur race maudite
Doit féconder la vigne de Jésus. »

Que dites-vous, à ces tristes nouvelles,
Pauvres bloqués ? Vous prévîtes alors
Que les chrétiens par leur nombre plus forts,
Vous chasseraient des plaines éternelles.
Minerve tarde, et vous craignez l'assaut
Qu'à vos remparts on livrera bientôt.

Pour ajouter à leur humeur chagrine,
Au milieu d'eux tombe le noir Pluton,
Qui par la main conduisait Proserpine,
On aperçoit aussi le vieux Caron
Qui s'appuyant sur son vieux aviron,
Tient sur son dos la plus vieille des barques.
Viennent après les serpents d'Alecton,
Et Tisiphone, et Mégère et les Parques.
« Quoi ! vous voilà ! s'écria Jupiter ;
D'où sortez-vous ? — Eh Pardieu ! de l'Enfer,
Lui dit Pluton. — Oh ! l'étrange figure !
Mais pourquoi donc déménager ainsi

Que voulez-vous ? et par quelle aventure
L'enfer entier se trouve-il ici ?
— Malgré mes droits, du Tartare on me chasse ;
Parmi les dieux je reviens prendre place.
— Par qui chassé ? — Par les diables chrétiens :
De résister avais-je les moyens ?
Leur aspect seul épouvanta Cerbère.
J'ai vu leur chef ; sa laideur est amère,
Et, malgré moi, devant lui j'ai pâli ;
Mais en revanche on n'est pas plus poli.
En apprenant ma disgrâce soudaine,
Je descendis de mon trône d'ébène,
Et pour m'aider il me prêta sa main.
L'humanité peut entrer dans son âme ;
Il me plaignit ; et quoique libertin,
Avec respect il a traité ma femme.
Il fallut bien, sans espoir de retour,
Abandonner le ténébreux empire :
Tambour battant, jusqu'aux portes du jour
Par ses démons Satan m'a fait conduire.
— De l'Élysée ils sont donc possesseurs ?
— Oui ; mais fort mal ils s'y trouvent je pense.
Leur premier soin, dans cette circonstance,
Fut de courir vers ces lieux enchanteurs
Où le printemps prodiguait ses faveurs,
Et qu'habitait, selon nous, l'innocence.
D'un œil avide ils cherchaient le Léthé ;
Car le passé, dit-on, les importune.
On leur montra ce fleuve souhaité.
Tous aussitôt d'une ardeur peu commune
Sautent dans l'onde ; et l'implacable dieu
Qui les poursuit change cette onde en feu.
En blasphémant ils gagnent le rivage ;
Dans l'Élysée ils vont se rafraîchir,

L'un présentait au souffle du zéphyr
Ses bras rôtis et son rouge visage ;
L'autre s'étend sous un humide ombrage ;
L'autre tout nu se roule sur les fleurs,
Et les dessèche ; on entend leurs clameurs.
Ces noirs démons dans ce frais paysage
Couraient épars, et des légers ruisseaux
Leur soif ardente allait tarir les eaux.
Soudain le Styx gronde, bouillonne, écume,
Avec fracas s'élève sur ses bords,
Et sous les flots de soufre et de bitume
Il engloutit notre enfer et nos morts.
— Ah ! que je plains ces ombres vertueuses,
De l'Élysée habitantes heureuses !
— Ce changement les damne pour jamais,
Et leurs vertus deviennent des forfaits. »

A ce récit la céleste assemblée
Fut derechef incertaine et troublée.
Elle craint tout : la prise des enfers
Lui présageait le plus grand des revers.
Le dieu du Pinde assez mal la console,
Quand il répète : A quoi bon s'attrister ?
L'homme est si sot, si dupe et si frivole,
Que son encens n'est pas à regretter.
De cet Olympe enfin si l'on nous chasse,
N'avons-nous pas un asile au Parnasse ?
Là, sans rivaux nous règnerons toujours.
L'esprit, les arts, les grâces, les amours,
Le don de plaire et le talent d'instruire,
Sont pour jamais soumis à notre empire
Ce pis-aller me paraît assez doux
Disgraciés par l'inconstance humaine,
Nos ennemis un jour, ainsi que nous
Déguerpiront du céleste domaine :

Partout sifflés, ces gens à *Te Deum*,
Avec leurs croix, leurs clous et leurs épines,
Leur chant niais et leurs tristes matines,
Iront pourrir dans quelque muséum. »

A nos dépens, tandis qu'il prophétise,
Un cri d'alerte annonce les chrétiens :
Ils s'approchaient des murs olympiens,
Dont la conquête à leurs bras est promise.
Le grand Michel, sévère avec douceur,
Des premiers rangs gourmandait la lenteur ;
Et Jésus-Christ placé sur les derrières,
Criait de loin aux phalanges dernières ;
« Courage, enfants, et soutenez mes droits !
Sur cet Olympe il faut planter ma croix.
Pourquoi trembler et pâlir de la sorte ?
Quel risque enfin avez-vous à courir ?
On vous battra, dites-vous. Eh ! qu'importe ?
Vous pouvez bien être assommés, souffrir
Souffrir longtemps, mais non pas remourir. »
Sa voix, son geste, et sa mâle éloquence,
A ces poltrons rendirent l'assurance.
Les yeux fermés ils marchent en avant,
Et sous les murs arrivent en bronchant,
Les longs épieux, les lances meurtrières,
Les javelots, les flèches et les pierres,
Les flots brûlants de poix, d'huile et de vin,
De mille clous les solives armées,
Le plomb fondu, les poutres enflammées
Tombaient sur eux sans relâche et sans fin.
Combien alors de têtes entamées,
De fronts fêlés qu'on ne guérira pas,
De nez sans bout, de mains cherchant leurs bras.
De poils roussis et d'ailes consumées !
Ce beau spectacle échauffa par malheur

Du Saint-Esprit la verve psalmitique.
« Je veux, dit-il, par un brillant cantique
De nos soldats soutenir la valeur.

JÉSUS-CHRIST

Quelle folie ! en vain sur le nuage
Vous vous perchez : dans cet affeux tapage,
Votre fausset sera-t-il entendu ?
Je ne crois pas d'ailleurs qu'un impromptu
Dans un assaut puisse être fort utile.

LE PÈRE

L'enfant dit vrai : triomphant et tranquille,
Vous reprendrez vos psaumes éternels.

LE SAINT-ESPRIT

De votre goût je craindrai la finesse.

LE PÈRE

Je ne suis pas savant, je le confesse,
Et j'en rends grâce à messieurs les mortels.
Ils ont donné, par faveur singulière,
A vous l'esprit, à Jésus la douceur,
A moi la barbe et le titre de père.
Ce titre-là vaut bien celui d'auteur.
Quant à ma barbe, elle est belle, j'espère !

JÉSUS-CHRIST

Pourquoi, seigneur, ainsi vous courroucer ?

LE PÈRE

Moi, du courroux ! pouvez-vous le penser !
Le Saint-Esprit sait à quel point je l'aime :
Il est permis de se gronder soi-même. »
Les assiégeants, durant ces beaux discours,
Bravaient des coups la grêle renaissante.
Contre le mur flanqué de fortes tours
Ils ont dressé l'échelle menaçante :

Mais sa hauteur glace nos champions.
« A toi. — Nenni. — Va donc. Ma foi, je n'ose,
Je crains la poix. — Je crains les horions
Moi les soufflets. » Tous craignaient quelque chose.

Grand, gros, cagneux, gothiquement sculpté,
Tel qu'il brillait naguère à Notre-Dame.

Christophe arrive : un saint amour l'enflamme
Pour Jésus-Christ que son dos a porté.

Le premier donc sur l'échelle il s'élance.

Trente guerriers y grimpent après lui :

Ils se prêtaient un mutuel appui ;

L'on est poussé, l'on pousse, et l'on avance.

Succès trompeur ! Déjà notre héros

De sa main droite empoignait les crénaux :

Le fougex Mars rugit à cette vue ;

Soudain il court à sa propre statue,

Qui sur le mur en marbre figurait ;

Il la saisit, non sans quelque regret,

Du piédestal son bras nerveux l'arrache,

Et l'élevant par delà son panache,

Il s'écriait en riant aux éclats :

« Voyez, amis, je ne m'épargne pas ;

Ainsi que moi, que chacun s'exécute. »

Notre bon Saint sur l'estomac reçoit

Ce poids énorme, et subite est sa chute.

L'un après l'autre et l'un sur l'autre on voit

Dégringoler d'une vitesse extrême

Ses compagnons renversés par lui-même.

L'ange Azaël, qui plus loin combattait,

D'un meilleur sort vainement se flattait.

A peine il touche au sommet de l'échelle,

Le dieu des mers le saisit par son aile.

A bout de bras il tient l'ange chétif.

Qui l'implorait du ton le plus honnête ;

Et par trois fois le tournant sur sa tête,
Sur les chrétiens il le lance tout vif.
Samson se fâche, et contre la muraille
De son gros dos appuyant la largeur,
Pour l'ébranler il pousse avec vigueur,
Et tout son corps se raidit et travaille.
Ses reins charnus son énorme fessier,
Font à peu près l'office du bélier.
Le mur tient bon, l'Hébreux pâlit de rage :
Des pieds, des mains, de nouveau s'escrimant,
Il cogne, il rue, il heurte vainement,
Et la sueur inonde son visage.

Hercule alors cria d'un ton moqueur :
« Tes sept cheveux ont repoussé bien vite,
Ami Samson, et je t'en félicite ;
Mais apprends-nous pourquoi tout ce labeur.
Que prétends-tu ? La chétive mesure
Qu'au temps jadis renversèrent tes mains
Ressemblait mal à notre architecture ;
Nous bâtissons mieux que les Philistins.
Au reste, pousse, et vois si je t'abuse ;
Pousse mon cher, puisque cela t'amuse.

A quelques pas un brasier allumé
En flots brûlants changeait la douce olive :
Hercule y cherche un tison enflammé.
Du fier Samson l'âme était peu craintive.
On lui criait de loin. Sauve tes jours
Et tes cheveux ; mais se ruant toujours
Contre ce mur toujours inébranlable,
Il ne voit pas l'ennemi redoutable
Qui l'ajustait, armé de son brandon,
Et sur le crâne il reçoit le tison.
En un clin d'œil le saint toupet s'allume,
En un clin d'œil la flamme le consume.

Fut-on jamais plus brave et moins heureux ?
Il ressemblait, avant cette disgrâce,
Au coq superbe, au taureau vigoureux,
A l'étalon ardent et belliqueux
Tous trois sont fiers, fougueux, brillants d'audace,
Grands tapageurs ; mais qu'un fer envieux
A ces héros retranche quelque chose,
Et des hauts-faits supprime ainsi la cause ;
Plus de taureau, de coq, ni d'étalon.
Le nouveau bœuf, le désolé chapon,
Et le bidet dont le courage expire,
Baissent la tête, et la queue et le ton.
Tel à peu près l'infortuné Samson,
Chauve et confus, dans les rangs se retire.

Par ces revers les chrétiens affaiblis
Changeaient déjà leur attaque en défense :
Par le succès les païens enhardis
Sentaient tripler leur force et leur vaillance :
Ils se battaient comme des furieux,
Comme des fous, enfin comme des dieux.
Leur noble ardeur passe jusqu'aux déesses.
Du haut des murs on voyait ces princesses
Jeter sans choix ce qui s'offre à leurs mains,
Les trônes d'or, les précieux coussins,
De leurs plaisirs ordinaire théâtre ;
Les doux parfums dans leurs vases divers,
Les beaux miroirs, et les bidets d'albâtre,
De pourpre fine avec soin recouverts.

Si Josué, fameux par sa musique,
De Jéricho ne s'était souvenu.
Des assiégés le courage eût vaincu,
« Parbleu, dit-il, un concert hébraïque
Doit renverser ce rempart odieux.
A moi, tribus ! à moi, prêtres, lévites,

Chefs et soldats, sapeurs israélites,
De Jéricho vainqueurs harmonieux ! »
Il dit : on vient, et l'orchestre s'arrange.
Des instruments quel habile mélange !
Les gros serpents, les violons discords,
Le porte-voix, la trompette, les cors,
Le fifre aigu, les cloches, la crecelle,
Et ces cornets qu'à bouquin l'on appelle,
Et les chaudrons que l'on frappe à grands coups.
Les assiégés d'un orchestre aussi doux,
Avec raison redoutent les merveilles,
Et des deux mains ils pressent leurs oreilles.
Ils ont beau faire ils n'esquiveront pas
De nos archets la sainte mélodie.
D'un *sforzando* tout à coup l'harmonie
Brise et remplit leurs tympan délicats.
Cette musique est pour eux infernale,
Pour nous céleste ; infernale surtout
Quand Josué, pour les pousser à bout,
Y fait entrer cent voix de cathédrale,
Et cent faussets, dont vingt miaulent en sol,
Cinquante en ut, et trente en ré-bémol.
Pour les païens ce fut le coup de grâce.
Ils essayaient de couvrir nos accords
Par de grands cris ; mais de nos fiers Stentors
Le beuglement redouble et les terrasse.
Tous en jurant désertent le rempart ;
Un long chorus presse encor leur départ.
Du saint Trio la personne première
En ce moment prit une voix guerrière,
Et s'écria : « Vaincus à coups d'archet !
Plus fort ! plus fort ! et votre œil satisfait
Verra ces tours, longtemps inébranlables,
Sur les remparts soudain dégringoler,

Et les remparts sur leur base trembler,
Et du palais la voûte s'écrouler.
Plus fort ! plus fort ! et l'Olympe est aux diables. »

Ces grands moyens devenaient superflus.
Les prisonniers, qui, sans ordre étendus,
Depuis longtemps ronflaient sous les portiques,
Désenivrés, à leur bon sens rendus,
Ouvrent enfin les yeux, et, tout confus,
Se rappelaient leurs sottises bachiques.
L'étonnement, la crainte et le remords
D'un pourpre vif colorent leur visage.
L'ange piqué se taisait, mais de rage ;
Saint Guignolet reprend son plat langage ;
Et Carpion était à peindre alors.
A deux genoux ils confessent leurs torts,
Offrent à Dieu leur repentir sincère ;
Et, se livrant à leur juste colère,
Sur ces païens déjà presque vaincus
Ils font pleuvoir des coups inattendus.
D'autres, forçant une garde revêche,
A leurs amis dont les chants discordans
A la muraille avaient déjà fait brèche,
Ouvrent la porte et les voilà dedans.
Les assiégés à leur prompte ruine
Cherchaient en vain dans leur tête divine
Quelque remède : ils n'en trouvaient aucun.
Jupiter seul dans ce trouble commun,
De sa raison conserve un faible reste ;
Et s'adressant à la troupe céleste :
« Ils ont vaincu dans ce palais sacré
Demain peut-être ils brailleront des messes.
Mais leur succès n'est pas très-assuré.
Vite qu'on forme un bataillon carré ;
Que dans le centre on place les déesses ;

En combattant reculons vers le nord.
Là des chrétiens finit le territoire ;
Odin y règne : Odin aime la gloire,
Et l'avenir peut changer notresort. »

On obéit à cet ordre fort sage.

Ce bataillon subitement formé,
De javelots et de lances armé,
Frappant toujours, et jamais entamé,
De nos chrétiens étonne le courage.
Le fier Neptune, Apollon et sa sœur,
Bellone et Mars, le vaillant fils d'Alcmène,
Pluton, Bacchus, et les frères d'Hélène,
Faisaient souvent reculer le vainqueur.
De Jupiter l'œil perçant et rapide
Veillait à tout, et son bras intrépide,
Armé du foudre, inspirait la terreur.

En ordre ainsi s'opérait la retraite.
Le jour baissait ; un accident fâcheux,
Qui fut suivi d'un autre plus heureux,
Rendit alors la phalange incomplète.

Diane avait épuisé son carquois :
D'un fer tranchant elle s'était saisie,
Et hors des rangs s'avavançait quelquefois
Pour mieux frapper. Diane est très-jolie,
Chaste surtout ; mais de ses belles mains
Elle rossait nos anges et nos saints.
Un ange donc, c'était Zéphrin, je pense,
Qui de son bras éprouva la puissance,
De se venger épia le moment,
Et par derrière il fondit bravement
Sur la déesse. Elle était sans cuirasse,
Leste et pieds nus, comme en un jour de chasse.
Sur son beau cou le fer tombait en plein :
Un mouvement subit, involontaire,

Sauva ce cou; mais le glaive assassin
Endommagea la tunique légère,
Et de la fesse effleura le satin.
Un sang vermeil rougit ce cul divin
Dont la blancheur faisait honte à l'ivoire.
Diane alors, comme vous pouvez croire,
Tourne la tête, et court après Zéphrin.
Courir après, lui barrer le chemin.
Et du secours lui ravir l'espérance,
Suivre son vol avec persévérance
Dans les détours qu'il fait pour échapper
Le joindre enfin, ses deux ailes couper,
Changer en fouet un large cimenterre,
Et de sa fesse ainsi venger l'honneur,
Voilà sans doute, équitable lecteur,
Ce qu'elle fit et ce qu'elle dut faire.
Au nord ensuite elle tourne ses pas.
Courant dans l'ombre, et cherchant les états
Du grand Odin, où s'était repliée
De ses amis la troupe humiliée.
Sur son chemin se trouve Gabriel,
Ange galant, ange qui sait son monde,
Ange à la mode et le héros du ciel.
Il marchait seul, et commençait sa ronde.
Qui vive? il dit; la païenne aussitôt,
Levant sur lui sa redoutable épée,
Répond: Chrétien! Et du glaive et du mot
En même temps son oreille est frappée.
L'ange étourdi par ce coup imprévu,
Penche sa tête, et recule et chancelle,
Mais revenant à lui, le bras tendu,
Avec fureur il fond sur l'immortelle.
On le reçoit de même si les deux fers,
Se rencontrant, se brisent dans les airs.

L'ange irrité, saisissant la déesse,
De ses deux bras l'enveloppe et la presse.
Diane, se voyant prise au corps,
Prend à son tour, et sa pudeur murmure ;
L'incognito cependant la rassure.
Leste tous deux, tous deux souples et forts,
Jeunes et beaux, seuls dans la nuit obscure,
Ils pouvaient mieux employer leurs efforts.
Mais Gabriel était loin de connaître
Tout son bonheur. Il s'en douta peut-être,
Lorsque étreignant le corps le plus parfait,
Il crut sentir et sentit en effet
Je ne sais quoi de saillant, d'élastique
Et d'arrondi, dont la douce chaleur
Trouble les sens et passe jusqu'au cœur.
Il écarta ce soupçon pacifique,
Et se remit de son émotion.
Diane aussi faisait attention
A la peau fine, à la forme, à la grâce
Des membres nus qu'en luttant elle embrasse.
De tels pensers prolongeaient le combat ;
Mais Gabriel médite le coup d'éclat.
Il tire à lui son charmant adversaire ;
De son bras gauche avec force il le serre,
Et l'autre main, qu'il baisse adroitement,
S'en va saisir sa cuisse rondelette,
Croyant ainsi soulever aisément
Et renverser ce redoutable athlète.
De la victoire il était déjà sûr,
Quand cette main qui tient le blanc fémur,
Glisse dessus, un peu plus haut arrive,
Et reste là : délicate et craintive,
Elle frémit sur cet endroit charmant,
N'ose presser et presse doucement.

Nos champions, dans un profond silence.
Gardaient toujours la même contenance.
Mal à propos ils sont embarrassés :
Leurs bras d'albâtre étaient entrelacés,
Leurs seins brûlants se touchaient ; quelle avance !
L'ange d'ailleurs avait déjà la main
Où vous savez ; le reste allait de suite.
Leurs genoux donc se plièrent enfin :
Chacun tomba dans la forme prescrite,
Dans l'ordre heureux qu'observent les Français,
Diane avant, et Gabriel après.
Ainsi parfois au ciel on nous imite.
Muets encor dans leurs baisers de feu,
Ils se taisaient par honte et par prudence ;
Et jusqu'au bout fidèles au silence,
Du geste seul ils se dirent adieu.

CHANT SEPTIÈME

ARGUMENT

Les dieux du paganisme font un dernier essai de leur puissance sur les mortels. L'Aurore, Neptune, Vénus et Jupiter n'obtiennent que des dédains. L'Amour lui-même échoue. Histoire de Thaïs et d'Élinin.



POUR vivre heureux il faut cacher sa vie.
Ne briguez point la gloire et les grandeurs
Objets constants de la publique envie.
L'aveugle sort dispense les honneurs ;
Mais quelquefois il se plaît à reprendre
Tous ses bienfaits, qu'en pleurant il faut rendre.
Simple en mes goûts, j'ai désiré toujours
L'obscurité d'un curé de village,
Qui, possesseur d'un riant ermitage,
Nonchalamment laissant couler ses jours,
Boit chaque soir, près de sa gouvernante,
Le vin fumeux qu'il recueille et qu'il vante ;

Et j'abandonne au vicaire de Dieu
Ses trois clefs d'or, ses fulminantes bulles,
Son Vatican, son cardinal neveu,
Ses beaux mignons, ses nièces et ses mules.
Mais cependant j'aimerais cent fois mieux
Régner dans Rome, et diriger les voiles
De ce bateau dont les papes heureux
Firent depuis un corsaire fameux,
Que d'habiter par-delà les étoiles,
Placé par l'homme au nombre de ses dieux.
Tomber d'un trône est une énorme chute.
Soit ; mais du ciel ! quelle horrible culbute !
Ils la feront sans doute ces païens,
Déjà chassés des murs olympiens :
C'est vainement qu'ils tentent sur la terre
De ressaisir leur puissance première.

La jeune Aurore, au visage vermeil,
Vient entr'ouvrir les portes du soleil,
Et son regard éveille la nature :
En rougissant elle répand des pleurs ;
Et les zéphyrs que sa présence épure
De ce trésor enrichissent les fleurs.
Jadis elle eut son hymne matinale :
Mais les mortels, tout entiers à Jésus,
Méconnaissant l'amante de Céphale,
Baissent les yeux, et disent l'*angelus*.

Neptune, armé du trident redoutable,
De l'Océan, soulève tous les flots ;
Et leur abîme aux tremblants matelots
Offre la mort, la mort inévitable.
Sur les vaisseaux les fougueux Aquilons,
Le peuple entier des vigoureux Tritons,
Et Thétis même, avec les Néréides,
Faisaient tomber des montagnes liquides.

Le dieu des mers criait dans son courroux :
« Priez Neptune, ou vous périissez tous. »
Sans l'écouter, ils invoquent la Vierge,
Et dans leurs vœux lui promettent un cierge.
Elle sourit à ce présent nouveau,
Se lève ensuite, et, craignant de mal dire,
En rougissant elle dit : *Quos ego...*
Les vents ont peur ; des flots la rage expire :
Et les vaisseaux, que protège un ciel pur,
Semblent glisser sur le liquide azur.

Le roi des dieux veut effrayer la terre ;
D'un pôle à l'autre il roule son tonnerre,
L'homme en effet pâlit à ce fracas ;
Mais un *pater*, quelques jets d'eau bénite,
Le son sacré des cloches qu'il agite,
Font reculer la foudre et le trépas.

Belle Vénus, vous étiez plus que belle
Après l'instant qui vit naître l'Amour.
Avec douceur votre bouche immortelle
Baisa ses yeux qui s'entr'ouvraient au jour :
Dans tous ses traits vous retrouviez vos charmes,
Et vos genoux, de guirlandes couverts,
Berçaient ce dieu, faible encore et sans armes,
Mais qui bientôt maîtrisa l'univers.
Pour son sommeil les Grâces caressantes
Forment un lit de myrtes et de fleurs ;
D'un frais zéphyr les ailes complaisantes
Pour lui du jour tempèrent les chaleurs.
Belle Cypris, sur ses lèvres de rose
Vous voyez naître un sourire malin,
De l'avenir présage trop certain :
Sur votre bras sa tête se repose ;
Son pied s'agite, et sa débile main
Presse en jouant les lis de votre sein.

Les immortels, instruits de sa naissance,
Pour l'admirer descendirent des cieux :
Sur lui, sur vous, ils attachaient leurs yeux,
Leurs yeux charmés, et, dans un doux silence,
Ils souriaient au plus puissant des dieux.

Mais tout vieillit, ô reine d'Idalie !
L'homme a brisé cet antique tableau,
Qui de Zeuxis illustra le pinceau,
Et dont mes vers sont la faible copie.
Voici l'objet de son culte nouveau :
Un charpentier et sa moitié fidèle ;
Dans une étable au milieu du troupeau,
Un peu de paille, et qui n'est pas nouvelle ;
Sur cette paille un panier pour berceau ;
Dans ce berceau le fils d'une pucelle ;
Près de ce fils le taureau menaçant,
L'âne qui brait, et le bœuf mugissant ;
Sans oublier trois visages d'ébène,
Des bouts du monde arrivant hors d'haleine,
Pour saluer le taciturne enfant.

Ces deux tableaux, malgré leur différence,
Entr'eux pourtant ont quelque ressemblance ;
Vulcain, Joseph, inutiles témoins,
Ne font point fête aux deux aimables mères ;
Et ces maris, qui boudent dans leurs coins,
Semblent surpris et honteux d'être pères.

Momus enfin sur ce monde attristé
Veut de nouveau régner par la gaîté.
L'enfer est là, Momus ; et l'homme sage
Ne rit jamais dans un tel voisinage.
Le chapelet succède à des grelots ;
Et Jérémie a vaincu tes bons mots.
Quel changement ! quelles métamorphoses !
Ces jeunes fronts, jadis joyeux et fiers,

Qui s'entouraient de pampres et de roses,
Tristes, baissés, de cendres sont couverts.
Le goupillon, qui lance une eau chrétienne,
A remplacé le thyrses de Bacchus,
Et Mardi-Gras fait oublier Silène.
Loin donc, bien loin les festins de Comus :
Nous adoptons l'Abstinence au teint blême,
Le Jeûne étique et le maigre Carême.
La beauté même, abjurant les plaisirs,
Au crucifix porte tous ses soupirs.
De blanches mains déroulent un rosaire.
Un joli sein, dont le doux mouvement
Semble appeler les baisers d'un amant,
A ces baisers oppose un scapulaire.
Femme, dit-on, veut plaire et toujours plaire :
La discipline outrage cependant,
Et sans pitié sur la dure on étend
Ces bras mignons, ces formes arrondies,
Formes d'amour, autrefois si chéries,
Qu'adoucissaient les parfums onctueux,
Et qui foudroyaient un lit voluptueux.
Fuis, ô Vénus ! par un dévot caprice
De ta ceinture on a fait un cilice.
Grâces, fuyez : sévère est notre loi ;
Elle proscriit vos leçons dangereuses ;
Et vous avez trois rivales heureuses,
La Charité, l'Espérance et la Foi.
Ainsi donc l'homme, imbécile et volage,
Porte à Jésus son triste et plat hommage,
Dit Jupiter : tel maître, tel valet.
Mais ces valets, bénissant l'esclavage,
Vexés, battus, ne regimbent jamais :
De ces nigauds sans risque l'on se joue ;
Tout leur est bon, et leur pieuse joue

Vient d'elle-même au-devant des soufflets,
Pour les tyrans rien n'est aussi commode ;
Et Constantin du système à la mode
Avec raison vante les agréments.
Grâce aux chrétiens, ce scélérat habile
Sur le duvet goûte un sommeil tranquille.
Le sang d'un fils couvre ses bras fumants ;
Dans un bain chaud il étouffa sa femme ;
Il étrangla les deux Licinius ;
Au chien vorace il livra les vaincus ;
Et les remords ne rongent point son âme !
Et les pavots descendent sur ses yeux !
Il dort, le tigre, et les spectres livides
N'agitent pas son sommeil ! et ses dieux
Ne tonnent point ! Volez donc, Euménides,
Et tourmentez cet hypocrite heureux. »

Il dit : soudain ces déesses terribles,
Joignant leurs cris, s'arment de fouets piquants,
Fendent les airs, font siffler les serpents
Entrelacés sur leurs têtes horribles :
Et du coupable assiégeant le repos,
A la lueur des funèbres flambeaux,
En traits de sang lui retracent ses crimes,
Et sous ses yeux font passer ses victimes.
Mais Constantin, calme et sans s'éveiller,
Leur dit : « Trop tard vous arrivez, princesses.
Il fut un temps où vos mains vengeresses
De ces longs fouets auraient pu m'étriller :
Ce temps n'est plus. De quelques peccadilles
J'étais coupable, et les prêtres païens
N'ont pas osé m'absoudre : les chrétiens
M'ont pardonné ces royales vétilles.
Ils ont fait mieux ; courageux et rusés,
Ils m'ont donné l'évangile et l'empire

Tous deux sont bons : c'est assez vous en dire :
Laissez-moi donc ; vos serpents sont usés. »

Sur l'homme encor le fils de Cythérée
Veut essayer le poison des plaisirs :
Du ciel il part, sur l'aile des zéphyrs,
Et comme un trait fend la plaine azurée.
Sur le chemin qui conduit au désert,
Un jeune couple à ses yeux se présente.
« Fort bien, dit-il, la fortune me sert.
Belle Thaïs, votre âme est innocente ;
Mais l'innocence aime sans le savoir,
Et quatorze ans plaisent sans le vouloir.
Vous, Élinin, sensible autant que sage,
De vos seize ans on pourra faire usage.
Sur vos coursiers, où fuyez-vous tous deux ?
Votre naissance au trône vous appelle ;
Pour vous d'hymen on prépare les nœuds ;
Mais de Jésus la doctrine nouvelle
Vous a séduits, et vous fuyez pour elle ;
Car vos parents, fidèles à leurs dieux,
Dans tout chrétien punissent un rebelle,
Fuir est trop peu ; dans vos saintes ferveurs
Vous abjurez le monde et ses douceurs,
Et vous voulez, miraculeux ermites,
Du grand Pacôme égaler les mérites.
C'est votre plan : j'ai fait aussi le mien.
Un habit d'homme enveloppe vos charmes,
Jeune Thaïs, et je n'en dirai rien ;
De la pudeur j'approuve les alarmes.
Mais votre voix féminine, et vos cris
A chaque pas de ce coursier rapide ;
Vos pieds mignons de l'étrier sortis,
Et remplacés par votre aimable guide ;
De votre corps l'équilibre incertain,

Votre embarras et cette blanche main
Qui se refuse à la flottante bride
Et de la selle a saisi le pommeau,
Tout vous trahit, et cet habit nouveau
Aux curieux n'en imposera guère.
Voyagez donc, mais d'une autre manière.

Après ces mots, il pique du coursier
Le flanc poudreux ; moins rapide est la flèche ;
Mais, en partant, sur l'herbe molle et fraîche
Il a jeté son charmant cavalier,
De sa frayeur avec peine remise,
Thaïs se lève, et son âme soumise
Rend grâce au ciel, qui, prévoyant et bon,
Avait pour elle épaissi le gazon.
Elle s'abuse en tenant ce langage ;
De l'Amour seul ce miracle est l'ouvrage.
Pour éviter uu semblable danger,
Son compagnon avec elle partage
Sa selle étroite ; et ce groupe léger
Au petit pas se remet en voyage.
Mais Cupidon avait d'autres projets,
Et par degrés sa puissance maligne
Du Bucéphale affaiblit les jarrets.
Bientôt il bronche, et la belle se signe ;
Il bronche encore, il fatigue la main
Qui le relève ; et Thaïs alarmée,
De négligence accusant Élinin,
Lui répétait d'une voix animée :
« La bride échappe alors qu'on est distrait ;
Si vous voulez, nous ferons un échange. »
Sans répliquer, le jeune homme discret
Cède la bride, et de place l'on change.
L'Amour sourit ; le cheval en effet
Ne bronche plus, et Thaïs triomphait.

Elle est si simple encore et si novice !
En croupe assis, pour trouver un appui,
Il fallait bien qu'Élinin malgré lui
Entre ses bras serrât sa conductrice ;
Il lui fallait croiser sa double main,
Non pas dessus, mais au-dessous du sein,
Et sur ce cœur que l'innocence habite,
Mais qui pour lors plus vivement palpite.
Pour être saint l'on a beau tout braver,
Cette posture est douce, et fait rêver.
Nos voyageurs, qu'un trouble vague agite,
Rêvaient beaucoup, et leur âme séduite
Se complaisait dans ce fatal oubli.
Mais une croix sur la route placée
Frappe leurs yeux, épure leur pensée,
Et rend la force à leur cœur amolli.
« Notre projet, dit Thaïs, est louable ;
Dieu l'inspira ; mais nous débutons mal.
Oui, nous péchons par un luxe coupable.
Vit-on jamais ermites à cheval ?
Allons à pied, mon ami ; cette allure
Est à la fois plus modeste et plus sûre. »
A pied tous deux poursuivent leur chemin,
Et sans s'asseoir marchent une heure entière.
Lassés alors, dans un bosquet voisin
Ils vont chercher un repos nécessaire.
Pour eux l'Amour avait tout préparé :
Ils trouvent donc une épaisse verdure,
Un lit de fleurs, du soleil ignoré,
Un frais zéphyr, un ruisseau qui murmure.
De pommes d'or l'oranger parsemé,
Le doux figuier et le melon timide,
De l'ananas le trésor parfumé,
Et le dattier qui porte un miel solide.

Ce lieu dut plaire au couple voyageur.
Thaïs s'assied, de fatigue affaiblie ;
Et d'Élinin la main légère essuie
Son joli front que mouille la sueur.
Les fruits divers qu'adroitement il cueille
Sont présentés aux lèvres de Thaïs ;
Sa bouche ensuite en reçoit les débris.
Il prend enfin la verte et large feuille
Du bananier que baigne le ruisseau
En la creusant y retient l'eau captive ;
Et sa compagne, à ses soins attentive,
Boit, en riant, dans ce vase nouveau.
Témoin caché, de ses ruses nouvelles
Le dieu malin s'applaudissant tout bas,
Veut qu'un dessert couronne leur repas,
Et sous leurs yeux conduit deux tourterelles.
Vous connaissez de ces oiseaux fidèles
Les vifs transports, l'heureux roucoulement,
Leurs jeux, leur grâce, et le frémissement
Que les désirs impriment à leurs ailes,
Et leurs baisers si délicats, si doux,
Baisers d'amour, trop imités par nous :
Le marbre même en les voyant s'anime.
Sans y penser, nos ermites naissants
Suivent de l'œil ces oiseaux caressants,
Et par degrés leur abandon exprime
Ce qui pour lors se passe dans leur cœur.
Sans y penser, Thaïs avec langueur
Sur son ami nonchalamment penchée
Prend une main qu'elle n'a point cherchée.
Sans y penser, le bras de cet ami
S'étend, se courbe, enveloppe à demi
Un corps charmant qu'avec douceur il presse.
« Bon ! dit le dieu, j'ai vaincu leur sagesse.

Dans un désert, avant de s'exiler,
Il faut du moins apprendre à le peupler. »
Il se trompait ; d'une cloche voisine
Le son subit dans les airs retentit :
Ce bruit pour eux fut une voix divine,
Une leçon que leur cœur entendit :
Des voluptés ils repoussent l'image,
Et promptement s'éloignent du bocage.

L'Amour commande ; aussitôt l'aiglon
D'un voile humide a couvert l'horizon ;
La nuit survient, et la pluie avec elle.
Ce contre-temps afflige notre belle.
Pour nous, hélas ! le ciel est sans pitié,
Disait sa peur. Mais son guide fidèle
Rassure un peu son esprit effrayé,
De son manteau lui donne une moitié,
Conserve l'autre ; à son pied qui chancelle
Montre la route ; et pour les pas glissants,
Il l'enlevait dans ses bras caressants.
Pour eux enfin s'ouvre un gîte modeste.
L'hôte leur dit : « Une chambre me reste.
Elle est à vous. » Ils s'y rendent joyeux :
Mais un seul lit se présente à leurs yeux,
Et de Thaïs l'innocence murmure.
« Ne craignez rien, pour vous sera le lit,
Dit Élinin ; un siège me suffit. »
Et de Thaïs la pudeur se rassure.
Des vêtements qu'elle avait usurpés,
Et que la pluie a sur elle trempés,
Elle ne peut débarrasser ses charmes.
Il fallut donc, malgré quelques alarmes,
A son ami confier ce travail.
Pour leur vertu quelle épreuve pénible !
Abrégeons-la du moins, s'il est possible,

En abrégeant cet amoureux détail.
La couche étroite a reçu notre sainte,
Et du sommeil elle attend les pavots.
Son compagnon, sans humeur et sans plainte,
Va sur un banc chercher quelque repos.
Mais Cupidon de nouveau les menace.
« A moi, Borée ! » Il dit : avec fureur
Borée accourt des antres de la Thrace,
Et sans pitié souffle sur le dormeur.
Un simple lin le couvre, et la froidure
Saisit bientôt ses membres délicats :
Il grelottait, et gémissait tout bas.
Thaïs entend ce douloureux murmure.
« Qu'avez-vous donc ? vous souffrez, j'en suis sûre. »
Transi de froid il ne pouvait parler.
« Ah ! sur ce banc j'eus tort de l'exiler :
Sur les coussins tandis que je repose,
Il va mourir, et j'en serai la cause. »
Disant ces mots, du lit elle a sauté,
Et du jeune homme avec vivacité
Touche le front, prend la main engourdie,
Presse le sein ; ensuite elle s'écrie :
« Oui, sous mes doigts je sens battre son cœur.
Viens, mon ami, des coussins la chaleur
En peu d'instants ranimera ta vie. »

Le même lit tous deux les a reçus.
L'humanité n'est-elle pas sagesse ?
La belle donc dans ses bras demi-nus
Prend Élinin, et doucement le presse.
C'était ainsi qu'Abisag autrefois
Couchait auprès du plus sage des rois,
Et, sans pécher, réchauffait sa vieillesse.
Mais d'un ami réchauffer la jeunesse
Vaut mieux encor. Ce remède charmant

Sur le malade opéra promptement :
Il a repris sa force naturelle ;
Bientôt s'y joint une force nouvelle.
« Oui, dit Thaïs, j'ai tremblé pour tes jours.
J'eus tort : le ciel nous devait son secours ;
Sa volonté traça notre voyage.
Dans le désert nous arrivons demain :
Nous choisirons chacun notre ermitage,
Notre cellule, et notre humble jardin.
De ton réduit le mien sera voisin :
De me quitter aurais-tu le courage ? »
« Jamais, jamais, lui répond Élinin.
Deviens ma sœur, et je serai ton frère.
A mon salut Thaïs est nécessaire.
La solitude a, dit-on, ses dégoûts
Et ses dangers ; contre eux unissons-nous ;
Sans peine alors nous vaincrons les obstacles.
Le même lieu, par nous sanctifié,
Verra toujours notre tendre amitié,
Notre ferveur, nos vertus, nos miracles :
Mourant ensemble, ensemble ensevelis,
Au ciel encor nous resterons unis. »

Ainsi parlant, nos deux anachorètes
Par amitié se tenaient embrassés ;
Par amitié leurs bouches indiscrètes,
Leurs fronts brûlants, et leurs seins oppressés
Se rapprochaient : une ivresse fatale
Dans tous leurs sens allume les désirs :
Et de Thaïs l'haleine virginale,
Et d'Élinin les innocents soupirs,
Sont confondus : la volupté timide,
Et la langueur, et le baiser humide,
Ouvrent déjà leurs lèvres... Par bonheur
Pour eux, pour moi, pour le sage lecteur,

Un coq chanta : le fracas du tonnerre
N'eût pas produit un effet plus certain.
Ce triple cri leur rappelle soudain
Le reniement du coupable saint Pierre,
Et le remords que porta dans son cœur
Du coq hébreu le chant accusateur.
Sautant du lit, à genoux sur la pierre,
Tous deux au ciel adressent leur prière,
Et prudemment répètent sur leurs fronts
Le signe heureux qui chasse les démons.
L'Amour chassé s'envole avec colère,
Et va gémir dans les bras de sa mère.
Muni d'un fer qu'il tourne adroitement,
Tel un filou, qu'enhardit la nuit sombre,
Avec lenteur, sans bruit, tout doucement,
D'un riche avare ouvre l'appartement,
Écoute, avance, et se glisse dans l'ombre.
Déjà sa main touche le coffre-fort,
Et va... Jamais l'avarice ne dort ;
Et tout à coup, dans la chambre voisine,
A retenti la sonnette argentine :
Le voleur fuit, abandonnant cet or
Qu'il veut saisir, et qu'il convoite encor.
Ou tel un loup sur la verte prairie
Voit deux agneaux nouvellement sevrés
Mêler leurs jeux, goûter l'herbe fleurie,
En folâtrant du troupeau séparés,
Et du taillis s'approchant par degrés ;
Du bois il sort, et sur eux il s'élance :
Mais aussitôt se montre le berger,
Branlant sa fourche et que son chien devance.
Le loup surpris se dérobe au danger ;
Laissant l'agneau, qui bondit avec joie,
Rapide, il fuit dans les buissons touffus,

Entend de loin les bêlements confus,
Et sous sa dent mâche l'absente proie.

Veillez, bergers, veillez sur vos troupeaux.
Ne forcez point mes fidèles pinceaux
A retracer des images fâcheuses :
Et que jamais dans mes rimes heureuses,
Les loups adroits ne croquent les agneaux.

CHANT HUITIÈME

ARGUMENT

anterne magique. Progrès du christianisme ; son esprit et ses heureux effets.



ANGES et saints, vous tous dont le courage
Exécutant les décrets des mortels,

M'a des païens assuré l'héritage,
Dans cet Olympe élevez mes autels
De Jupiter l'antique cathédrale
Du paradis sera la succursale.
Nous passerons, pour éviter l'ennui,
De l'un à l'autre : et gardez-vous de croire
Que nos rivaux, quêtant un vain appui,
Pourront sur nous ressaisir la victoire.
De vos succès sans crainte jouissez.
L'homme nous veut, nos destins sont fixés
De l'avenir pour moi la nuit est claire,
Noire pour vous ; par grâce singulière,

En ce moment je vous égale aux dieux.
Approchez donc ; regardez sur la terre,
Et l'avenir va passer sous vos yeux. »

Du beau nuage où sa grandeur repose,
Ainsi parlait le Dieu fort et vengeur,
Et sur l'Olympe il planait en vainqueur.
Sa voix alors de trois tons se compose.
L'un grave et sourd l'autre doux, l'autre aigu ;
L'accord parfait fut au loin entendu.
Voir l'avenir ne se refuse guère.
Les curieux viennent de toutes parts ;
Sur notre monde ils fixent leurs regards.
Jésus reprend : « Toi dont la vie est claire,
Pure et sonore, approche, Gabriel ;
Choisis les faits ; en quelques mots explique
Ce qui là-bas intéresse le ciel ;
Et montre-leur la lanterne magique.

GABRIEL

De Constantin voyez les successeurs :
Voyez leur cour. Déjà d'habiles prêtres,
Souples, rétifs, menaçants ou flatteurs,
Troublent l'empire, et de leurs lâches maîtres
Au nom du ciel dirigent les fureurs.
Grâce à leurs soins de la théologie
Partout s'étend l'inquiète manie.
Ce goût bientôt se change en passion.
Chacun épluche, altère, embrouille, explique
Des livres saints le texte inauthentique.
D'in-folios quelle profusion !
Au sens commun quel déluge d'outrages !
On argumente ; et les antres du Nord
Par millions vomissent des sauvages,
Dont la valeur et le subit effort
Sur tout l'empire étendent les ravages.

Mais pour qui donc, insoucians chrétiens,
Aiguisez-vous ces sabres et ces lances ?
Pour qui ces fers, ces bûchers, ces potences ?
Pour les Goths ? Non, pour les seuls Ariens,
Il faut du sang à leur pieuse rage.
Voyez ces murs sous l'herbe ensevelis :
Voyez ces champs, ces fertiles pays
Livrés au meurtre, aux flammes, au pillage :
De ces enfants contemplez le carnage :
C'est pour un mot que l'on massacre ainsi.

JÉSUS-CHRIST

Pour moi ce mot à beaucoup d'importance ;
Il compromet ma divine substance.

SAINT GUIGNOLET

Tuons, tuons.

JÉSUS-CHRIST

Nestorius aussi

Invente un mot et double ma personne.
Par Eutychès il se voit réfuté.
Mais Eutychès, par son zèle emporté,
Sur ma nature aussitôt déraisonne ;
Car j'ai ai deux.

LE PÈRE

Quel galimatias !

JÉSUS-CHRIST

Une est déjà bien difficile à croire ;
Moi j'en ai deux : on ne se refait pas.

UN ÉVÊQUE

Tuons, tuons ; l'hérésie est notoire.

GABRIEL

Ces disputeurs par d'autres sont suivis.

LE PÈRE

De leurs débats quel est le nouveau texte ?
Toujours Jésus.

LE PÈRE

Conviens-en mon cher fils ;
Dans ta nature ils trouvent un prétexte :
Tu n'es pas clair.

JÉSUS-CHRIST

L'êtes-vous plus que moi ?

LE PÈRE

Non ; mais enfin ils s'acharnent sur toi.

JÉSUS-CHRIST

Ils savent bien qu'en nous tout est mystère ;
Que prétend donc leur regard téméraire ?

GABRIEL

De vous comprendre ils se flattent en vain.
L'un d'eux s'écrie : Il est *autour* du pain.
On lui répond : C'est à *côté* du pain.
Non, dit un autre, il se tient *sous* le pain.
Vous vous trompez tous trois, c'est *sur* le pain
Qu'il est assis, ajoute un quatrième.

UN ARCHEVÊQUE

Tuez, tuez, cela répond à tout.

LE SAINT-ESPRIT

Voulez-vous donc, ennemi de vous-même,
De la dispute anéantir le goût ?
L'opinion qui n'est pas contredite
A moins de force : il nous faut des martyrs ,
Il faut de l'homme occuper les loisirs.
Que sur ma Bible il travaille et s'agite.
De mes écrits le sens mystérieux
Exercera son esprit curieux.

Disparaissez, petits auteurs de Grèce,
Disparaissez, petits auteurs romains,
Qu'étudiait la crédule jeunesse,
Et que l'erreur osa nommer divin :
Seul je le suis, et l'humaine sagesse
Est sous mes pieds. Quoi ! le cèdre orgueilleux
Sur le Liban domine et touche au cieux,
Et du chiendent l'on parlerait encore !
Ils sont jolis ces tortueux ruisseaux
Qui sous les fleurs glissent leur faibles eaux !
Mais un torrent en passant les dévore.
J'ai mis un terme à la nuit de l'erreur :
Cachez-vous donc allumettes, chandelles,
L'astre du jour dans toute sa splendeur
Vient effacer vos pâles étincelles.

JÉSUS-CHRIST

Cher Saint-Esprit, vous avez de l'esprit ;
Mais cet esprit souvent touche à l'emphase,
C'est un esprit qui court après la phrase,
Qui veut trop dire et presque rien ne dit :
Vous n'avez pas un psaume raisonnable.
L'esprit qui pense et juge sainement,
Qui parle peu, mais toujours clairement
Et sans enflure, est l'esprit véritable.

GABRIEL

Voyez comment avec rapidité
Des porte-frocs l'espèce multiplie.
Leur turbulence et leur oisiveté
Troublent l'Egypte et la mineure Asie.
Le capuchon se ligue avec les rois.
Puissant en Grèce il convoite à la fois
Et l'Italie, et la Gaule, et l'Espagne.
Tantôt hardi, fier et dictant des lois.

Tantôt timide, hypocrite et sournois,
Il suit son plan, et du terrain il gagne.

LE PÈRE

Tu ris, mon fils ?

JÉSUS-CHRIST

Oui : chaque nation
De notre foi prend le signe céleste ;
Je l'avouerai quoique simple et modeste,
J'ai quelques grains de noble ambition,
Et dominer sera ma passion.

LA VIERGE

A vos succès mon sexe contribue ;
Mais du triomphe il n'a point à rougir.
Il convertit en donnant du plaisir ;
Il persuade, et jamais il ne tue.
Voyez Clotilde ; en sortant de ses bras,
L'heureux Clovis accepte le baptême.
Chez les Anglais nous triomphons de même.
Berthe la brune, et ses jeunes appas,
Ont d'Ethelbert dissipé les scrupules.
Partout, en tout, les amants sont crédules.

GABRIEL

Leur jeune fils au trône parvenu,
Porte la main sur le fruit défendu,
Et de sa sœur il fait une maîtresse.

LE PÈRE

Ah ! libertin !

GABRIEL

Un prêtre vertueux
Avec aigreur gourmande sa hauteesse.
Et de l'enfer lui promet tous les feux.
« Quoi ! pour si peu, dit-il, plus d'eau bénite ?

Les dieux du Nord ne sont pas si méchants. »
Il revient donc à ces dieux indulgents ;
Son peuple entier et l'approuve et l'imité.
Le temps enfin refroidit son amour.
Un moine alors, au milieu de sa cour,
L'aborde, et dit : « De votre apostasie
Le ciel s'irrite, et c'est moi qu'il châtie.
— Comment cela ? — Saint Pierre, cette nuit.
Dans ma cellule est descendu sans bruit :
Un lourd bâton jouait dans ses mains sèches.
Des coups nombreux dont il m'a surchargé,
Voyez, seigneur, les marques encore fraîches.
Je n'en puis plus, et le ciel est vengé.
— Tu ne mens point ? — Comptez les meurtrissures.
— Oui, je les vois. Rentre dans ton couvent,
Et de saint Pierre apaisons les murmures,
Aux dieux du Nord je tiens peu maintenant,
Je les renie, et je cours à ta messe.
Son peuple entier l'approuve et se confesse.

LE PÈRE

Pendant la nuit aller briser un dos !
Rien de plus gai. Mais dis-nous donc, saint Pierre,
Est-ce bien toi dont la main familière
De ce vieux moine a fracassé les os ?

SAINT PIERRE

Oui, Seigneur Dieu.

LE PÈRE

Tu n'es pas raisonnable.
Le dos du roi me paraît seul coupable :
C'était au roi qu'il fallait du bâton.

SAINT PIERRE

Un tel moyen semblera bien étrange ;
Mais le succès prouve qu'il était bon.

LE PÈRE

N'en parlons plus, que le moine s'arrange.

GABRIEL

De Charlemagne admirez la valeur ;
Mieux que saint Pierre elle fait des miracles.
Des fiers Saxons l'opiniâtre erreur
A l'Évangile opposait mille obstacles ;
Impatient il les aplanit tous.
Une moitié de ce peuple indocile,
En blasphémant expire sous ses coups.
A convertir le reste plus facile
Tombe à ses pieds, et les mord quelquefois.
Le sabre en main il fait baiser la croix.
Lève un tribut, de pillage il s'engraisse,
Prend ce qu'il peut ; et brûle ce qu'il laisse.
Mais vous voilà, malheureux Albigeois.

UN PAPE

Tuez ! tuez ! ils sentent l'hérésie.

GABRIEL

Dans les tourments ils perdront tous la vie.
Le bon Raimond pour eux s'arme et combat
Vaincu par Rome, il vient en vrai coupable,
Couvert de cendre, aux genoux d'un légat,
De son péché faire amende honorable.
Prêché longtemps, et longtemps prosterné,
Il est absous enfin, et ruiné.
O de l'Espagne honneur ineffaçable ?
C'est là surtout que la religion,
Dans ses fureurs, tranquille, inexorable,
Des curieux fixe l'attention.
Des zélateurs ce n'est plus le courage
Armé du glaive, et bravant le trépas ;

Ce ne sont plus des guerres, des combats,
Où le danger commande le carnage.
Ici l'on tue avec sérénité ;
Le meurtre y prend un air de majesté.
Du doux Jésus les ministres tranquilles
En longs surplis se rangent sur deux files.
Jugés par eux, de riches musulmans,
De riches Juifs, leurs femmes, leurs enfants,
Et des chrétiens soupçonnés d'hérésie,
Chargés de fers, se traînent à pas lents.
On les enchaîne avec cérémonie
Sur des bûchers par l'évêque allumés.
Du *Te Deum* l'hymne joyeux commence.
Le roi, la cour, et les dévots charmés,
De leurs pareils rôtis et consumés
Offrent l'odeur au dieu de la clémence.

LE PÈRE

Permettons-nous qu'ainsi l'on nous encense ?

JÉSUS-CHRIST

Avec l'ami qui prend nos intérêts
Il ne faut pas regarder de si près.

GABRIEL

Ceux que l'on brûle enrichissent l'église ;
Rien d'aussi juste, et Rome favorise
D'autres moyens plus vastes et plus prompts,
Qui, de l'Europe assurant l'esclavage,
Doivent donner aux simples moinillons
Fermes, châteaux, fiefs et droit de cuissage.
Un pauvre ermite arrive de Sion.
Du saint sépulcre il vante la puissance ;
Du saint sépulcre il prouve l'importance ;
Du saint sépulcre il peint l'oppression.

Du saint sépulcre il fait naître l'envie,
Et pousse enfin l'Europe sur l'Asie,
Braves, poltrons, citadins, villageois,
Femmes, enfants, maîtresses, tous arborent
Sur leurs habits la guerroyante croix.
Du signe heureux les fripons se dévorent.
Il rompt les fers, absout le malfaiteur,
De ses serments dégage un débiteur,
Dans l'avenir les péchés il efface,
Au ciel enfin il assure une place
Bonne et brillante une place d'honneur.
Mais aux Croisés l'argent est nécessaire :
Le riche donc au moine offre sa terre.
Pour quelques sous ; et le moine rusé,
Cédant enfin à sa vive prière,
En le volant se dit encore lésé.
Adieu, maisons, châteaux, tours et tourelles,
Étangs, forêts, villes et citadelles ;
L'Église avide engloutit tout cela.
Mais tout cela devenait inutile.
L'Asie entière, à vaincre si facile,
Leur appartient de droit ; ils auront là,
Non pas des fiefs, mais de vastes provinces
Où de l'Europe ils porteront les lois ;
Les officiers y seront tous des rois,
Et les soldats y deviendront des princes.
Les jeux bruyants, les danses, les festins,
Des troubadours les couplets libertins,
Suivaient partout cette pieuse armée.
Que devançait au loin la renommée.
On s'enivrait après avoir jeûné ;
On priait Dieu, qu'on blasphémait ensuite ;
On éventrait le peuple israélite ;
On rançonnait le chrétien consterné ;

Chaud de luxure on entendait la messe,
Puis de la messe au pillage on courait :
Et sans égard pour l'âge ou pour l'espèce,
On violait tout ce qu'on rencontrait.
Jérusalem est prise, autre pillage.

LE PÈRE

Voilà, je pense, un assez beau carnage.
Ces femmes-là, malgré leurs caleçons,
Doivent trembler. On force les maisons ;
Par la fenêtre on jette ce qu'on tue
Sur les coquins expirants dans la rue.

SAINT CARPION

Se pourrait-il qu'on épargnât les Juifs ?

SAINT GUIGNOLET

Non, dans leur temple on les brûle tout vifs.

GABRIEL

De nos chrétiens voyez le cimenterre
Chercher l'enfant dans le sein de sa mère.

LA VIERGE

Quelles horreurs !

LE PÈRE

Je les blâme, entre nous ;
Mais des dévots c'est assez là l'usage.

GABRIEL

Sur la beauté tremblante à leurs genoux
De leurs désirs ils contentent la rage,
Puis dans son cœur enfoncent le couteau,
Offrent à Dieu cette victime impure,
Et, tout souillés de sang et de luxure,
Ils vont pleurer sur le divin tombeau.

JÉSUS-CHRIST

Ah ! je triomphe enfin. L'Europe entière

De bras et d'or pour longtemps s'appauvrit ;
Mais mon sépulcre est libre, il me suffit.

LE PÈRE

Déjà nos gens veulent à leur manière
Organiser ce royaume nouveau.
Partout des fiefs ; de Cana le hameau,
S'ennoblissant, devient châellenie ;
Capharnaüm est titré baronie :
Bonjour, bonjour, vicomte de Bethsem,
Comte d'Hébron, marquis de Bethléem.

LE SAINT-ESPRIT

O Mahomet ! quel soufflet sur ta joue !
Du fier turban la tiare se joue.

GABRIEL.

Elle fait mieux de la religion
Sa politique agrandit le domaine.
Troublant l'Europe en prêchant l'union,
Semant la guerre et la confusion,
Des souverains elle est la souveraine.
Le serviteur des serviteurs de Dieu
Commande en maître, et ce maître a des nièces,
De grands bâtards, des mignons, des drôlesses,
Dont l'entretien, au peuple coûte un peu.

JÉSUS-CHRIST

Plaisant contraste ! autrefois sur la terre
J'étais sans pain, et riche est mon vicaire.

SAINT PIERRE

Je me croyais habile ; mais, ma foi,
Mes successeurs en savent plus que moi.

GABRIEL

Remarquez-vous ce fameux Alexandre
Qui de sa fille immolant tour à tour
Les trois époux, dit : Je serai mon gendre ?

LE PÈRE

L'amour d'un pape est un terrible amour.

GABRIEL

A ces façons Rome est accoutumée.
Mes ses deux fils deviennent ses rivaux.

LE PÈRE

Voilà du neuf.

LA VIERGE

De crime quel chaos !

GABRIEL

Entr'eux déjà la guerre est allumée.
L'un était duc et l'autre cardinal ;
Le cardinal empoisonne son frère,
Et sagement partage avec son père.

LE PÈRE

Cette coquine est-elle bien ?

GABRIEL

Pas mal.

Or de Jésus la milice fidèle,
Prélats, abbés, chanoines, prestolets,
Moines cloîtrés, tous, jusqu'aux frères lais,
Imitent Rome, et s'amuse comme elle.

JÉSUS-CHRIST

Et quels sont donc leurs plaisirs ?

GABRIEL

Des palais,
Des vins exquis, des maîtresses fringantes,
Le jeu, la chasse, et des courses fréquentes,
Et des enfants à faire ou déjà faits.
Ces vins exquis, des fringantes maîtresses
Coûtent bien cher ; et, malgré leurs richesses,

Nos beaux messieurs sont gênés quelquefois.
 Sur les péchés leur fertile génie
 Lève un impôt et quelques menus droits.
 Leur bourse donc est de nouveau garnie.
 Mais par malheur des commerçants tondus
 Courent à Rome avec quelques écus
 Accaparer les papales sentences,
 Tous les *agnus*, toutes les indulgences ;
 Puis aux pécheurs qu'épouvante l'enfer,
 Dans leur pays les revendent fort cher.
 A cette fraude, à cet agiotage,
 Martin Luther pousse des cris de rage.

TOUT LE CLERGÉ

Tuons, morbleu ! voici les protestants ;
 Point de quartier, tuons !

GABRIEL

Il n'est plus temps.

TOUT LE CLERGÉ

Tuons toujours !

GABRIEL

Deux cents ans de carnage
 Doivent, je crois, suffire aux amateurs.

TOUT LE CLERGÉ

Oui, c'est assez si nous sommes vainqueurs.

GABRIEL

Pas tout-à-fait ; l'Europe se partage
 Entre le pape, et Luther, et Calvin.

LA VIERGE

Nous coûtions cher au pauvre genre humain.

UN CARDINAL

De ces dégoûts un seul jour me console.

UN AUTRE CARDINAL

Oui, je t'entends : la Saint-Barthélemi ?

TOUT LE CLERGÉ

O le beau jour !

GABRIEL

La ferveur espagnole.

De ses revers vous dédommage aussi.
Pour mieux tuer on cherche un nouveau monde.
De vous jamais ce monde n'a parlé,
Il vous ignore ; ô malice profonde !

JÉSUS-CHRIST

Convertissons.

GABRIEL

Le voilà dépeuplé.

Par vous le sang coulera dans la Chine,
Plus loin encore et jusques au Japon
Par vous l'on meurt, par vous l'on assassine,
En maudissant la croix et votre nom.

LA VIERGE

O de la croix innombrables victimes ?
Quel long amas de fraudes et de crimes !
Quels flots de sang ! Hélas ! il valait mieux,
Pour votre honneur, ne jamais être dieux.

LE PÈRE

Seriez-vous pas quelque peu philosophe ?

LE SAINT-ESPRIT

Vous auriez tort. Les gens de cette étoffe
Seront un jour nos plus grands ennemis.
Sur notre autel alors moins affermis,
Nous tremblerons au seul nom de déiste.
Le traître adore un dieu qui n'est pas nous...

JÉSUS-CHRIST

Parlez plus bas.

LE SAINT-ESPRIT

Par lui-même il existe.

Ce dieu réel, et rien n'est aussi doux.
Mais nous, hélas ! mensonge que nous sommes,
Notre existence est un bienfait des hommes.
Leur doute seul nous replonge au néant.

JÉSUS-CHRIST

A bas le doute, à bas le mécréant,
Le raisonneur, enfin tout ce qui pense ;
Et pour régner enseignons l'ignorance.

LE SAINT-ESPRIT.

Ou bien la Bible.

LE PÈRE

Et malgré ce moyen,
Si la raison sapait notre puissance,
Quel parti prendre ?

LE SAINT-ESPRIT

Alors il faudra bien
Redevenir ce que nous étions : rien.

CHANT NEUVIÈME

ARGUMENT

Minerve raconte ce qu'elle a vu dans les paradis de différentes nations. Les dieux du Nord viennent au secours des dieux païens. Occupations nocturnes dans un couvent de femmes.



URANT le jour, frileux et sédentaire,
Au coin du feu qu'ont attisé mes mains,
Contre l'hiver j'exhale mes chagrins,
Et mon ami sourit de ma colère.
Le temps se passe en frivoles discours.
Mais quand la nuit, au milieu de son cours,
Entre deux draps sagement me rappelle,
Quand du sommeil la tranquille douceur
Dans tous mes sens se glisse avec lenteur.
Un songe heureux m'emporte sur son aile ;
Je pars, je vole au bout de l'univers ;
De Tavernier j'achève les voyages ;
Ainsi que lui, de vingt peuples divers
Je fais les mœurs, j'invente les usages ;

Otaïti me retarde un moment.
Sur le Japon je passe brusquement,
Je vois la Chine, et, traversant l'Asie,
Avec le jour j'arrive en Géorgie.
Arrêtons-nous un peu : *femme et jolie*
Ne font qu'un mot dans ce pays charmant ;
J'y veux rester mais mon guide m'entraîne,
Et dans Paris son aile me ramène.
C'était au ciel qu'il fallait me porter.
J'aurais suivi Minerve dans sa course ;
Et, du Midi voyageant jusqu'à l'Ourse,
J'aurais pu voir ce que je vais conter.

Voilà Minerve ; elle parle : on écoute :
« Grand Jupiter, et vous, dieux immortels,
Ou qui du moins jadis passiez pour tels,
A votre avis j'ai bien tardé sans doute ;
L'impatience allonge les instants ;
Vous jugerez si j'ai perdu mon temps.
Vers le midi d'abord j'ai pris ma course.
Les dieux du Nil, que j'ai vus les premiers,
M'ont fait accueil ; mais ils sont peu guerriers.
Dans un combat quelle faible ressource
Qu'un bœuf Apis, des poireaux, un faucon,
Une cigogne, une chienne, un oignon !
Au Sénégal je trouve une rivière.
Un arbre antique aux rameaux étendus,
Et des serpents de venins dépourvus.
Ces immortels n'étaient pas mon affaire.
Je tourne à gauche, et soudain j'aperçois
Un ridicule et grotesque assemblage
D'objets mêlés sans dessein et sans choix.
D'un peuple noir ils se disent l'ouvrage,
Dans ce pays chaque homme est créateur.
Lorsqu'un matin, d'une main diligente

Ouvrant sa hutte il reprend son labeur,
Ce qui d'abord à ses yeux se présente
Devient son dieu, son *gris-gris*, son sauveur :
Durant le jour dans le ciel il le niche ;
La fin du jour est celle du *fétiche*.
Le lendemain autre opération,
Nouveau *gris-gris*, même adoration.
Pendant la nuit tout ce peuple est athée.
D'un prompt succès je m'étais trop flattée.
Cherchant partout, ne trouvant jamais rien,
Enfin j'arrive à l'Olympe indien.
Je comptais peu sur l'aîné des trois frères,
Le grand Brama : l'emploi de créateur
Ne permet point les combats sanguinaires.
Le bon Vichnou, dont le soin protecteur
Conserve tout, déteste aussi les guerres.
Au seul Shiven j'adresse mes prières.
« De mon métier moi je suis destructeur,
Me répond-il, et je m'en fais honneur.
Mais de Brama je connais l'insolence :
Tout irait mal ici dans mon absence.
Tu sais sans doute, ou bien tu ne sais pas,
Qu'au temps jadis il épousa sa mère ;
A lui permis : d'une fille il fut père.
Un jour qu'au loin j'avais porté mes pas,
A cette fille il trouve des appas,
Et la surprend dans un lieu solitaire.
Elle s'enfuit ; pour mieux courir après,
Il prend d'un cerf la forme et la vitesse ;
Il la poursuit à travers les forêts,
La joint, l'arrête ; et forçant sa faiblesse,
Il la viole. Il fallait le punir,
Et de ma nièce au moins venger l'injure
Le bon Vichnou n'y pouvait consentir ;

Tout châtiment répugne à sa nature.
Je m'en chargeai. Le drôle en ce temps-là
Dressait en l'air cinq têtes bien comptées.
J'en arrache une, et dûment souffletées
Je lui laissai les quatre que voilà.
Si je quittais les indiens domaines,
Monsieur Brama ferait encor des siennes ;
Vichnou pourrait travailler avec fruit,
Et réparer tout ce que j'ai détruit :
Je reste donc. Mon chagrin est extrême
(Et cet aveu ne doit pas t'étonner)
De ne pouvoir ensemble exterminer
Tes ennemis, tes amis, et toi-même.
D'un tel discours je ne m'offensai pas ;
Il était juste et dans son caractère.
Je repris donc ma route solitaire ;
Vers le Japon je dirigeai mes pas.
Mon espérance y fut encor trompée.
De ce pays des singes sont les dieux.
De leur laideur je fus d'abord frappée ;
Mais, à leurs traits accoutumant mes yeux.
Je saluai ces confrères étranges,
A leur beauté je donnai des louanges,
Et je finis par leur parler de nous.
Avec sang-froid ils m'écoutèrent tous.
Au dernier mot ils firent deux grimaces,
Une gambade et trois sauts périlleux ;
Puis, reprenant un air majestueux,
Le plus âgé me dit : « Dans vos disgrâces
Aucun de nous ne peut vous secourir ;
Nous n'avons pas un instant de loisir.
Dès le matin au temple il faut descendre,
Et rester là cloués sur notre autel
Jusques au soir : c'est un ennui mortel.

Par le sommeil nous laissons-nous surprendre,
On nous secoue, on nous force d'entendre
Des oraisons le refrain éternel.
Le dîner vient ; de plats on nous entoure,
Et de bonbons sans pitié l'on nous boure.
Il faut manger, ou le peuple dévot
Aux médecins livrerait aussitôt
Notre santé qu'il croirait affaiblie.
Voyez un peu quelle chienne de vie ! »
En finissant la cabriole il fait,
Et d'un seul saut il descend sur la terre.
Je m'en alai répéter ma prière
A d'autres dieux, mais toujours sans effet.
Dans un recoin laissant les deux principes
Vieillis par l'âge et de faim languissants,
Je vis ailleurs deux objets indécents,
Tout enfumés de la vapeur des pipes,
L'un masculin et l'autre féminin,
Énormes, noirs, velus, affreux enfin,
Droits sur des pots ainsi que des tulipes.
Je ne pouvais rien offrir au dernier ;
L'autre s'offrait à moi : je passai vite,
Et traversant un hémisphère entier,
Au grand Odin je fis une visite.
Là le succès surpassa mon espoir.
Odin nous aime. Il prend notre défense ;
Suivi des siens sur mes pas il s'avance ;
Avec honneur il faut le recevoir. »
Elle achevait ces paroles flatteuses ;
Et tout à coup des phalanges nombreuses,
Fondant du Nord, couvrent le firmament.
Le vif Heimdall les devance et les guide.
De cet Argus l'œil perçant et rapide
Devant Odin veille éternellement.

Du haut des cieux il voit, dit-on, sans peine
Au fond des mers la perle se former ;
Sa fine oreille entend l'herbe germer,
Et des brebis croître la douce laine.

Au large fer qui pend à son côté,
A son front calme où siège la fierté,
A ses sourcils, à sa haute stature,
A sa démarche, à sa brillante armure,
Au foudre énorme allumé dans sa main,
On reconnaît le redoutable Odin.

Son vaillant fils, Thor, commande aux nuages,
Son doigt puissant dirige les orages.
Il monte un char de panaches orné,
Et par deux boucs rapidement traîné.
Ses gants de fer et sa lourde massue
Des plus hardis épouvantent la vue.
Par lui lancée ainsi qu'un javelot,
Dans le combat toujours l'arme terrible
Frappe le but, et revient aussitôt.
Le loup Fenris, des loups le plus horrible,
Qui doit enfin dévorer l'univers,
Pour un seul jour a vu briser ses fers.
Admirez-vous les trois filles chéries
Du fier Odin, les belles Valkyries ?
Des lances d'or arment leurs blanches mains ;
Blanc est leur casque, et blanche est leur armure,
Et blancs encor sont leurs coursiers divins :
Leur bras toujours porte une atteinte sûre.
Voyez plus loin, voyez ces autres dieux,
Dont l'air féroce épouvante les yeux.
Voyez anssi cette foule innombrable,
Robuste, étrange, altière, infatigable,
De combattants unis sous leurs drapeaux.
De ces guerriers le moindre est un héros.

Le faible a tort chez ces durs scandinaves :
Leur paradis ne reçoit que des braves.
On en bannit la grâce et les attraits
D'un sexe tendre, et formé pour la paix.
Là n'entre point le soldat sans courage
Qui recula dans le champ du carnage,
L'infortuné que la fièvre vainquit,
Ni le vieillard qui succomba sous l'âge :
Malheur et honte à qui meurt dans son lit !

Au son guerrier des brillantes fanfares,
Les dieux païens en bataille attendaient.
Humiliés, entre eux ils répétaient :
Puisqu'il le faut, honorons ces barbares.
Mais Jupiter fit un signe : on se tut.
Odin approche ; on remplit son attente ;
Aux champs l'on bat, les armes on présente,
Et des drapeaux on donne le salut.
Très-satisfait, poliment il s'avance
Vers Jupiter qui s'avançait aussi ;
Et lui serrant la main : « Sois mon ami ;
Je suis le tien ; marchons en diligence ;
Point de discours : demain, je t'en répons,
Dans ton palais ensemble nous boirons. »

Ce scandinave oubliait que le sage
Boit sobrement et ne répond de rien.
Il se repose en vain sur son courage.

De notre foi digne et nouveau soutien,
A ses serments Priape était fidèle.
Un prompt succès a couronné son zèle.
Sa voix prêchait l'obéissance aux grands,
Aux chefs, aux rois, fussent-ils des tyrans.
Aussi les rois, et les chefs, et les grands,
Favorisaient ses vastes entreprises.
De toutes parts s'élèvent des églises,

De saints châteaux, et de riches couvents.
Sur son autel tranquille et recueillie,
La Trinité, dans un repos flatteur,
S'applaudissait de l'humaine folie,
Et contemplait sa future grandeur.
Ce sont plaisirs que l'on nomme ineffables.
Avec Panther et quelques Saints aimables
La Vierge alors discourait à l'écart.
Sur l'avenir on parlait au hasard.
Les yeux voulaient et ne pouvaient y lire
Les lois, les mœurs, et les goûts clandestins
Et les secrets des couvents féminins.
« Facilement je pourrais vous instruire,
Leur dit Panther : de ces secrets piquants
Que votre zèle à deviner s'applique,
Un joli songe, un songe prophétique,
M'a cette nuit occupé très longtemps.
Je crus entrer chez les Visitandines.
Minuit sonnait; sans doute après matines
Les jeunes sœurs ont repris leur sommeil.
Je vais sans bruit de cellule en cellule.
Vous soupirez, belle et dévote Ursule ?
Qui peut ainsi causer votre réveil ?
Avez-vous vu le démon dans un songe ?
Non, le démon ne fait pas soupirer.
C'était un ange, et je n'ose assurer
Que vous preniez quelque goût au mensonge :
Mais ces yeux bleus qui s'ouvrent à regret,
Cet abandon, cette molle attitude
Parlent assez ; de la béatitude
L'ange à coup sûr vous a dit le secret.
» N'écartez point, jeune et modeste Hortense,
Le voile épais dont le poids vous offense ;
Il est utile. Où va donc votre main ?

D'un sein de neige effleurant le satin,
Négligemment s'égare l'inconstante.
Moins sage encore... Arrêtez, imprudente,
Et n'ôtez rien au trésor de l'amour :
De ce trésor vous rendrez compte un jour.
Là sur l'albâtre on voit naître l'ébène,
Et sous l'ébène une rose s'ouvrir ;
Mais jeune encore elle s'ouvrait à peine.
Un joli doigt, qu'assoupit le désir,
En l'effeuillant y cherche le plaisir.
» Plus loin je vis la fervente Cécile :
Un long roman charmait sa longue nuit.
Des voluptés ce brûlant évangile
La fait rêver, et l'enflamme, et l'instruit.
» Dans les ennuis d'une sainte clôture,
L'art, peut du moins remplacer la nature.
Certain bijou, qui d'un sexe chéri
Offre l'image et le trait favori,
Sert de Zoé la langueur amoureuse.
Sur l'oratoire où Jésus est présent
Fume déjà le lait adoucissant.
Poursuis Zoé ; sans risques sois heureuse.
Ces amants-là ne sont point indiscrets,
Point négligents, et ne trompent jamais.
» Vous écrivez ! à qui donc jeune Claire ?
Lisons : « En vain mon inflexible père
De mon bonheur interrompt le cours ;
Je fus à toi ; j'y veux être toujours.
Au fond du cœur je garde ton image ;
De tes baisers j'y conserve le feu.
Esclave ou libre, aimer est mon partage ;
Tu seras seul et ma vie et mon dieu. »
Infortunée ! au moment où ton âme
Sur le papier épanche ses soupirs,

Une autre Claire à l'objet de ta flamme
Vient d'accorder d'infidèles plaisirs.

» Combien Agnès de ces vierges diffère !
Un sommeil pur va fermer sa paupière ;
Elle a fini sa nocturne oraison.
Du monastère Agnès est le modèle.
Tous les huit jours cette Sainte nouvelle
De ses péchés fait la confession ;
Mais quel péchés ! un innocent mensonge,
Durant la messe une distraction,
Le mot d'amour prononcé dans un songe,
Quelques regards jetés sur le miroir,
Quelques soupirs échappés au parloir,
Pensers confus touchant le mariage
A ses attraits pour jamais interdit,
Et quelque trouble, alors que son esprit
De ce bonheur veut se faire une image.
Le confesseur, de ses doigts paternels,
Forme le signe au démon redoutable,
Puis en latin il absout la coupable
De ses péchés qu'elle croyait mortels.

» Dans ce couvent, s'il faut être sincère,
Toutes les sœurs ne sont pas des Agnès ;
Mais à confesse on ne redit jamais
Certains péchés ; c'est assez de les faire.

» A l'amitié cependant on peut bien
Les avouer ; et trois jeunes professes,
Que j'entendis, dans un libre entretien
Se confiaient leurs goûts et leurs faiblesses.
L'une commence : « Hélas ! pour mon malheur
J'aimais Florval ; et comme l'hyménée
Dut à la sienne unir ma destinée,
Je cachais peu le penchant de mon cœur.
Il est si doux d'avouer que l'on aime !

Ce joli mot échappe de lui-même,
Et sur la bouche il vient à chaque instant.
Il plaît surtout à celui qui l'entend.
Oui, de Florval il redoubla l'ivresse.
A mes genoux tout à coup prosterné,
Il s'écria d'un ton passionné :

» O de mon cœur l'épouse et la maîtresse !

Dans le désir je languis et je meurs.
Me faudra-t-il, pour complaire à l'usage,
Du seul devoir attendre ces faveurs
Qui de l'amour doivent être le gage ? »

Je l'avoûrai, je ne répondis rien ;
Et son discours me parut sans réplique.
De mon silence il profita trop bien.

Ingrat Florval ! imprudente Angélique !

Plaisir trompeur, et pourtant regretté !

Je m'enchaînai par ces mêmes caresses
Qui préparaient son infidélité.

Bientôt Florval retira ses promesses ;

Il me laissa l'amour et les remords.

Pour l'oublier je fis de vains efforts,

Mais sans succès. De larmes abreuvée,

Je pris le monde et moi-même en horreur,

Et dans ce cloître où je fus élevée

Je vins cacher ma honte et ma douleur.

Hélas ! j'eus tort. On dit que sur son aile

Le temps emporte et nos biens et nos maux ;

Oui le temps seul m'eût rendu le repos.

Et j'aurais pu remplacer l'infidèle. »

» Quelques soupirs terminent ce récit.

Thècle à son tour prend la parole, et dit :

« Mon aventure est assez singulière.

J'aimais aussi, car on aime toujours ;

A dix-sept ans qu'a-t-on de mieux à faire ?

Rien, si ce n'est d'épouser ses amours.
Ce mieux pourtant déplaisait à mon père.
Pour le fléchir mes pleurs coulaient en vain.
De sa rigueur je ne sais point la cause,
Mais à Nelson il refusa ma main.
Moi je jurai qu'il aurait autre chose.
Je tins parole. « Il nous reste un moyen,
Dis-je à Nelson, un seul ; que ton amante
Devienne mère ; alors il faudra bien
Qu'à nous unir ma famille consente. »
D'un tel discours il parut enchanté ;
Et ce projet soudain exécuté,
Le fut si bien, qu'une taille moins fine
Trahit bientôt ma flamme clandestine.
A cet aspect, mon père furieux,
Loin de hâter un hymen nécessaire,
Avec dépit m'éloigna de ses yeux.
Cinq mois après vainement je fus mère.
Dans ce cachot son injuste courroux
Ensevelit mes penchants trop faciles,
Mes dix-huit ans désormais inutiles,
Et ces attraites dont l'empire est si doux. »
« Des miens encor je n'ai pu faire usage,
Dit sœur Inès, mais mon jeune cousin
Y pourvoira peut-être dès demain.
Beau comme un ange, il en a le langage.
Pour lui souvent je descends au parloir ;
J'aime à l'entendre, et surtout à le voir.
Ses yeux charmants, où le désir pétille,
Semblent toujours se plaindre et demander :
Et quelquefois j'ose tout accorder.
Vaine faveur ! l'inexorable grille.
S'oppose à tout, et défend le plaisir.
Nous y touchons, sans pouvoir le saisir.

Mon ami veut... mais il veut l'impossible.
Enfin hier, en déplorant son sort,
Cet insensé me dit avec transport :
— A mes tourments si vous étiez sensible,
Si vous m'aimiez ! — Eh bien si je t'aimais ?
— Non, chère Inès, vous n'oserez jamais ;
Tout vous étonne, et vous craignez sans cesse.
Voyons. — Un mur entoure le jardin ;
Pour le franchir il faut un peu d'adresse ;
J'en ai beaucoup. — Imprudent quel dessein!...
Et vous m'aimez ? — Peux-tu bien entreprendre ...
— Oui je peux tout, pour aller jusqu'à toi.
— Mais au jardin je ne saurais descendre ;
Et les verrous qui se ferment sur moi
T'arrêteront. — Laisse de la fenêtre
Tomber deux draps attachés bout à bout.
— Risquer tes jours ! — L'amour est un grand maître,
Charmante Inès, et je réponds de tout. [tre,
Par ce discours, par sa persévérance,
Il a vaincu ma longue résistance, .
Et j'ai dit oui. Demain donc il viendra.
Dieu ! quel moment ! De tout ce qu'il fera
Je vous promets l'entière confiance. »
» A demain donc, Inès car je prétends
Du rendez-vous entendre aussi l'histoire.
J'avais pensé que la jeune Victoire
Plus sagement occupait ses instants.
J'entre, et je vois une cellule étroite,
Un oratoire également orné,
Un Christ à gauche, une Vierge à la droite, .
Un bois grossier en table façonné,
Un lit sans plume au sommeil destiné,
Au sommeil seul : Victoire est si modeste.
Un homme arrive ; ô vengeance céleste !

Anges discrets, vierge du paradis,
Détournez-vous, fermez vos yeux bénis.
A femme jeune et sûre de ses charmes
La nudité ne cause point d'alarmes.
Le voile tombe ; il laisse dispersés
De longs cheveux bouclés par la nature,
Et que le fer n'a jamais offensés.
Dieu ! que d'attraits sous la toile et la bure !
Jamais Vénus dans les bras d'un amant
Ne fut plus tendre et plus ingénieuse.
La volupté, tranquille et paresseuse,
Prend chez Victoire un air d'emportement.
L'entendez-vous ? « Innocentes faiblesses !
O de l'amour ineffable douceur !
Ange du ciel, ange de mon bonheur.
Le paradis ne vaut pas tes caresses. »

» Dans ce couvent c'est en vain qu'il fait nuit,
Et de vingt sœurs pas une ne sommeille.
Luce dormait, la voilà qui s'éveille,
Et chez Thérèse elle arrive sans bruit.
Pour quel dessein ? Ces compagnes fidèles
Veulent sans doute échanger leurs secrets ?
Non, le silence est observé par elles,
Mais un seul lit a reçu leurs attraits.
L'une à la fois et se tait et soupire ;
D'un sexe absent l'autre usurpe l'empire.
Voilà leurs corps dans un groupe charmant,
Leurs jolis bras enlacés mollement,
Leurs seins pressés qui s'enflent avec peine.
Le fol espoir, la vive émotion,
De leurs baisers la douce illusion,
Hâte ou suspend leur amoureuse haleine.
La volupté les trompe tour à tour ;
De vains désirs leur ame est consumée,

Et quelquefois d'une bouche enflammée
Sortent ces mots. Change mon sexe, Amour.
Couple insensé, puisque dans la retraite
Avec ses sens on emporte son cœur,
Puisqu'on soupire, et puisque du bonheur
On cherche encore une image imparfaite,
Brisez vos fers, cherchez loin des autels
Le bonheur même et les baisers réels.

» De mes conseils Célestine profite.
Depuis deux ans dans ce cloître elle habite.
Le jeune Elmon, qui la chérit toujours,
Par ses écrits à la fuite l'engage.
Belle et sensible, au matin de ses jours,
De sa prison elle hait l'esclavage :
Elle fuit donc. De sa chambre elle sort,
Pâle de crainte et retournant la tête.
Au premier pas elle tremble et s'arrête
Pour écouter : Non, dit-elle, tout dort ;
Puis elle avance et retient son haleine.
Dans la longueur du corridor obscur,
Pour s'appuyer sa main cherche le mur,
Et sur l'orteil son pied se pose à peine.
Elle descend l'escalier tortueux.
Ce fer léger, que l'art industrieux
Façonne exprès pour aider le mystère,
Ce fer proscrit est souvent nécessaire.
De la serrure il tourne les ressorts
Sans aucun bruit, sans bruit on le retire ;
Sur ses deux gonds la porte roule alors,
L'amour triomphe et la pudeur soupire.
Un mur épais entoure le verger ;
Elmon y place une échelle propice ;
Jusqu'au sommet il parvient sans danger ;
Puis du sommet adroitement il glisse,

Et l'espalier qui s'étendait sous lui
Prête à ses pieds un favorable appui.
A terre il saute et cherche son amante.
Elle arrivait incertaine et tremblante
En revoyant l'objet qu'elle a pleuré,
Elle rougit et jette un cri timide,
Tombe sans force, et sur la terre humide
Penche aussitôt son front décoloré.
Le jeune Elmon la prend évanouie,
Et la soutient dans ses bras caressants.
Ses pleurs, sa voix, ses baisers renaissants,
Avec lenteur la rendent à la vie.
Par des soupirs faiblement entendus
Elle répond à cette voix chérie,
A ces baisers si doux et si connus.
Son sein baigné de larmes étrangères
S'enfle et palpite ; elle ouvre ses paupières,
Lève les yeux, regarde son amant,
Et dans ses bras retombe mollement.
« Ne tardons plus, dit Elmon, le temps presse. »
Puis vers le mur il conduit sa maîtresse,
Sur l'espalier place son pied tremblant,
Guide ses mains et soutient sa faiblesse,
Jusqu'au sommet l'énlève avec adresse,
Fixe l'échelle, et sans risque descend.
Leurs pas alors deviennent moins timides.
Un char traîné par six coursiers rapides
Les attendait ; ils y montent joyeux.
Avec plaisir je les suivais des yeux.
Le char s'éloigne et roule vers la Suisse :
Dans ce pays l'hymen les unira.
Que Dieu vous garde, et qu'amour vous bénisse !
Criaï-je alors : ce cri me réveilla. »

CHANT DIXIÈME

ARGUMENT

Combat général. Bravoure de saint Joseph. Épouvante et fuite de Jésus-Christ. Sac du Paradis. Situation très-critique de la Vierge et de la Trinité. Arrivée de saint Priape, et triomphe du christianisme. Épilogue, fin du monde et fin du poème.



DIVIN pigeon, ma piété tremblante
Se plaint à vous de vos propres bienfaits.
Pourquoi toujours à mes pinceaux discrets
Présentez-vous quelque image galante ?
Je l'ai quitté, ce pays des amours,
Pays charmant, malgré tous ses orages,
Pays des fous envié par les sages,
Où j'ai perdu la moitié de mes jours.
Il part ainsi l'homme qu'un sort contraire
Force à voguer vers un autre hémisphère :
Un vent léger que le Nord a produit
Vient arrondir la voile déployée ;
La mer écume, et la terre qui fuit
A l'horizon semble déjà noyée :

En soupirant il lève encore sa main
Pour saluer le rivage lointain,
Et gardera dans son âme attendrie
Un doux regret pour sa douce patrie.
Au seul repos je restreins mon bonheur.
Voudriez vous réveiller dans mon cœur
Des souvenirs que ma raison redoute ?
Voudriez-vous me tenter ? Non, sans doute.
Dictez-moi donc de plus sages accords ;
Laissons en paix les vestales chrétiennes ;
Et, pardonnant à leurs saintes fredaines,
Dusombre Odin repoussons les efforts.

Notre avant-garde occupait la frontière,
Et du matin récitait la prière,
Quand les païens lui tombent sur les bras.
A leur retour on ne s'attendait pas.
Chacun pourtant fait bonne contenance ;
Au pas de charge on s'ébranle, on avance.
Mais à l'aspect de ces fiers ennemis,
De ces géants que le Nord a vomis,
Aux longs sourcils, à l'œil creux et sauvage,
Nés dans les bois, durcis par les hivers,
Et d'acier brut grossièrement couverts,
Nos gens en vain rappelaient leur courage.
Surpris, tremblants, et pâles de terreur,
Ils se disaient : Allons, n'ayons pas peur.
Bientôt après on fuit à toutes jambes ;
Jamais poltrons ne furent plus ingambes.
De notre armée ils rejoignent le gros,
Font volte-face et semblent des héros.
Le grand Michel sourit de leur vaillance :
Odin arrive, et l'action commence.

Or, dites-nous, Esprit inspirateur,
Qui le premier sut renverser son homme.

Ce fut Joseph. Pourquoi rire, lecteur ?
Ce fut Joseph lui-même, et voici comme.
On le voyait, de son rabot armé,
Sortir des rangs; montrer son poing fermé,
Puis sur ses pas reculer au plus vite.
Un Scandinave, à la fin irrité
De son audace et de sa lâcheté,
Sur le pauvret court et se précipite.
Le bon Joseph s'était apparemment
Laissé conter, et croyait fermement,
Que l'on échappe à l'ours le plus farouche,
Lorsque par terre à plat ventre on se couche :
Il s'y jeta, disant ce fameux *han*
Qui n'est qu'à lui, qu'on a mis en bouteille,
Et dont l'Eglise honore la merveille.
L'autre, emporté par son rapide élan,
Du pied le heurte, et trébuche, et culbute
Dix pas plus loin : Joseph, pendant sa chute
Se relevant, sur lui fond aussitôt,
Et sur ses reins promène le rabot.

L'ange Uriel, dont la voix l'encourage,
S'écrie alors : « Ce début glorieux
De la victoire est pour nous le présage.
Marchons, chrétiens, exterminons ces dieux. »
Il marche donc, et sur sa tête altière
L'Olympien lance un foudre vengeur.
Ce foudre est vieux ; de sa flamme première
A peine il reste une faible chaleur ;
Mais cependant divine est sa nature ;
Mais il partait d'une main ferme et sûre ;
Mais il est lourd, et s'il ne brûle pas,
Il peut du moins casser têtes et bras.
L'ange étendu sur la céleste arène
Sans mouvement, sans poulx et sans haleine,

A l'hôpital fut soudain emporté.
Cet accident, ici-bas ordinaire,
Des fanfarons rabattit la fierté :
Un *Oremus* leur semble nécessaire ;
Et Raphaël s'écrie avec humeur :
« Vous faites bien d'invoquer le Seigneur ;
Mais le Seigneur, qui vous croyait plus braves,
Vous répondra : Païens et Scandînaves
Seront vaincus si vous avez du cœur. »
Sur ce propos un second foudre arrive,
Qu'on destinait sans doute au général :
Il parle encore, et le carreau fatal,
Rasant ses yeux, de la clarté les prive.
Voilà nos gens qui tremblent derechef.
Quelqu'un alors leur dit : « La chose est triste ;
Mais un moment nous rendra notre chef.
Vous savez tous qu'il est bon oculiste. »

A l'aile droite on se défendait mieux.
De Gabriel la bravoure tranquille
Y soutenait un combat difficile.
Thor sur son char se dresse furieux,
Et fait voler sa massue invincible :
L'Ange l'évite en inclinant son front ;
Elle revient, mais notre Ange est plus prompt :
Son bras nerveux décharge un coup terrible
Sur l'un des boucs au timon attelés.
Le feu jaillit de sa corne divine ;
Saisi d'effroi, de douleur il piétine,
Heurte le char dans ses bonds redoublés,
Se jette à gauche, et, toussant à voix forte,
Son compagnon et son maître il emporte.

Le loup Fenris, l'aigle de Jupiter,
Dans ce combat d'éternelle mémoire
A nos dépens se couvrent de gloire.

L'un dévorait. L'autre plane dans l'air ;
De temps en temps il fond comme un éclair
Sur nos héros : son adresse est extrême,
Et vainement on voudrait regimber ;
Puis il remonte, et laisse retomber
Sur chaque tête, à l'endroit du baptême,
Les casques lourds qu'il enleva lui-même.

Sur leurs coursiers les trois filles d'Odin
D'une aile à l'autre allaient avec vitesse,
Caracolant et combattant sans cesse.
Malheur à ceux qui barrent leur chemin !
Les lances d'or à dix pas les renversent ;
Les bataillons sous leur bras se dispersent ;
Mais Gabriel de loin s'offre à leurs yeux :
Tranquille et fier, beau, brillant, radieux,
Cet ennemi leur paraît digne d'elles.
Un triple coup frappe son bouclier ;
Un autre suit ; de l'élastique acier
Qui retentit sortent mille étincelles.
L'Ange étonné recule quelques pas,
En souriant remarque leurs appas,
Et dit ensuite : « Avec trop d'avantage
Vous m'attaquez, et de votre courage
En ce moment d'autres pourraient douter.
Sur ces chevaux vous n'avez rien à craindre ;
Je suis à pied, je ne peux vous atteindre.
A vos efforts si je sais résister,
Que dira-t-on ? que devient votre gloire ?
Si vos coursiers vous donnent la victoire,
Un tel triomphe a-t-il de quoi flatter !
Voyons pourtant, et gardez-vous de croire
Qu'ici je tremble : on ne refuse pas
D'être battu par d'aussi jolis bras. »
Non, attendez, et nous allons descendre,

Dit Gondula, sensible à ce propos :
Et les trois sœurs sautent de leurs chevaux ;
Et Gabriel songeait à se défendre ;
Mais tout à coup il s'arrête et reprend :
« Ce sacrifice, entre nous, n'est pas grand.
Je n'ai sur moi qu'une robe très-fine ;
Un dur acier couvre votre beau corps.
Pourquoi gêner cette taille divine ?
Dégagez-la, nous combattrons alors. »
Ces mots adroits qu'il prononce avec grâce,
Et dont le sens est écrit dans ses yeux,
Font beaucoup rire, et n'en valent que mieux.
La grâce est tout, avec elle tout passe,
« Il a raison, » dit la vive Rista.
On rit encore, et l'armure on ôta.
Quel doux moment ! la transparente gaze
Laisse admirer à l'Ange connaisseur,
De mille attraits la forme et la blancheur.
Muet, l'œil fixe, il semblait en extase.
Filles d'Odin, redoutez ce lutteur.
« Mais allons donc, et mettez-vous en garde, »
Dit Gondula d'un air malin et doux.
L'Ange répond : « Dès lors qu'on vous regarde
Il faut céder, la victoire est à vous.
Comment peut-on lever sur tous ces charmes
Un fer tranchant, les blesser, les meurtrir,
Lorsqu'on voudrait de baisers les couvrir ?
Point de combat, ou prenons d'autres armes :
Luttons plutôt. » Nouvel étonnement,
Nouveaux coups d'œil, nouveaux éclats de rire ;
Et Gondula répète : « Il est charmant ;
A sa demande il faudra bien souscrire ;
Je veux le vaincre, il n'importe comment. »
A l'aile droite à lutter on s'apprête ;

A l'aile gauche on criait au secours,
Et vers le centre on se battait toujours.
Le grand Michel avait Odin en tête,
Et résistait : c'est tout dire en deux mots.
Ce général monte un coursier rapide.
Son fier maintien, son courage intrépide
De ses soldats font presque des héros.
Odin frémit de honte et de colère ;
Et brandissant un long épieu pointu,
Qui lui paraît une paille légère,
Sur son rival il fond comme un tonnerre
Dont le fracas au loin est entendu.
L'Ange s'incline ; et l'arme meurtrière,
De son beau casque emportant le cimier,
Frappe à l'épaule un innocent guerrier
Qui par malheur se trouvait là derrière :
C'est saint Thomas. Sur le parquet d'azur,
Le ventre à l'air, ce vénérable apôtre
Tombe aussitôt, disant : Il est bien dur
Dans un combat de payer pour un autre !
Au même instant le redoutable Odin
Tire son glaive, et Michel qu'il menace,
D'un coup heureux entamant sa cuirasse,
De sa peau dure écorche le chagrin.
Le dieu sourit, et sa riposte est prête.
Si rudement tomba l'acier fatal,
Qu'il pourfendit et le casque et la tête,
Le cavalier, la selle et le cheval.
Les deux moitiés séparément tombèrent ;
Les deux moitiés soudain se rajustèrent ;
Mais la douleur fait succomber Michel,
Et d'un pas faible il rejoint Raphaël.
Quel contre-temps ! sa chute et sa retraite
De ses soldats annonçaient la défaite.

Pour s'échapper chacun formait son plan.
Sauve qui peut ! crie alors un quidam.
Tous le pouvaient ; la déroute est complète.

Du paradis observant tout cela,
Le saint Trio craignit pour son empire.
« Va, dit soudain le vénérable Sire,
Cours, mon cher fils, et prends ces foudres-là. »
En rechignant Jésus prit le tonnerre,
Et dépouilla d'un mouton débonnaire
Les traits heureux : sur ses membres bénis
De blanc limon il déploie un surplis ;
Son cou divin s'entoure d'une étole ;
Il élargit sa brillante auréole,
Grossit sa voix, raffermi son maintien,
Marche à grands pas, bref, il était très bien.
Ce nouveau chef, qui doit être invincible,
Rend aux chrétiens l'espoir et la valeur ;
Le plus poltron se croit déjà vainqueur.
Jésus, armé de la foudre terrible,
Tourne la tête et la lance au hasard :
Soudain Heimdall est couché sur l'arène.
Ce premier coup l'anime ; un autre part :
Du grand Odin il brise l'étendard,
Et de héros renverse une douzaine.
Le dieu piqué se retourne vers Thor :
« Cours, et punis cet abbé téméraire.
Son père ici ne s'offre pas encore ;
Fils contre fils, tu vaincras, je l'espère ;
Entre tes mains je remets mon tonnerre. »

Le vaillant Thor, de plaisir transporté,
Vole au combat ; et d'un autre côté
L'on voit aussi Jupiter qui s'avance.
Des attributs de leur triple puissance
Ces fiers rivaux s'entourent à la fois.

Les vents fougueux accourent à leur voix ;
De toutes parts s'assemblent les nuages,
Les tourbillons précurseurs des orages,
Et les frimas enfants des noirs hivers,
En même temps se heurtent dans les airs
Le chaud, le froid, et le sec, et l'humide,
La blanche neige, et la grêle rapide,
Les flots de pluie, et le givre perçant,
L'obscurité, l'éclair éblouissant,
Les feux follets errant dans l'atmosphère,
Et les éclats de ce triple tonnerre
Que prolongeait l'écho retentissant.
L'homme, étonné d'un désordre semblable,
Se cache, et dit : Il fait un temps du diable.

Jésus alors, certain de son pouvoir,
Se croit vainqueur ; et, dans ce doux espoir,
Par un sourire aux païens il insulte.
Mais au milieu de cet affreux tumulte,
Qui dans le ciel ramenait le chaos,
Sur lui soudain fondent ses deux rivaux :
Et déjà même, aux foudres insensible,
L'Olympien, impétueux, terrible,
Tendait le bras pour le prendre au collet.
Notre Sauveur à ce geste frissonne ;
Son front pâlit, la force l'abandonne ;
Il fuit : que dis-je ? en fuyant il volait.
Près de son père il retourne au plus vite ;
Et, reprenant sa forme favorite,
Triste, honteux, de chagrin il bêlait.

Lorsque son Dieu prend la fuite, sans doute
L'homme chétif a droit d'en faire autant.
Gabriel seul aurait pu d'un instant
De nos soldats retarder la déroute ;
Mais autre part on a su l'arrêter.

Vous occupiez le plus beau de nos Anges,
Filles d'Odin ; et, sans vous en douter,
En l'occupant vous battiez nos phalanges.

Tout fuit, tout cède au vainqueur courroucé.
D'un saut rapide il franchit le fossé
Que fraîchement avait creusé la crainte ;
Du paradis il inonde l'enceinte ;
Le sanctuaire est aussitôt forcé.
O honte ! ô crime, on rosse les Puissances,
On jette à bas six mille Intelligences
Qui figuraient dans les processions ;
De leurs gradins les Trônes on renverse ;
On foule aux pieds les Dominations,
Et des Vertus le troupeau se disperse.
Du saint Trio les gardes résistaient,
Et d'une main tenant la balustrade
Par de grands coups de l'autre ils écartaient
Les insolents qui tentaient l'escalade.
Mais l'on empoigne et l'on jette à leurs nez.
Devinez quoi ! les têtes chérubines
Aux frais mentons, aux lèvres purpurines,
Que dans un coin trouvent ces forcenés.
La garde fuit ; à l'autel on fait brèche :
Et l'on arrive à ces esprits divins
Qui jour et nuit brûlent sur leur bobèche ;
Dessus l'on souffle ; adieu les Séraphins.

En attendant, lecteur, qu'on les rallume,
L'aigle s'abat sur le tendre pigeon
Qui s'enfuyait, le grippe sans façon,
Et dans les airs il fait voler sa plume.
Le Saint-Esprit qui m'inspire prétend
Qu'il eut grand'peur dans ce critique instant.
Le loup Fenris du beau mouton s'empare.
Assez souvent tu te laisses croquer,

Criaient le monstre : et sous sa dent barbare
Les os divins commençaient à craquer.

Il faut tout dire. Odin, qui sur son siège
Voyait la Vierge immobile de peur,
Vers elle étend une main sacrilège,
Jure par F, et, pour comble d'horreur,
Il ajoutait : « C'est le droit du vainqueur ;
Et vous cachez en vain, belle Marie,
Ce que vos Saints nomment l'*ignominie*. »

Voici bien pis. Le Père, en pâlisant,
Pour s'échapper de son trône descend ;
Mais Jupiter, l'arrêtant par la manche,
Saisit de plus sa barbe longue et blanche.
« N'arrachez pas, n'arrachez pas, morbleu !
Dit le pater. Écoutez ; je tiens peu
A mon autel, à l'encens qu'on me donne,
Et sans regret je vous les abandonne :
Mais laissez-moi ma barbe, au nom de Dieu ! »
L'autre sourit ; et d'un effort coupable.
Il secouait ce menton adorable.

A cet excès d'abomination,
Complète fut la désolation.
Tous les chrétiens prosternés en silence,
A demi morts, attendaient leur sentence.
Mais un *bravo* mille fois répété
Se fait entendre ; on voit soudain paraître
Un animal, que l'on croit reconnaître,
Coiffé d'un froc, de laine empaqueté,
Les reins serrés d'une blanche ficelle,
Montant à pic vers la voûte éternelle,
Et dans les airs par six Anges porté ;
C'était Priape : il dit d'une voix forte :
« Paix là, faquins ! à quoi bon ces combats ?
Ici l'on plaide, et l'on juge là-bas.

L'homme a jugé : bien ou mal, il n'importe.
De Constantin voici l'édit fatal.
Dès aujourd'hui, païens, on vous supprime.
Cédez l'Olympe à cet heureux rival,
De tous vos droits héritier légitime,
N'en croyez point au reste mon rapport ;
Baissez les yeux, et voyez votre sort. »

Il n'avait pas menti ; sur notre terre
S'exécutait la sentence sévère.

En ce moment de ces pauvres païens
On renversait les temples, les statues :
Au préalable on confisquait leurs biens,
On insultait leurs prêtres dans les rues ;
Et ce seul cri retentissait dans l'air :
Vive la croix ! au diable Jupiter !

A l'évidence il fallait bien se rendre.
Le dieu du Nord, l'aigle et le loup Fenris,
Au même instant lâchent ce qu'ils ont pris,
Ce qu'ils serraient. Odin, sans plus attendre,
En les sifflant rappelle ses soldats,
Et fier encore marche vers ses états.
La forte main, cette main si coupable
Qui secouait le menton du Seigneur,
Du moindre effort tout à coup incapable,
Mollit et s'ouvre, et tombe avec langueur.
Des autres dieux semblable est l'aventure :
Paralysés, faibles, tremblants et doux,
Sans résistance, et même sans murmure,
Sur le Parnasse ils dégingolent tous.

Ainsi finit cette guerre funeste.
Elle avait mis nos bons Saints sur les dents.
La paix revint au Charenton céleste,
Et les mortels disaient : Il fait beau temps.

ÉPILOGUE

MON cœur est pur, et ma bouche est sincère,
En vérité, frères, en vérité,
Ce qu'on m'a dit je vous l'ai répété,
Or maintenant qu'au dessus du tonnerre
J'ai fait asseoir nos Saintes et nos Saints,
Du Paradis je quitte les gradins,
Et satisfait je descends sur la terre.
Qu'y vois-je ? ô crime ! ô désolation ;
Fille du ciel, romaine Sulamite,
Toi du Français l'antique favorite,
Il te repousse ; et la confusion
Règne aujourd'hui dans la triste Sion.
Tout est changé : tes rivales impies,
D'un long exil brusquement affranchies,
Auprès du tien élèvent leur autel.
Que dis-je ? hélas ! leur encens criminel
Insolemment parfume tes églises
Que des ingrats au partage ont soumises.
Tu ne peux plus promener dans Paris
Ta riche croix, tes bannières pesantes,
De tes Stentors les voix retentissantes,
Tes encensoirs, tes choristes fleuris,
Ta mitre d'or, et tes mains bénissantes.
On a dans l'ombre exilé ton soleil,

On a brisé de tes cloches fidèles
L'airain sacré si fatal au sommeil,
Tes gros serpents et tes aigres crecelles.

Les temps prédits sont pour nous arrivés :
Voici la fin de ce coupable monde.
De l'Antechrist la malice profonde
Des justes même a fait des réprouvés.
Pour égarer la française sagesse,
Ce monstre adroit prend de la liberté
Le nom chéri, la voix enchanteresse,
Les traits, le geste, et la mâle beauté.
Sans peine alors il séduit, il entraîne.
Par lui l'Europe a soulevé sa chaîne.
De nos couvents il brise les verroux.
On voit du Christ les amantes pudiques,
De cet hymen rompant les nœuds mystiques,
Leur préférer de palpables époux.
De nos autels le coupable ministre,
Laissant du deuil le vêtement sinistre,
Ose former un profane lien :
Il devient homme, et père, et citoyen.
On a permis à cette infortunée,
Que tourmentait un maître impérieux,
De renoncer à ce joug odieux,
Et de chercher un plus doux hyménée.

Mais l'heure approche, ô mortels corrompus !
Par ces forfaits, dont frémit la nature,
Race d'Adam, tu combles la mesure ;
Tu vas périr, tu pèris, tu n'es plus.
Ainsi finit l'humaine impertinence.
Quel calme alors ! quel vaste et beau silence !
Mais tout à coup un Ange dans les airs
Fait retentir la trompette éclatante.
Ce son terrible ébranla l'univers,

Dans les tombeaux il porte l'épouvante.
« Morts, levez-vous ! A ces mots chacun d'eux,
Se dégageant du linceul qui le presse
Montre à demi son visage terreux,
En clignotant au jour ouvre les yeux,
Étend les bras, et sur ses pieds se dresse,
Mais quelques-uns, du sommeil amoureux,
Ou devinant leur prochaine sentence,
Dans leur réveil mettent plus d'indolence :
L'Ange leur crie : « Allons donc, paresseux !
A vos tombeaux vous preniez goût, je pense. »

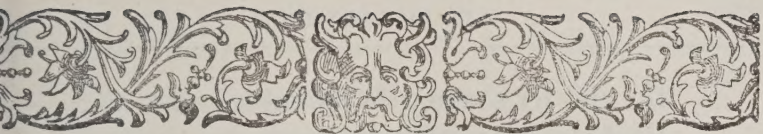
Voici leur juge : ô spectacle effrayant !
Dans un orage ainsi l'on voit la foudre
Avec l'éclair partir de l'Orient,
Et tout à coup embraser l'Occident,
« Eh bien, tenez, réduisez-nous en poudre,
Disent alors les pécheurs. » Vain désir !
On peut revivre, on ne peut remourir,
« Puisqu'on refuse à nos vœux le tonnerre,
Ajoutent-ils, ouvre tes flancs, ô terre !
Etna, Vésuve, Alpes, tombez sur nous ! »
Mais pour si peu vous n'en serez pas quittes ;
Un tel chapeau sur vos têtes prosrites
Serait encore un supplice trop doux.
Un morne effroi saisit le juste même ;
Le cœur lui bat : mais l'Arbitre suprême
Parle en ces mots : Innocentes brebis,
Qui du salut prêtez la route étroite,
Venez enfin, placez-vous à ma droite ;
Séparez-vous des boucs, je les maudis. »
A cette voix, chaque brebis docile
Fait ses adieux, vers la droite elle file,
Et nous bêlons un cantique à Jésus.
Tout en bêlant, je compte des élus.

Le petit nombre : ô sagesse ineffable !
Hélas ! des boucs la foule est innombrable.

Mais quel fracas ! quelle confusion !
Du mouvement et de l'attraction
La loi n'est plus ; nos fidèles planètes,
Notre soleil s'y fixe jusqu'alors,
Et notre lune, et nos folles comètes,
Et Sirius, et ces immenses corps.
Ces millions de mondes et d'étoiles
Qui de la nuit enrichissent les voiles,
Par la tangente aussitôt s'échappant,
A droite, à gauche, à grand bruit se heurtant,
Viennent du Christ seconder la colère,
Et s'abîmer sur notre pauvre terre.
Vaincu trop tard, l'incrédule docteur,
Qui n'avait pas calculé ce miracle,
Blême et tremblant, contemple avec stupeur
De l'univers l'effroyable débacle.

Moi qui, plus sage, ai cru sans examen,
Au ciel je monte en frissonnant encore ;
J'entre, et tandis qu'auprès d'Éléonore
Je suis assis dans le céleste Éden,
L'enfer reçoit nos soldats téméraires
Qui de Jésus houspillent les vicaires,
Les persifleurs du culte de nos pères,
Et les amants des filles de nos mères,
Et les frondeurs de mes rimes sincères,
In sæcula sæculorum ; amen.





LES

GALANTRIES DE LA BIBLE



APPROCHEZ, chrétiennes jolies
De la Genèse les versets

Valent bien d'un roman Anglais
L'horreur et les tristes folies.
Surmontez d'injustes dégoûts,
Lisez ; de la Bible pour vous
Je traduis les galantries.

Nous savons trop à nos dépens
Comment le premier des serpens
Des femmes tenta la première,
Et comment notre premier père
Acheva le fruit défendu
Que son épouse avait mordu.
Il leur en coûta l'innocence,
A nous aussi. Brûlants d'amour,
Sous des berceaux fermés au jour,

Du ciel ils bravent la défense.
Et de leur première ignorance
Ils semblent craindre le retour.
Hélas ! il était impossible.
Mais enfin au feu des transports
Succède l'ivresse paisible ;
Un bruit se fait entendre alors ;
O ciel ! c'est Jéhovah lui-même !
Leur trouble, leur crainte est extrême.
Pour échapper à l'œil divin,
Les voilà qui prennent la fuite,
Et qui se cachent au plus vite,
Dans l'épaisseur d'un bois voisin.
Bientôt le Seigneur les appelle,
Et d'un ton ironique et doux :
« Couple obéissant et fidèle
Adam, Ève, où donc êtes-vous ? »
Point de réponse. « J'irai prendre,
Et je saurai punir après,
Les insolents qui sont tout près,
Et qui ne veulent pas m'entendre. »
A ce nouveau commendement,
Il fallut quitter le bocage.
D'un figuier prenant le feuillage,
Ils s'en forment un vêtement.
Dans ce bizarre accoutrement.
Ils s'avancent, mais lentement,
Les yeux baissés, la tête basse.
Joignant les mains, demandant grâce,
Confus tremblants et consternés,
Tous deux du mensonge incapables.
Tels enfin que de vrais coupables
Déjà jugés et condamnés.
Adam précédait son amie ;

Ève craintive et parlant peu
N'aurait pu répondre à son Dieu.
Le péché l'avait embellie.
Son procès d'avance est instruit :
D'amour encore elle soupire,
Et sur son visage on peut lire
Ce qu'elle a fait pendant la nuit.
En femme sage et bien apprise,
Par dessus la verte chemise
Qui ne dérobe qu'à demi
De son corps l'albâtre arrondi,
Aux yeux du juge redoutable,
Elle étend la main prudemment
Sur ce qu'elle a de plus coupable,
Sur ce qu'elle a de plus charmant.
Dieu sourit, et dit en lui-même :
« Il est bien temps ! » Mais aussitôt
Reprenant d'un maître suprême
Le front sévère, il dit tout haut :
« D'où venez-vous !

ADAM

De ce bocage.

JÉHOVAH

Pourquoi ces robes de feuillage ?
A quoi bon s'accoutrer ainsi ?

ADAM

J'étais nu ma compagne aussi ;
A vos yeux nous n'osions paraître
Dans un état si peu décent.

JÉHOVAH

Hier vous n'en saviez pas tant.
Quel hasard vous a fait connaître
Et la décence et la pudeur ?

ADAM

Seigneur...

JÉHOVAH

Eh bien ?

ADAM

Ève est si belle !

La pomme est si douce avec elle !

JÉHOVAH

Il faudra payer sa douceur.
Homme ingrat, et vous sa complice,
Vous, dont l'équivoque rougeur
Et dont le petit air boudeur
Semblent m'accuser d'injustice,
Sortez de ces heureux jardins,
Sortez sans détourner la tête,
Sortez donc ; ce séjour honnête
N'est pas fait pour des libertins. »

A cette verte réprimande

Il ajouta ce mot dernier :

« A propos je vous recommande
De croître et de multiplier. »

Sexe charmant à votre empire

Insensé qui s'opposera.

Ève elle-même vous légua

Le don de plaire et de séduire.

Aux lèvres de son jeune époux,

Lorsqu'en riant sa bouche humide

Offrit dans un baiser timide

Le fruit qu'elle rendait si doux,

Malgré la menace cruelle

D'un maître qui savait punir.

Il voulut se perdre avec elle,

Avec elle il voulut mourir.

Maudit par son juge sévère,
Sans secours errant sur la terre,
Il disait avec un souris :

« Ève, tu m'aimes, je t'adore,
Et le baiser nous reste encore ;
Crois-moi, voilà le paradis. »

O du ciel profonde sagesse !

A la honte de notre espèce,
Le premier-né du genre humain
Fut un brigand, un assassin.
Caïn, teint du sang de son frère,
Maudit de Dieu, n'y pensant guère,
Au loin habita d'autres champs.

Il les peupla ; car les méchants,
Race prolifique et féconde,
Savent peupler ce triste monde
Bien mieux que les honnêtes gens.

Soit caprice de la nature,
Soit faveur d'un climat heureux,
Ses enfants d'énorme stature
En firent de plus vigoureux.

La terre, de fruits appauvrie.
Légèrement les nourrissait.

Force et paresse, comme on sait,
Vont très-souvent de compagnie :
Mangeant beaucoup, travaillant peu,
Ces messieurs pourtant voulaient vivre,
Et devinrent, dit le gros livre,
De fameux chasseurs devant Dieu.
Ils s'emparèrent des montagnes,
Des cavernes et des forêts,
Et leurs pieds n'écrasaient jamais
Le gazon des vertes campagnes.

D'Abel les enfants plus mignons
Subsistaient d'une autre manière :
Ils habitèrent les vallons
Arrosés par une onde claire ;
Leur adresse éleva les toits ;
Leurs troupeaux couvrirent les plaines :
Libres dans leurs riches domaines,
Ils étaient tous bergers et rois.
Enfin, après longues années,
Un géant qui chassait un daim
Devant lui trouve le Jourdain,
L'enjambe, et voilà mon vilain
Dans ces campagnes fortunées.
On peut juger s'il fut surpris !
De ses deux gros yeux ébahis
Parcourant avec complaisance
Ces champs engraisés d'abondance.
Et peuplés de blanches brebis,
Vers les cabanes il s'avance.
A son aspect inattendu,
Grande frayeur. Avez-vous vu
Des moineaux la troupe légère
Descendre et s'emparer d'une aire
Où le blé vient d'être battu ?
Au moment où leur bec avide
Travaille au pillage commun,
Arrive un fermier importun ;
Plus de moineaux, la place est vide,
Voilà l'image de la peur.
Que dut faire au peuple pasteur
Du géant l'approche subite.
Hommes et femmes tout d'abord,
Jetant un cri prennent la fuite ;
Les enfants qui couraient moins vite,

Tendant les bras, criaient plus fort.
A quelque distance on s'arrête ;
Puis on tourne à demi la tête.
Vers le géant qui tout là-bas
Demeurait planté sur ses jambes
Surpris et riant aux éclats
De voir comme ces nains ingambes
Précipitaient leurs petits pas.
« Quel homme ! — Dis plutôt quel diable !
— Comme nous pourtant il est fait ;
Un nez une bouche... — En effet,
A l'homme en tout il est semblable.
— Voyez-vous cette large main
Qui par des signes nous rappelle ?
Approchons. — Sous un air humain,
S'il cachait une âme cruelle.
— Il nous eût assaillis soudain.
Mais il reste là comme un terme.
Que peut-il entreprendre enfin,
Seul contre cent ? Avançons ferme ! »

Tout se passa tranquillement.
Un géant a l'humeur paisible,
Et des petits communément
La faiblesse est plus irascible.
De tous côtés on l'entourait,
Sa haute taille on admirait,
Ses longues mains on mesurait,
Et ses bras et ses mains encore.
De loin les femmes regardaient.
Que pensaient-elles ? je l'ignore ;
Mais tout bas elles chuchotaient.
La nuit arriva ; le sauvage
Soupa d'un mouton bien dodu,
Et se coucha sur le feuillage

Qu'on avait exprès étendu.
Voilà les femmes réunies ;
Écoutons leur vif entretien.
« Savez-vous, mes bonnes amies,
Que ce géant est bien ? — Très-bien.
— A l'excès je suis curieuse ;
Oui, je voudrais... — Et nous aussi ;
Mais l'entreprise est périlleuse.
— Pourquoi s'effaroucher ainsi ?
Un pressentiment me rassure.
Venons au fait : quelqu'une ici
Veut-elle tenter l'aventure ? »
Point de réponse. Avec raison
Les unes gardaient le silence ;
D'autres craignaient ; d'autres, dit-on,
Ne se taisaient que par décence.
La plus brave se lève enfin,
Et part en disant à demain.

A la voix du chien qui le presse,
Et qui talonne sa paresse,
Qu'un mouton franchisse un fossé,
Par l'exemple aussitôt poussé,
Tout le troupeau se précipite ;
C'est à qui sautera plus vite.
L'étranger était chaque soir
Visité par quelque sauteuse.
Longtemps sa complaisance heureuse
Remplit et passa leur espoir :
Mais le plus complaisant des hommes
Et des géant s'arrête enfin ;
Tel est notre commun destin,
Chétive espèce que nous sommes !
« N'avez-vous point de compagnons ?
Lui demandèrent les traîneuses.

— Mes pareils, robustes et bons
Forment des peuplades nombreuses.
— Et des amis, en avez-vous ?
— J'en ai quelques-uns. — parmi nous
Croyez-vous qu'ils voulussent vivre ?
J'en suis sûr. — Eh bien, retournez ;
Et s'ils consentent à vous suivre,
Bien vite avec eux revenez. »

Il part : après un mois d'absence,
Il revient avec cent amis,
Jeunes, discrets, et bien munis
De ce qu'on nomme complaisance.
Aux géantes ils n'avaient pas
Confié ces galants mystères ;
Mais ces femmes aventurières
De loin suivirent tous leurs pas.
Voilà, répétaient les bergères,
Du superflu. C'est du nouveau,
Dirent les bergers moins sévères.
Les géantes firent l'écho.

La Genèse est œuvre divine,
Mais obscure : des gens profonds
De ces antiques Patagons
Dans le ciel cherchent l'origine.
La Bible dit : « Les fils de Dieu,
Des hommes voyant que les filles
Étaient faciles et gentilles,
Les pourchassaient, et ce doux jeu
Des géants créa les familles. »
Mais ces fils de Dieu, qui sont-ils ?
Messieurs les docteurs, peu m'importe ;
Sans examen, je m'en rapporte
A vos commentaires subtils.

Ainsi, quand une pastourelle

Veillait seule sur les troupeaux,
Un ange descendait près d'elle,
Et l'amusait par ses propos :
Je dis *propos*, par indulgence
Pour la primitive innocence.
Lorsque d'un torrent le fracas
Arrête une femme craintive,
Un ange la prend dans ses bras,
Et la couche sur l'autre rive.
Désire-t-elle un fruit nouveau ?
Un ange officieux et leste.
Du pommier courbe le rameau :
Aux femmes la pomme est funeste.
Le galant et beau Gabriel,
Feignant toujours quelque message,
Allait de village en village
Parler d'amour au nom du ciel.
Voyez sa complaisance extrême :
Il annonce avec un souris
A l'épouse, à la vierge, un fils
Qu'obligeamment il fait lui-même.

Satan apprend dans les enfers,
Des anges les exploits divers.
Soudain de son trône il se lève ;
« Sur les filles de la belle Ève,
Dit-il nous avons seuls des droits.
Sans ma pomme que sauraient-elles ?
Passons-leur des goûts infidèles ;
Mais au moins partageons leur choix. »
Ils viennent : ces rivaux étranges
Quelquefois supplantaient les anges.
Toi donc, qui veux fixer l'amour,
Sois ange et démon tour à tour.
Les démons ne préludent guères,

Ils sont brusques et téméraires ;
Point de soupirs, point de langueur.
De soins, ni d'intrigue suivie ;
Ils vont au fait, et, pleins d'ardeur,
Le fait toujours les justifie.
Au rendez-vous si quelque amant
Faisait attendre sa maîtresse,
Un diable arrivait lestement,
Et saisissait l'heureux moment
Offert en vain à la paresse.
Un mari, comme il n'en est pas,
Ose-t-il sous la clef jalouse
Enfermer la timide épouse
Dont il néglige les appas ;
Satan punira cet outrage.
Porté sur les vents et l'orage,
Il vient au milieu des éclairs ;
Du sein des nuages ouverts,
Avec la foudre étincelante.
Il tombe, brise les verroux,
Rassure l'épouse tremblante,
Et répète : Avis aux jaloux.
Voici bien pis : dans une fête
Quand le sacrifice s'apprête,
Et lorsqu'un encens solennel
Parfume le champêtre autel,
Les démons paraissent en armes,
Et poussent le cri des combats.
Un sexe fuit : malgré ses larmes,
Du plus faible on retient les pas.
Sa faiblesse fait sa puissance :
Une autre fête alors commence,
Fête d'amour et de plaisir,
Qui jamais ne devrait finir.

Dans l'ombre de la nuit les diables
Se réunissaient quelquefois,
Et sans remords leurs mains coupables
D'un village embrasaient les toits.
Ces brigands du milieu des flammes
Sauvaient les filles et les femmes,
Et les consolaient jusqu'au jour.
Quel étrange et terrible amour !

Ainsi que des démons femelles,
Il est des anges féminins,
Et par dépit ces immortelles
Recevaient des baisers humains.
La nuit dans un bois solitaire
Surprend-elle un jeune chasseur,
Au ciel sa naissante frayeur
Adresse une vive prière ;
Lucidine aussitôt paraît :
Douce surprise ! Moins timide,
Jusqu'à l'aube dans la forêt
Il retient son aimable guide.
L'adolescent dans son sommeil
Voit-il une amante divine,
Ses yeux s'ouvrent ; c'est Susurrine
Qui hâte et charme son réveil.
Plein de sa fidèle tendresse,
A l'ombre des bosquets déserts
Un amant chante, et dans ses vers
Compare aux anges sa maîtresse :
Pudorine passe : il poursuit
Sa beauté, ses grâces nouvelles ;
Sourde et légère elle s'enfuit ;
Mais du désir il a les ailes ;
Suivent les amoureux combats ;
En rougissant, sur ses appas

Elle étend sa main protectrice ;
Le sort injuste la trahit ;
Elle fait un faux pas, et glisse :
C'est toujours par là qu'on finit.

Du ciel les jeunes habitantes
Choisissent pour leurs rendez-vous
Des bosquets le jour faible et doux,
Un tapis de fleurs odorantes ;
Elles ménagent le bonheur,
Aiment les tendres confidences,
Les soupirs échappés du cœur,
La flûte et les longues romances.
De l'enfer les fières beautés
Demandent d'autres voluptés.
Il leur faut des rochers arides,
Le sable brûlant des déserts,
De vieux troncs de mousse couverts,
Et le bruit des torrents rapides :
Elles préfèrent aux soupirs
L'aigre cri des oiseaux sauvages ;
Rien n'intimide leurs désirs ;
En vain grondent les noirs orages ;
La foudre éclaire leurs plaisirs.

Les faveurs de ces immortelles
N'avaient aucun danger pour elles ;
Mais des anges les doux transports,
Ceux des diables moins doux plus forts,
De nos vierges firent des mères :
Les géants naquirent alors,
Et prirent les goûts de leurs pères.
La force n'entend pas raison ;
Plus de lois. Dans certain village
Dont l'histoire oublia le nom,
S'établit un coupable usage.

De ses voiles officieux
Lorsque la nuit couvre les cieux,
Toutes les femmes, je dis toutes,
Dans les détours d'un bois épais
S'enfoncent, et peuplent ses routes.
Les hommes arrivent après.
Le silence est sur chaque bouche,
Au hasard la main cherche et touche.
A-t-elle choisi, les refus
Comme un crime sont défendus.
Après ce mélange bizarre,
Sans se connaître on se sépare,
Et l'on trouve un heureux sommeil.
Aux premiers rayons du soleil,
Tout changeait ; l'ordre et la décence,
Le sage hymen, le tendre amour,
Les soins, l'éternelle constance,
Étaient réservés pour le jour.

Trop souvent le mal a des ailes,
Tandis que le bien est boiteux.
Ces gens étaient peu scrupuleux ;
D'autres s'amusèrent comme eux
D'autres surpassaient leurs modèles.
Bientôt l'abomination,
Que suit la désolation,
S'étendit et couvrit la terre ;
Et Dieu, dans sa juste colère,
S'écria : « Fougueux ouragans,
Chargez-vous de grêle et de pluie ;
Soufflez sur cette terre impie,
Et noyez tous ses habitants.
J'eus tort de créer cette espèce
Avide du fruit défendu :
Je m'en repens, je le confesse ;

Et pourtant j'avais tout prévu. »

Noé, ses enfants et son arche,
Furent le précieux noyau
D'où sortit un monde nouveau.
De l'ancien il prit la marche.
L'homme toujours se dépravant,
Au risque d'un second déluge,
Fut à la barbe de son juge
Plus libertin qu'auparavant.
Le seul Abraham, loin des villes
Où naissaient les arts corrupteurs,
Heureux dans ses vallons fertiles
Du vice préserva ses mœurs.
Il en reçut la récompense.
De la famine menacé,
A regret il se vit forcé
De chercher Memphis : l'innocence
Y courait des risques, dit-on :
Les maris tremblaient à ce nom.
« Sara, vous êtes jeune et belle,
Dit Abraham ; je crains pour vous.
Ces gens traitent de bagatelle
Ce qui désole un pauvre époux ;
Toujours le bien d'autrui les tente,
A leurs yeux passez pour ma sœur,
Non pour ma femme ; cette erreur
Préviendra ce qui m'épouvante. »

Le bonhomme se trompait fort
Des courtisans remplis de zèle
A leur maître firent d'abord
De Sara le portrait fidèle.
« Du frère que l'on prenne soin,
Dit-il ; bon lit et bonne chère.
Pour la sœur, il n'est pas besoin

D'un lit nouveau ; c'est mon affaire. »
A la nuit close, près du roi
La belle se laissa conduire,
En disant : « Que veut-il de moi ?
Si tard ! à peine je respire,
Aux prières elle eut recours ;
Par un baiser on la fit taire.
Un roi, quoi qu'il fasse, est toujours
L'image de Dieu sur la terre ;
Et puis Abraham l'a voulu,
Et sans doute il a tout prévu ;
Mieux qu'elle il sait ce qu'on doit faire
C'est ainsi qu'elle raisonnait ;
Et sa docilité crédule
Prenait et rendait sans scrupule
Tout le plaisir qu'on lui donnait.

Mais voilà qu'un affreux tapage
Rompt le silence de la nuit :
Tous les vents soufflent avec rage ;
Sur les toits la grêle à grand bruit
Tombe et rebondit, du nuage
Mille éclairs fendent l'épaisseur ;
On voit l'ange exterminateur,
Terrible, debout sur l'orage,
Lever son glaive destructeur.
Ses regards commandaient la crainte,
Et sur son front était empreinte
La menace du Dieu vengeur.
Il parle et la frayeur augmente :
« Voici ce que dit l'Eternel :
J'aime Abraham ; sa voix touchante
A percé la voûte du ciel.
Monarque injuste, écoute et tremble.
Rends cette femme à son époux.

Et qu'un même lit les rassemble ;
Rends-la ; je suis le Dieu jaloux. »

« J'ignorais qu'elle fût sa femme,
Dit le prince un peu sèchement :
S'il se plaint c'est injustement
A cette épouse qu'il réclame
Pourquoi donner le nom de sœur ?
Ce nom, que j'ai cru véritable,
Causa son prétendu malheur.
De sa feinte suis-je coupable ?
Je lui rends la jeune Sara ;
Je la rends innocente et pure :
Le temps m'a manqué, je vous jure ;
Elle-même vous le dira. »

La belle trouva plus honnête
D'éviter l'explication,
Et de baisser un peu la tête,
En signe d'approbation :
Et quand sa main alla reprendre
Celle de son mari boudeur,
Elle tourna sur le menteur
Un œil reconnaissant et tendre.

Ils partirent le lendemain.
D'abord on garda le silence ;
Puis quelques mots sans conséquence
Sur le beau temps, sur le chemin :
Par degrés ce fameux nuage
S'éclaircit ; au déclin du jour,
On sourit ou parla d'amour ;
Et depuis on fit bon ménage.
Un fils manquait à leur bonheur.
Du Ciel ils avaient la promesse.
Pour l'accomplir, avec ardeur
Ils travaillaient ; et leur jeunesse

S'écoulait dans ce vain labeur.
Enfin l'épouse débonnaire
S'avisa d'un nouveau moyen,
Très-simple, et qui réussit bien.
« Dieu t'a promis le nom de père,
Dit-elle à son mari. — Cent fois.
— Mais il n'a pas borné ton choix ;
Il n'a point désigné la mère,
— Non. — Je le vois avec chagrin,
Le Seigneur a fermé mon sein,
Conclut me : prends cette fille
Qui d'Egypte nous a suivis :
Elle est jeune, fraîche et gentille.
Agar te donnera des fils.
— Soit, essayons : mais de ma couche
Crois-tu qu'elle veuille approcher ?
Elle est sage, un rien l'effarouche.
— Moi-même je vais la chercher. »
Elle sort, instruit sa rivale,
Combat ses timides refus,
Et sur la couche nuptiale
Elle place ses charmes nus.
Leçon touchante pour les femmes !
L'hymen serait un paradis,
Si vous aviez souvent, mesdames,
Ces petits soins pour vos maris.
Ce sacrifice un peu pénible,
Mais assez fréquent dans la Bible,
Ne fut point perdu devant Dieu.
Il s'en souvint en temps et lieu.
Sara vieillit, sans plus attendre
Ce fils annoncé tant de fois.
Quatre-vingt-dix ans et trois mois
Courbaient sa tête : que prétendre

A cet âge, avec un mari
Qui comptait un siècle accompli ?
Des morts réchauffe-t-on la cendre ?
Or, un jour que paisiblement
Ils causaient devant leurs cabanes,
Invisible pour les profanes,
Dieu leur apparaîtrait brusquement.
Ils se prosternent et l'adorent.
« Béni soit mon maître et seigneur
Qui visite son serviteur !
Dit Abraham ! Nos vœux implorent
Une autre grâce : qu'en ce lieu
Il daigne s'arrêter un peu ;
Qu'assis sous ce toit de verdure,
Il permette à nos faibles mains
De verser sur ses pieds divins
Une eau rafraîchissante et pure. »
Jéhovah, comme vous savez,
Aux gens simples se communique.
Il s'assit sous un arbre antique ;
Et quand ses pieds furent lavés,
On servit le festin rustique,
Un pain blanc, du beurre et de l'eau,
Du lait qu'à l'instant même on tire,
Et pour dessert un jeune veau
Que sur des charbons on fait cuire.
Dieu dîna de bon appétit
Par complaisance et puis il dit :
« Ce fils trop annoncé peut-être,
Ce fils qui sera juste et bon,
Ce cher fils, eh bien, il va naître.
D'Isaac qu'il porte le nom. »
A ces paroles, dans son âme
Le bonhomme rit et douta ;

Mais de son indiscrète femme
Le rire avec force éclata.
Dieu lui dit : Apprends, téméraire,
Créature vaine et sans foi,
Que la raison doit devant moi
S'humilier, croire, et se taire.
— Seigneur, que votre voix sévère
Daigne s'adoucir ; un enfant
Fait par nous ! le moyen d'y croire ?
J'ai perdu jusqu'à la mémoire.
— Je me nomme le Tout-Puissant.
— Nous sommes si vieux ! — Bagatelle.
— Une indigestion vient-elle
A femme qui ne mange pas ?
— L'appétit peut renaitre. — Hélas !
Je le vois, avec sa servante
Le Seigneur s'amuse et plaisante.
— Adieu, dès demain tu croiras. »
Qu'avec raison l'on vous regrette,
Jours d'innocence, jours heureux !
Moins sédentaire dans les cieux,
Dieu visitait notre planète,
Et tout en allait beaucoup mieux.
Les anges parcouraient la terre,
Chargés de messages divins,
Et leur présence toujours chère
Servait de spectacle aux humains.
Grâce à leurs charmantes figures,
Chez des gens sans mœurs et sans lois
Il leur arrivait quelquefois
D'assez fâcheuses aventures.
Sodome paya cher l'affront
Que sa brutale impertinence
Imprima sur leur chaste front.

Le châtimement suivit l'offense.

Le ciel avait vengé l'amour,
Sodome était réduite en poudre,
Et les dernier traits de la foudre
Tombaient sur cet affreux séjour.
Loth, débarrassé de sa femme,
Fuyait gaîment ces tristes lieux,
Bénissant le ciel en son âme,
Et disant : Tout est pour le mieux.
Ses filles, respirant à peine,
Près de lui viennent se ranger :
Leur frayeur survit au danger ;
Et vers la montagne prochaine
Tous trois courent d'un pied léger.
Un antre devient leur asile ;
Mais ce séjour n'a rien d'affreux.
Le rocher lentement distille
Une eau qui tombe exprès pour eux :
Cette eau qui descend goutte à goutte,
Et semble se perdre en vapeurs,
S'unit, coule et marque sa route
Par un léger ruban de fleurs.
Planté par la sage nature,
Un large buisson de rosiers
Pouvait aux animaux guerriers
De l'antre cacher l'ouverture.
Des pampres chargés de raisins
Courent sur le roc et serpentent.
Au fruit coloré qu'ils présentent
Déjà Loth a porté ses mains.
Tandis qu'il remplit la corbeille,
Phéoné tout bas à l'oreille
Disait à la jeune Thamna :
« Eh bien, qu'en penses-tu, ma chère ?

Adieu l'hymen, et nous voilà
Désormais seules sur la terre.
Notre sort est bien malheureux !
Plus de ressource. — Il n'en est guère.
— Pas un homme, et nous sommes deux.
— Il en reste un. — C'est notre père.
— C'est le seul, et ce mot dit tout.
— La nécessité nous absout,
J'en conviens ; mais à la sagesse
Loth est fidèle ; ne crois pas
Que vers nous il fasse un seul pas
— Peut-être. — Et quel moyen ? — L'ivresse. »

Pendant ce rapide entretien
Dont le papa n'entendit rien,
Et qui colora leur visage,
La cadette, suivant l'usage,
Apprêtait le repas du soir.
C'était sur le nectar des treilles
Qu'elle fondait tout son espoir :
Elle en prépara deux bouteilles.

Le premier moment d'un souper
Est toujours donné au silence ;
Puis un discours entrecoupé
Commence, tombe et recommence ;
L'esprit s'anime, et l'enjouement
Du dessert forme l'agrément.
Au dessert bientôt Loth arrive,
Et sa gaîté devient plus vive.
Ses filles tout en l'écoutant,
Suivaient leur insolente idée ;
Sa coupe, à chaque instant vidée,
Se remplissait à chaque instant.
Par degrés sa langue affaiblie
Dans ses discours s'embarrassa.

Un dernier verre on lui versa,
Et sa raison devint folie.
Si j'en crois de savans rabbins
Qui sur ce texte ont fait un livre,
Le bonhomme n'était pas ivre,
Mais seulement entre deux vins.

Thamna sourit, tourne la tête ;
Et, pour ne pas troubler la fête,
Elle s'éloigne prudemment.
Assise dans l'enfoncement,
La jeune et maligne pucelle
Lorgnait du coin de la prunelle,
Et son cœur battait fortement.
La nuit survient et la pauvrete
S'endort, ne pouvant faire mieux,
Mais un songe capricieux
Tourmenta son âme inquiète.
Sous des ombrages parfumés
Tout à coup elle est transportée :
Dans cette retraite enchantée,
Tout plaît à ses regards charmés.
La nature y paraît plus belle,
Le ciel plus pur, et l'air plus doux
Un amant tombe à ses genoux :
Il est tendre, il sera fidèle.
Mais la scène a déjà changé :
Les vents précurseurs de l'orage,
En sifflant, courbent le feuillage ;
De vapeurs le ciel est chargé ;
L'éclair a déchiré la nue ;
Thamna s'enfuit ; avec fracas
La foudre soudain descendue
La suit et s'attache à ses pas.
Puis un souvenir pour sa mère ;

Puis un retour vers ce jardin,
Vers ce bocage solitaire
Où l'amour lui tendait la main.
Puis à Sodome elle croit être.
« Viens, lui disait une jeune traître,
Viens donc, mon bel ange. A ce mot,
Elle se réveille en sursaut.
D'un tel songe encore étonnée,
Elle entend bientôt son aînée
Qui tout bas l'appelle : Ma sœur !
— Eh bien, que veux-tu ? — Prends ma place.
A dire vrai, j'ai quelque peur.
— Le temps fuit, et l'ivresse passe. »

Du vin que l'on buvait alors
La vertu tenait du miracle,
Puisque Loth, sans beaucoup d'efforts,
Sut triompher d'un double obstacle.
Et même on dit que le papa,
Rajeunissant dans la victoire,
Lestement décupla sa gloire.
On n'en fait plus de ces vins-là.

Il se réveille avec l'aurore
Bien dégrisé, quoiqu'un peu las.
Ses filles sommeillaient encore.
Nul indice de leurs ébats.

Leur bon et respectable père
Les baise, non plus en amant ;
Et tous trois bien dévotement
S'agenouillent pour la prière.

C'est à regret que j'ai conté
Cette aventure un peu gaillarde.
Les saintes du jour par mégarde
La liront ; pour leur chasteté
Ouelle image ! mais quoi qu'on fasse,

Dans un livre tout n'est pas bon :
Ici du moins la Bible place
L'antidote après le poison.

De nos filles sois le modèle,
Toi qui fus belle et plus que belle,
Douce et touchante Rebecca :
Ton nom rappelle l'innocence,
Et toujours avec complaisance
Le Parnasse te chantera.

La nuit était déjà prochaine,
Quand le fidèle Jézahor
S'arrêta près d'une fontaine
Devant la ville de Nachor.
Une fille charmante arrive,
Tenant une cruche à la main :
Sa voix d'une chanson naïve
Répète le pieux refrain.
A son air on voit qu'elle est sage.
Elle s'approche : « Homme inconnu,
Dit-elle d'un ton ingénu,
La sueur mouille ton visage ;
Goûte la fraîcheur de ces eaux,
Et désaltère tes chameaux
Fatigués par un long voyage. »
Son offre plaît à Jézahor ;
Dans la cruche il se désaltère ;
Puis la cruche s'emplit encor,
Et verse aux chameaux l'onde claire.
Elle reprend avec bonté :
« Le jour fuit ; dans l'obscurité
Tes pas vont s'égarer sans doute :
Prends chez nous l'hospitalité ;
Demain tu poursuivras ta route.
— Oui, j'entrerais dans ta maison,

Fille aimable ; quel est ton nom ?
— Je suis Rebecca ; j'ai pour père
Le bon et juste Bathuel,
Neveu d'Abraham. — Jour prospère !
Rebecca, je bénis le ciel,
Le ciel qui dans ce lieu champêtre
A sans doute guidé mes pas.
Si l'espoir ne m'abuse pas,
Voilà l'épouse de mon maître. »

Dans la ville alors il la suit,
Et, chez Bathuel introduit,
Il s'acquitte de son message.
Pour Isaac il demanda
Une compagne jeune et sage,
La vertueuse Rebecca,
Et le bon père l'accorda.
Elle partit avant l'aurore,
Le cœur tremblant et plein d'amour :
Elle trembla durant le jour ;
Le soir elle tremblait encore ;
Et voyant quelqu'un s'approcher,
Elle dit d'une voix timide :
« On vient à nous d'un pas rapide ;
Quel homme ainsi peut nous chercher
— Sans doute que l'amour le guide ;
Rassurez-vous. » Son cri subit
Remplaça le salut d'usage,
Et sa main pudique étendit
Un voile épais sur son visage.

Que ne puis-je toujours tracer
De pareils tableaux ! mais traduire,
C'est être esclave ; il faut tout dire ;
Sous vos yeux Dina doit passer.
Du bon Jacob c'était la fille,

Pucelle encore, et trop gentille
Pour conserver ce titre-là.
Un jour cette belle Dina,
Dans une vague rêverie,
Foulait les fleurs de la prairie,
Et des cabanes s'éloigna.
Pensers de vierge, c'est-à-dire
Pensers d'amour ; troublent son cœur.
Elle chante ou plutôt soupire
Ces mots où se peint la candeur.

« Je suis aussi fraîche que l'aube.
Aux regards en vain je dérobe
De mon sein le double trésor :
Toujours sa rondeur indocile
Repousse le voile inutile ;
Hélas ! et je suis vierge encor !

« La nature semble amoureuse.
Les troupeaux sur l'herbe poudreuse
A leurs désirs donnent l'essor ;
Des oiseaux le doux badinage
Agite à mes yeux le feuillage ;
Hélas ! et je suis vierge encor !

» Cette nuit... trop heureux mensonge !
Un ange m'apparut en songe.
Il rayonnait d'azur et d'or.
Sur son sein brûlant il me presse ;
Je me réveille dans l'ivresse ;
Hélas ! et je suis vierge encor ! »

Sa chanson finissait à peine,
Le roi de la cité prochaine
L'aperçoit, l'arrête, et lui dit :
Partagez mon trône et mon lit.
A ces mots, il la traite en reine.
Vainement dans ses bras nerveux

Se débat la faible bergère ;
Par un hasard involontaire,
Cet effort l'enchaîne encore mieux.
Que faire alors ! Dina vaincue
Pardonne à cet audacieux,
Et livre sa bouche ingénue
A ses baisers impérieux.
Soudain, par leur vive jeunesse
Vers la jouissance emportés,
Tous deux des molles voluptés,
Boivent la coupe enchanteresse.
Des bras de sa belle maîtresse
L'imprudent se dégage enfin :
Son front est riant et serein,
Son âme nage dans l'ivresse ;
Et tandis qu'un nouveau désir
Déjà l'embrase et le dévore,
Sa victime soupire encore
Et de douleur et de plaisir.

Reine par le fait, pouvait-elle
Refuser d'en prendre le nom ?
Le sceptre lui plaisait, dit-on :
Un sceptre plaît à toute belle.
Sichem dans son petit palais
Conduit son épouse nouvelle,
Et la présente à ses sujets.
Un d'entr'eux lui dit : « Sans colère
Daigne écouter ton serviteur.
De Dina Jacob est le père :
Ce puissant et riche pasteur
A douze fils ; jeunes et braves,
Ils peuvent, armant leurs esclaves,
Ravager nos fertiles champs :
Préviens ce danger. — J'y consens.

Je veux plaire à celle que j'aime ;
Aux siens je veux offrir moi-même
Une alliance et des présents. »

Le lendemain d'assez bonne heure
Il va chercher dans sa demeure
L'honnête et vertueux vieillard,
Et lui dit : « ta fille m'est chère,
Elle m'aime ; deviens mon père,
Et de mes biens prends une part.
Que la paix rentre dans vos âmes.
Je suis juste, mon peuple est doux :
Pour vos fils nous avons des femmes,
Et pour vos filles des époux.

— Non, d'un hymen illégitime
Les plaisirs nous sont interdits,
Et des peuples incirconcis
L'alliance est pour nous un crime.

— Eh ! bien, j'obéis à ta loi.
Au superflu je ne tiens guère ;
Dès ce soir, mes sujets et moi,
Nous retrancherons ces misères.

— Fort bien ! par l'hymen confondus,
Alors nous ne ferons plus
Q'un seul peuple, un peuple de frères. »
Jacob était sincère ; mais
Ses enfants secouaient la tête :
Au monarque ainsi qu'aux sujets
Ils préparaient une autre fête.

Le soir même on fait publier,
Et dans la ville on va crier,
Un édit qui porte en substance
Que tous les mâles sur-le-champ
S'armeront d'un outil tranchant,
Et couperont la différence

Qui se trouve entre eux et Jacob ;
Signé Sichem, plus bas, Naob.
Le peuple s'étonne et murmure.
« La prodigue et sage nature
D'un superflu nous a fait don ;
Pourquoi s'en priver ? ma foi, non.
De son bien que le roi dispose ;
Mais du nôtre, c'est autre chose. »
Sichem harangue les mutins ;
De l'alliance qu'il ménage
Il leur démontre l'avantage,
Les profits nombreux et certains,
De forts poumons et des promesses,
Des menaces et des caresses,
Persuadent facilement.
A l'instant chaque Sichémite
Se transforme en Israëlite,
Et puis se couche tristement.

Ils sommeillaient ces pauvres diables,
Lorsque les fils impitoyables
Du bon Jacob, et leurs cousins,
Et leurs amis, et tout leur monde,
Du manteau de la nuit profonde
Couvrant leurs perfides desseins,
Entrent dans la ville : à leur tête
J'aperçois Rubens. Il s'arrête,
Se tourne et dit : « Partageons-nous ;
Séparément portons nos coups.
Ces gens, auxquels je m'intéresse,
Malades sont, guérissons-les,
Mais pour toujours ; point de faiblesse.
Moi je me charge du palais. »
Dans la ville aussitôt les traîtres
S'élancent ; à leurs cris affreux

Se mêlent des cris douloureux.
On brise portes et fenêtres ;
On entre, on tue, et puis l'on sort ;
On entre ailleurs, et l'on assomme ;
Et sans excepter un seul homme,
De tout malade on fit un mort.
La nuit avait vu le carnage ;
Le jour éclaira le pillage ;
Il fut complet, et les vainqueurs,
Chargés de dépouilles sanglantes,
Poliment aux veuves tremblantes
S'offrirent pour consolateurs.
Du hameau l'on reprit la route.
Le pauvre Sichem n'était plus.
Dina, baissant des yeux confus,
Soupirait ; et la Bible doute
Si c'était regret ou plaisir
D'être vengée ; on peut choisir.

Ce monsieur Rubens si sévère,
Et si chatouilleux pour Dina,
Convoitait la jeune Bala,
Concubine de son vieux père]
Au pied d'un oranger en fleurs,
Étendu sur un lit de mousse,
Un jour d'une voix lente et douce
Il chantait ainsi ses douleurs :

« C'en est fait, j'ai cessé de plaire ;
Bala m'a retiré son cœur ;
Elle m'a dit : Fuis, téméraire.
Et c'est l'arrêt de mon malheur.

« Adieu touchante rêverie,
Adieu, riant et frais séjour,
Adieu le printemps et la vie,
Adieu tout, puisqu'adieu l'amour.

» Trop d'audace a causé ma perte,
J'ai vu son sourire enchanteur,
J'ai baisé sa bouche entr'ouverte,
Et j'ai cru baiser une fleur.

» Adieu, touchante rêverie,
Adieu, riant et frais séjour,
Adieu le printemps et la vie,
Adieu tout puisqu'adieu l'amour.

« Malgré le courroux qui l'anime,
Je ne saurais me repentir,
Et du baiser qui fait mon crime
J'aime encore le souvenir.

» Adieu, touchante rêverie,
Adieu, riant et frais séjour,
Adieu le printemps et la vie
Adieu tout, puisqu'adieu l'amour. »

Tandis que sa plainte si tendre
Éveille l'écho de ces lieux,
Un bruit léger se fait entendre,
Deux mains viennent fermer ses yeux,
Une bouche effleure la sienne,
Et dit : Demeure en ce séjour ;
Bala pardonne et te ramène
Le printemps, la vie et l'amour. »

Toujours le pardon autorise
D'autres larcins : en ce moment,
Sur l'arbre qui les favorise
Le vent passe rapidement ;
Les branches aussitôt penchées
Forment un dais voluptueux,
Et les fleurs qu'il a détachées
Pleuvent sur le couple amoureux.

Combien notre Bible est naïve !
Siècle présent, siècle immoral !

De la simplesses primitive
Et de l'âge patriarcal
Lis du moins l'histoire instructive,
On y viole assez souvent ;
Souvent on s'y permet l'inceste ;
Mais l'acte le plus immodeste
Y prend un air presque décent.

Judas voyait sa bru gentille,
Veuve trop tôt et sans famille,
Se dessécher comme une fleur
Que néglige le laboureur.
Pour mettre à profit sa jeunesse,
Et pour égayer sa tristesse,
Il dit au second de ses fils :
« Vole chez Thamar, obéis,
Thamar est fraîche encore et belle ;
Aime-la, fais-lui des enfants
Qui l'honorent dans ses vieux ans,
Et qui puissent hériter d'elle. »
Mais Onan, dont l'avidité
Sur l'héritage avait compté
N'obéit point : sa fantaisie
S'avisa d'un autre moyen.
Il trouvait la veuve jolie,
Et l'aimait quoiqu'il n'en dit rien.
Il épousa donc son image ;
Et, l'ornant de nouveaux appas,
Il lui prodiguait un hommage
Qu'elle-même n'obtenait pas.
Dieu le vit, et dit ces paroles :
« Mes regards ne sauraient souffrir
Ce ridicule et sot plaisir
Qui sera celui des écoles.
Que ce nigaud meure ! » Il est mort.

Thamar n'en fut pas plus heureuse.
Sa jeunesse encore scrupuleuse
Du veuvage s'ennuyait fort.
« Bannis un souvenir funeste,
Lui dit Judas ; un fils me reste :
L'usage établi parmi nous,
Veut qu'un jour il soit ton époux.
La froide mort dans ta demeure
Frappa ses aînés ; je les pleure,
Mais je suis juste : quand Séla,
Dont l'enfance finit à peine,
Dans la jeunesse avancera,
Sa main demandera la tienne,
Et ma bouche vous bénira.
Va donc attendre chez ton père
Ce jour heureux : sans doute ailleurs
Ton chagrin pourra se distraire.
Ici tout nourrit tes douleurs. »
Thamar à sa voix fut docile :
Elle partit le lendemain ;
Et dans le village voisin
Vécut solitaire et tranquille.
Séla grandit, et sous ses yeux
Croissait une esclave jolie,
Que dès l'enfance il a chérie,
Et qui partage tous ses jeux.
Ce sont les jeux de l'innocence :
Mais depuis l'aube jusqu'au soir
Ils se cherchaient, sans le savoir ;
En se quittant, de se revoir
Chacun emportait l'assurance ;
Et, plus tendre de jour en jour,
Leur amitié devint amour.
Tous deux l'ignoraient. Sans mystère

La fidèle et charmante Ada
Aux champs accompagnait Séla,
Et lui donnait le nom de frère.
Ce frère des désirs naissants
Éprouvait la vive piquûre ;
Sans les éclairer la nature
Éveillait son âme et ses sens.
Cette fièvre est contagieuse.
Le couple malade et surpris
Se plaint d'une voix amoureuse ;
Aux plaintes succèdent les ris ;
Les ris font place à la tristesse ;
Pour se distraire, avec vitesse
On court sur le gazon touffu
On s'arrête, et l'on parle encore
De ce mal toujours inconnu,
Et du remède qu'on ignore.
« Mon frère, d'un esprit malin
Ce que nous sentons est l'ouvrage.
Que faire ? Donne-moi ta main ;
Pour un moment cela soulage.
— Touche mon cœur. — Ah ! comme il bat !
On a jeté sur nous un charme.
Tes yeux pétillent, cet éclat
N'est pas naturel, et m'alarme.
— Les tiens brillent du même feu.
— Presse mon front, ma sœur. — Ah Dieu !
Quelle chaleur !... le baiser même
N'y peut rien ; ma crainte est extrême.
J'imagine... Attends un moment.
Ma guirlande, qu'heureusement
Dans un lieu frais j'ai déposée,
Humide encore de rosée,
Rafraîchira ton front brûlant. »

Pour éteindre ce feu rebelle,
Qu'ils attisaient sans le vouloir,
Dans la même onde chaque soir
Ils se baignent ; façon nouvelle
De chasser l'importun désir,
Innocent et nus, sans rougir
Ils entrent dans cette eau limpide.
Rien n'échappe au regard avide
Tout s'offre aux baisers amoureux ;
Et de ce bain voluptueux
On devine l'effet rapide.
De l'onde ils sortent plus épris,
Sans projet, sur ces bords fleuris
Ils se couchent dans l'herbe épaisse,
Qui les recouvre et les caresse.
Voilà leurs bras entrelacés ;
L'un contre l'autre il sont pressés ;
De voluptés chacun soupire ;
Chacun, d'ivresse consumé,
Avec avidité respire
L'haleine de l'objet aimé.
« O mon frère ! ce mal dessèche
Ta bouche auparavant si fraîche. »
La tendre Ada parlait ainsi ;
Ses longs baisers, de son ami
Humectent les lèvres brûlantes.

Cependant du toit paternel
Thamar se lassait, sans le dire,
Après l'hymen elle soupire.
Chaque matin sa bouche au ciel
Fait cette prière naïve :
« A mes vingt ans n'ajoutent rien.
Mais de Séla tu devrais bien
Hâter la jeunesse tardive. »

Un jour que seule dans les champs
En rêvant elle se promène,
Et de loin lorgne les passants,
Un berger traverse la plaine.
« C'est lui, dit la veuve tout bas,
Lui-même; quel dessein le guide ? »
Le jeune homme d'un air timide
L'aborde : « ne t'offense pas
Si j'arrête un moment tes pas :
Tourne sur moi des yeux propices.
Quelle est la femme dans ces lieux
Dont le savoir mystérieux
Chasse, dit-on, les maléfices ?
— Mes trait te sont donc inconnus ?
— Oui, je n'ai nulle souvenance...
— Qu'entre nous l'amitié commence.
Fils de Judas ne cherche plus
Cette femme que Dieu protège ;
Tu la vois. — Eh bien, oserai-je
De vous attendre un entretien ?
— J'écoute, parle et n'omets rien. »

Longuement alors il explique
La fièvre étrange et sympathique
Qui le tourmente, ses progrès,
Et la nature, et l'insuccès
Des remèdes qu'il imagine.
Le lecteur aisément devine
De Thamar le dépit jaloux.
Mais à quoi bon un vain courroux ?
Il vaut mieux, en femme prudente,
Saisir l'occasion présente
Toujours si prompte à s'échapper,
Et sur l'hymen anticiper.
Thamar à la raison docile

Réplique donc en souriant :
« Ce mal-là n'a rien d'effrayant,
Et le remède en est facile.
Mais ici passent les bergers ;
Et l'ombre la plus solitaire
A mes leçons est nécessaire.
Suis-moi dans ce bois d'orangers. »
Dans le bois donc ils disparaissent.
Un vert tapis s'offre à propos
Sous la voûte des longs rameaux
Qui s'entrelacent et se pressent.
« De ce lieu j'aime la fraîcheur,
Dit Thamar vive la chaleur,
Et nous avons marché bien vite. »
Sur l'herbe elle se précipite.
Aussitôt son adroite main
Entr'ouvre sa blanche tunique,
Moins blanche que son joli sein ;
Puis d'un ton grave et prophétique :
« Les paroles, mon jeune ami,
N'instruisent jamais qu'à demi,
De ta guérison je suis sûre :
Mais je ne saurais l'achever
Sans connaître, sans éprouver
Les remèdes que la nature
Te suggéra jusqu'à présent
Contre un mal toujours renaissant.
— A mes côtés Ada se place.
— Ensuite? — Ensuite je l'embrasse ;
Et, lui donnant le nom de sœur,
Je la presse ainsi sur mon cœur.
— Fort bien, mais Ada que fait-elle ?
— Beaucoup ; compatissante et belle,
Ada me serre également.

- Comme cela ? — Plus fortement.
— Après ? — Après, dans l'herbe haute
Nous voilà couchés. — Côte à côte ?
— Sans doute. — Alors que faites-vous ?
— L'embrassement devient plus doux ;
Cette fièvre qui nous agite
Redouble ; notre cœur palpite ;
Notre bonheur est douloureux.
— Oh ! vraiment, je vous plains tous deux.
— Dans nos veines le feu circule.
Ce feu qui lentement nous brûle,
Et qui nous glace quelquefois,
Résiste au baiser. — Je le crois.
Et ce baiser est-il bien tendre ?
— Jugez vous-même, le voici.
— Cher Séla, ce n'est pas ainsi
Qu'il faut le donner et le rendre.
— Comment donc ? — Retiens ma leçon...
— Oui, charmante est cette façon.
Encore. — Volontiers. — Encore.
— J'y consens. — Funeste bienfait !
Du mal secret qui me dévore
De nouveau j'éprouve l'effet.
— Il s'apaisera, je l'espère.
— Eh bien, dites, que faut-il faire ?
Un silence plein de douceur
Suivit cet entretien rapide.
C'est un repos pour le conteur ;
Et mon intelligent lecteur
Aisément suppléera ce vide.
Séla recouvre enfin la voix,
Et veut s'instruire une autre fois.
A lui permis ; mais le poète,
Jugé toujours sévèrement,

Ne doit pas imiter l'amant
Qui recommence et se répète.
Du remède bien assuré,
Il quitte enfin son joli maître.
« De mon absence Ada peut-être
Plus d'une fois a soupiré,
Disait-il. Elle va renaître...
Doux moment ! Me voici, ma sœur,
Et je t'apporte le bonheur. »

De celle qu'il croyait heureuse
Combien la plainte douloureuse
L'étonna ! Plus qu'elle il pleurait.
« Chère Ada, pardonne à ton frère,
Pardonne ; une femme étrangère
M'a guéri ; de son doux secret
J'irai m'instruire davantage ;
Ton bonheur sera mon ouvrage. »

Il ne voit pas le lendemain
Cette femme dont l'art divin
En plaisir sait changer la peine.
Déjà dans une attente vaine
Trois jours, trois siècles, sont passés ;
L'impatience le dévore.
Le quatrième, il cherche encore,
Et voilà ses vœux exaucés.
Sans feinte, et non pas sans murmure,
Il conte sa mésaventure
A la friponne qui sourit ;
Puis d'un ton plus doux il lui dit :
« Vous êtes si bonne et si belle !
De grâce, une leçon nouvelle. »

Pour réponse, dans les sillons
Que dorent les riches moissons
D'un pas rapide elle s'avance.

Le jeune homme suit en silence.
Au milieu du champ parvenus,
La hauteur de ces blés touffus
Laisse à peine entrevoir leur tête.
Alors l'heureux couple s'arrête,
Partout promène un œil discret,
Sourit, se baisse, et disparaît.
Soudain sur la moisson mobile
S'élève un souffle caressant,
Qui balance et couche, en glissant,
Des épis la cime docile.
Un temps assez long s'écoula :
Mais enfin l'aimable Séla
Reparaît, et Thamar ensuite.
L'écolier mieux instruit la quitte.
Des blés à pas lents elle sort :
Pour s'y rendre elle allait plus vite.
Pour vous, la belle, je crains fort
Du passant l'œil et la critique.
Comment voulez-vous qu'il explique
Ces yeux languissamment baissés,
A vos talons cette poussière,
Ces vêtements un peu froissés
Qui sur l'herbe longtemps pressés
Ont pris sa couleur étrangère,
Et ces brins de paille légère
A vos cheveux entrelacés ?
Séla, par elle plus habile,
Courut vers la docile Ada,
Qui de ses leçons profita.
Cette étude est douce et facile.
Judas des prétendus amis
Sait les amours, et les tolère.
Un tel passe-temps à son fils

Rendait l'hymen peu nécessaire ;
Et c'est l'hymen qu'il redoutait.
Vainement Thamar y comptait ;
En vain Séla croissait en âge ;
Pas un seul mot du mariage.
« Thamar déjà veuve deux fois
Pourrait bien l'être une troisième,
Disait le père ; elle a des droits,
Mais je crains pour un fils que j'aime. »

Un jour à Thamar on apprend
Que Juda, pour un court voyage
S'éloignant du toit qu'il chérit,
Allait passer près du village.
Elle quitte alors promptement
Du veuvage le vêtement ;
D'herbe et de fleurs elle couronne
L'ébène de ses longs cheveux,
Entoure d'anneaux précieux
Ses bras et sa jambe mignonne,
Découvre un des globes de lis
Que voile l'usage sévère,
Et prend la tunique légère
Des courtisanes de Memphis.
Une heure à peine est écoulée,
Descendant du coteau voisin
Le beau-père sur le chemin
Rencontre une femme voilée.
« Son maintien gracieux et doux
Me plaît, dit-il ; sa taille est fine ;
Ses mains blanches comme l'hermine
Retombent sur ses deux genoux.
Abordons-la... Belle inconnue
Qu'un sort propice offre à ma vue,
Que le Seigneur soit avec vous !

Malgré le voile qui vous cache,
Vos attraits ont touché mon cœur :
Voulez-vous que ma main détache
La ceinture de la pudeur ?
— Je ne suis point femme publique.
Mais celui qu'un usage antique
Rend l'arbitre de mes destins
Semble m'oublier. — Je vous plains.
— Malgré mes droits, il me refuse
Un époux. — Prenez un amant.
Son injustice est votre excuse.
— Le puis-je ? parlez franchement.
— Sans doute ; et de la circonstance
Vous devez même profiter.
Ces blés qu'un souffle ami balance
Au plaisir semblent inviter.
— Il est vrai ; mais pour récompense
Qu'obtiendrai-je ? — Un jeune chevreau,
Que chez vous je ferai conduire.
— Au traité je veux bien souscrire,
Si pour garant j'ai votre anneau.
Sur l'avenir qu'il me rassure.
— Je vous le donne ; mais pourquoi
Joignez-vous à votre parure
Ce voile jaloux ? — Jurez-moi
De le respecter. — Je le jure. »
Le soir même le bon Judas
Dit à son esclave fidèle :
« Écoute, et prouve-moi ton zèle.
Dans le troupeau tu choisiras
Un chevreau, qu'il te faut conduire
Discrètement et sans mot dire
Au village qu'on voit là-bas.
Dans ce lieu cherche la demeure

D'une femme qui ce matin,
Assise sur le grand chemin,
Avec moi s'entretint une heure.
En échange de ce chevreau
Elle te rendra un anneau. »

L'esclave, malgré son adresse,
De la femme ignorant le nom,
Ne put remplir sa mission.
Avec constance, avec tristesse,
De porte en porte promenant
L'animal craintif et bêlant,
A tous les passants il s'adresse ;
Et les passants répondaient tous :
« Cherche ailleurs cette courtisane,
L'homme au chevreau : fille profane
Jamais n'habita parmi nous. »

Mais bientôt du même village
Il reçoit ce triste message :
« Thamar a blessé ton honneur ;
Et de sa taille la rondeur
Décèle un honteux adultère.
Prononce, et dis ce qu'il faut faire.
— Il faut obéir à la loi. •
Qu'elle paraisse devant moi. »

On va la chercher, on l'entraîne,
Ses mains mignonnes on enchaîne,
Et la voilà devant Judas.
Son visage est baigné de larmes ;
Et chacun regrette ses charmes
Déjà condamnés au trépas.
« O fille autrefois si chérie !
Quel est l'infâme séducteur
Qui cause aujourd'hui mon malheur,
Qui t'arrache aujourd'hui la vie ?

— Voici l'anneau qu'il m'a donné.

— Que vois-je ? père infortuné !

Je suis seul injuste et coupable.

Tu vivras, fille trop aimable.

Mais le ciel sans doute est fâché ;

Thamar, implorons sa clémence.

Ensemble nous avons péché ;

Faisons ensemble pénitence. »

Lecteur, tu souris à ce trait.

Mais du patriarche indiscret

Que l'exemple au moins te profite.

Si tu vois gentilles catins

Assises sur les grands chemins,

Tourne la tête, passe vite,

Et redoute les blés voisins.

Judas avait un jeune frère

Qui déjà croissait en vertu :

Peut-être ses vœux ingénus

Du ciel fléchirent la colère.

Joseph, esclave dans Memphis,

A l'amoureuse Nitéflis

Innocemment avait su plaire.

Lui seul à son gré la servait ;

Sans humeur et sans négligence,

Lui seul avec intelligence

A ses ordres obéissait ;

Lui seul de sa chambre approchait.

A chaque instant sa voix l'appelle ;

A chaque instant Joseph est là ;

Faites ceci, faites cela ;

Et toujours louange nouvelle.

Un soir, dans son appartement,

Cet esclave attentif et sage

Allait, venait, et proprement

Rangeait tout, selon son usage :
« Joseph, dit-elle, en ce moment
Nous pouvons être heureux sans crainte ;
Je suis seule ; plus de contrainte,
Et jouis des droits d'un amant. »
Ainsi parlant, elle se couche
Sur des coussins voluptueux ;
Le désir humecte ses yeux,
Et le baiser vient sur sa bouche ;
Son sein tout à coup dévoilé
S'enfle et palpite avec vitesse,
Et sa main cherche avec mollesse
La main de l'esclave troublé.
« Je ne suis point perfide et traître,
Lui dit Joseph ; n'attendez rien.
Je serai fidèle à mon maître,
A votre bienfaiteur, au mien.
— Nos plaisirs seront un mystère
Impénétrable à mon époux.
— Rien n'échappe au Dieu de mon père ;
Ses regards sont fixés sur nous. »
Alors sur l'esclave modeste
Nitéflis veut porter la main ;
Entre ses bras le manteau reste ;
Et Joseph disparaît soudain.

Il eût raison, car Dieu lui-même
Disait aux enfants d'Israël :
De l'étrangère qui vous aime
Fuyez le baiser criminel.

Non loin d'une ville parjure
Où l'on adorait Belpégor,
Une source qu'on voit encore
Donnait une onde fraîche et pure
Qui roulait sur un sable d'or.

Le thym et la fraise sauvage
Se disputaient ses bords aimés.
Et des orangers parfumés
La protégeaient de leur feuillage.
C'était là qu'au déclin du jour
On voyait les jeunes pucelles
Puiser ensemble ou tour à tour
L'eau qui coulait exprès pour elles.
Un soir le curieux Zambri
Contemplait leur troupe folâtre
Courant sur le gazon fleuri.
La beauté plaît, quoique idolâtre.
De l'Hébreu les sens sont émus.
A ce jeune essaim d'infidèles
Il trouve des grâces nouvelles,
Des traits jusqu'alors inconnus :
Toujours la nouveauté nous tente.
Une entre autres vive et piquante
S'approche, une cruche à la main,
Et sur l'étranger qui l'admire
Elle jette un regard malin
Qu'accompagne un malin sourire.
Un second coup d'œil l'enhardit.
L'imprudent l'aborde avec grâce,
Saisit la cruche, la remplit,
Et sur sa tête la replace.
Par un salut il est payé ;
Puis Cozbi rejoint ses amies ;
Et déjà des vertes prairies
Elle avait franchi la moitié :
Alors elle tourne la tête.
Des yeux son amant la suivait,
De la main il la rappelait.
La friponne aussitôt s'arrête,

Laisse tomber sa cruche, et dit,
En feignant un léger dépit :
« Maladroite ! de la fontaine
Faut-il reprendre le chemin ?
Oui, sans doute ; c'est double peine ;
Mais ce vase doit être plein. »
Elle revient d'un pas rapide.
Zambri la reçoit dans ses bras,
Et presse d'une bouche avide
Ses charmes nus et délicats.
« J'entends du bruit, dit-elle, écoute.
— Ne crains rien, ce sont des oiseaux.
Ils s'aiment, se cherchent sans doute,
Et se trouvent sur les rameaux.
Faisons comme eux, et mieux encore.
Que tes regards sont enchanteurs !
Viens, et couche-toi sur les fleurs ;
Le feu du désir me dévore.
— Dieu ! je tremble à ce bruit nouveau.
— C'est l'orange mûre et dorée,
Qui de sa tige séparée
Tombe, et flotte sur le ruisseau.
Sois tranquille ; en ce lieu personne
Ne troublera notre bonheur.
— Eh bien, presse-moi sur ton cœur ;
A tes baisers je m'abandonne. »
Le ciel, qu'irritaient leurs transports,
Charge Phinès de les surprendre.
Il vient, frappe, et ce couple tendre
S'aime encore, dit-on, chez les morts.
Que l'erreur à l'homme est facile !
Que son œil est louche et débile !
Combien ses principes sont faux !
Devrait-il à son ignorance

Joindre encore l'impertinence
Qui juge et tranche à tout propos ?
Caïn assassine son frère ;
De ses filles Loth est l'amant ;
Avec adresse à son beau-père
Thamar escamote un enfant ;
Ruben séduit sa belle-mère :
Voilà, disons-nous ici-bas,
Des forfaits ; gare le tonnerre !
Mais Dieu, qui s'y connaît, j'espère,
Les voit, et ne sourcille pas.
Toucher fille madianite,
Et baiser sa gorge proscrite,
A nos yeux trompés c'est un jeu ;
Aux yeux du Seigneur, c'est un crime
Digne de l'inferral abîme.
Ne baisons rien, et touchons peu.

Peut-être David en son âme
Avait calculé tout cela,
Lorsque sans crainte il immola
Le mari dont il prit la femme.
Bethsabée entraînait dans le bain
Sans soupçons et tout à fait nue ;
Sur elle, du palais voisin,
Le roi laisse tomber sa vue.
« Quelle est, dit-il aux courtisans,
Cette femme brune et jolie
Dont l'aspect a troublé mes sens ?
— C'est l'épouse du brave Urie.
Urie, en fidèle soldat,
De Joab a suivi l'armée :
Ici son épouse alarmée
Attend le succès du combat.
— Je la vois toujours plus charmante

Je veux par un mot d'entretien
Rassurer son âme tremblante.
Qu'elle vienne, et ne craigne rien. »

C'est en rougissant qu'elle arrive.

Le tête-à-tête dure peu :

Mais en s'éloignant de ce lieu,
Sa rougeur est encore plus vive.

Le prince à Joad écrivit :

De sa main il voulut écrire ;

Et bientôt Joab répondit :

« En ce moment Urie expire. »

David, bien et dûment prêché
Par un docteur plein de sagesse,
Pleura quelque temps son péché,
Mais garda toujours sa maîtresse.

Son fils alors, le jeune Amnon,
Brûla d'une coupable flamme.
Il voulait au fond de son âme
Cacher sa folle passion.

« O penchant terrible et funeste !

Disait-il ; Zamar, ô ma sœur !

O doux nom qui fais mon malheur !

Lien sacré que je déteste !

Empoisonné par les remords,

Cet amour est illégitime,

Je le sais, et l'aspect du crime

Semble ajouter à mes transports. »

Il veut combattre ; vaine attente !

De cet objet victorieux

L'image revient sous ses yeux

Toujours plus belle et plus puissante.

Frappé d'une juste terreur,

Il a fui : mais Zamar absente

Brûle ses sens, remplit son cœur :

Il la nomme dans son délire,
La nomme, lui parle et l'entend ;
Il la repousse à chaque instant,
Et dans l'air même il la respire.
Tantôt sur le bord des ruisseaux,
Couché dans l'herbe fleurissante,
De ses pleurs il grossit leurs flots,
Et la voix seule des échos
Répond à sa plainte touchante.
Quelquefois sa douleur s'aigrit ;
Alors sur des rochers arides
Il promène ses pas rapides
Auprès du torrent qui mugit ;
Alors des moissons et des plaines
Il hait le spectacle riant.
Et parcourt des forêts lointaines
Où règne un silence effrayant,
Dans un délire involontaire
Ainsi s'écoule tout le jour ;
Faible enfin, épuisé d'amour,
Il cherche son lit solitaire ;
Mais l'amour encore l'y poursuit ;
Ses larmes coulent dans la nuit :
Ou si quelquefois il sommeille,
Ce repos même est sans douceur ;
Un songe lui rend les erreurs
Et les souffrances de la veille.

Amnon cède enfin au transport
Qui l'entraîne vers ce qu'il aime.
« O Zamar ! c'est toi, c'est toi-même,
Qui dans mon cœur as mis la mort.
J'en jure par le Dieu terrible,
J'ai résisté, j'ai combattu ;
Mais dans ce combat si pénible,

O ma sœur ! l'amour a vaincu.
Ce mot seul cause tes alarmes.
Va, mon cœur est fait pour t'aimer,
Mes yeux pour contempler tes charmes,
Le monde ose en vain me blâmer.
Suis ces deux ruisseaux dans leur course :
Échappés de la même source,
D'abord ils coulent séparés ;
Puis un même lit les rassemble,
Et leurs flots vont se perdre ensemble
Sous des ombrages ignorés.
Prenons ces oiseaux pour modèles :
Le même nid fut leur berceau ;
Et déjà le même rameau
Les voit amoureux et fidèles.
Abel fut aimé de sa sœur,
Et Dieu sourit à leur bonheur.
Ce Dieu qui voit couler nos larmes
N'est pas aujourd'hui plus cruel :
Je suis plus sensible qu'Abel,
Et Thirza n'avait pas tes charmes. »
Zamar ne lui répondait pas ;
Sa résistance est incertaine ;
Tremblante, elle refuse à peine,
Et fuit à regret de ses bras.

Cependant la noire tristesse
D'Amnon flétrissait les beaux jours.
Il rejetait les vains secours
Que l'art offrait à sa faiblesse.
« Du tombeau si l'on veut m'ôter,
Dit-il, que Zamar se présente
Avec la liqueur bienfaisante
Qu'elle seule sait apprêter. »
Zamar lui porte le breuvage :

Il la voit, détourne les yeux,
Et baisse un front silencieux ;
Des larmes baignent son visage ;
Un long soupir sort de son cœur ;
Il avance une main brûlante,
Reçoit la coupe, et de sa sœur
Il a touché la main tremblante.
La coupe échappe de leurs doigts ;
Ils frissonnent, Amnon succombe,
Et Zamar, sans force et sans voix,
Tombe, se relève, et retombe.

Pauvres humains ! de vos erreurs
L'inconstance est souvent extrême ;
Et souvent aussi les pécheurs
Sont punis par le péché même.
Tout à coup dans le cœur d'Amnon
Dieu mit le remords et la honte,
Et du dégoût le froid poison.
Faut-il que ma muse raconte
Ce trait affreux ? « Sors, laisse-moi,
Cria-t-il ; fuis un misérable,
Fuis donc ; dans mon âme coupable
Ta présence répand l'effroi.
Va gémir et pleurer ta gloire ;
Et du bonheur empoisonné
Que ta faiblesse m'a donné
Périsse à jamais la mémoire ! »
Zamar lui répond en pleurant :
« Quels mots sont sortis de ta bouche !
Ton premier crime fut bien grand ;
Mais, crois-moi, quand ton bras farouche
Ose me chasser, tu commets
Le plus noir de tous les forfaits. »
A ces mots, elle se retire.

Ses pas incertains s'égarèrent.
Dans sa douleur elle déchire
Les vêtements qui la couvraient ;
De cendre elle souille sa tête,
Meurtrit l'albâtre de son sein,
Veut parler, rougit et s'arrête,
Sur ses beaux yeux porte sa main,
Rougit encore, et parle enfin :

« Le deuil doit être ma parure.
Pourquoi ce riche vêtement !
Pourquoi cette blanche ceinture,
Qui des vierges est l'ornement ?

« Hélas de la robe royale
Il est flétri l'antique honneur ;
De la tunique virginal
Un crime a souillé la blancheur.

« Barbare, tu causas ce crime ;
Était-ce à toi de m'en punir ?
De ton amour je fus victime ;
De ta haine il faudra mourir.

« Haïr est un supplice encore.
Moins à plaindre dans mon malheur,
Je te pardonne, et je n'implore
D'autre vengeance que ton cœur. »

Mais la vengeance fut affreuse,
Puisque Absalon dans sa fureur
Immola son frère et sa sœur,
A sa sœur qui, plus malheureuse
Après cet outrage nouveau,
Suivit le coupable au tombeau.

Dans cette aventure cruelle,
De David l'âme paternelle
Connut la douleur et l'effroi.
Mais de ses peines la plus dure

Fut de vieillir. Un prince, un roi
Devrait-t-il donc de la nature
Comme un autre subir la loi ?
C'est vainement que son altesse
Avalait, aux yeux d'un docteur,
Ces vins dont l'heureuse chaleur
Dans les sens porte la jeunesse ;
En vain d'une fourrure épaisse
On tient ses vieux membres couverts ;
Glacé par quatre-vingts hivers,
De froid il grelottait sans cesse.
« Il faut, dit l'un des courtisans,
Chercher, trouver un pucelle,
Pucelle vraiment, fraîche et belle,
Et qui joigne à cela seize ans.
De plus, qu'elle soit caressante :
De sa majesté complaisante
La couche elle partagera,
Et sur son sein l'échauffera. »

Ce nouvel avis parut sage.
Mais longtemps il fallut chercher.
Enfin dans un petit village
On trouva l'heureux pucelage
Qui près du roi devait coucher.
On reconnut son existence ;
D'Abisag il portait le nom.
Un jeune berger du canton
Le pourchassait avec constance
Après trois mois de résistance,
Il chancelait dans ses refus ;
Un jour encore, il n'était plus.

La vanité souvent l'emporte
Sur l'amour, même féminin.
La belle hésita, mais enfin

L'ambition fut la plus forte.
Jézahel tombe à ses genoux,
Et d'un air suppliant et doux :

« Ton cœur a connu la tendresse.
Peut-il oublier sans retour
Et ma constance, et la promesse
Que ta bouche fit à l'amour ?

« Tu trouvais tout dans cet asile,
Des bois, des ruisseaux, un beau jour,
Des fêtes, un bonheur tranquille,
Et les hommages de l'amour.

« Tu me quittes ; et moi, cruelle,
Je garderai dans ce séjour
Le souvenir d'une infidèle,
Et les tourments de mon amour.

« Tu vas chercher un diadème,
Pars, mais tu pourras à ton tour
Regretter, sur le trône même,
Le baiser que donne l'amour. »

Abizag d'une voix émue :
« N'obscurcis point par le chagrin
L'horizon brillant et serein
Qui se découvre à notre vue.
Je tiendrai ce que j'ai promis.
Au roi l'amour n'est plus permis
Pour lui ce nouvel hyménée
N'est qu'un remède seulement.
De la bergère couronnée
En secret tu seras l'amant.
Je te vois déjà capitaine,
Puis colonel, puis général.
Fidèle et né pour la victoire,
Vers le plaisir et vers la gloire
Tu marcheras d'un pas égal.

Par Jézahel sera cueillie
Cette rose qu'il croit jolie,
Et qu'il faut porter à la cour :
Je la réserve à ta tendresse ;
Et pour gage, mon cœur lui laisse
Un baiser que donne l'amour. »

Elle joignait à la jeunesse
Beaucoup d'attraits, quelque finesse,
Un naïf et doux entretien :
Du prince elle échauffa la glace,
Mais sans la fondre ; il dormit bien,
A son épouse rendit grâce,
Et de la rose ne dit rien. »

Mais au bout d'un mois, cette rose
Qui trouvait qu'au bandeau royal
Il manquait encor quelque chose,
Voulut sans en dire la cause,
Visiter son hameau natal.
A sa réchauffeuse jolie
David ne disait jamais non ;
Et d'ailleurs cette fantaisie
Annonce un cœur sensible et bon.
Son apparition soudaine
Du berger calme le chagrin.
Elle repart le lendemain
Très satisfaite et vraiment reine.
Jézahel, quelques jours après,
Quitta le hameau pour la ville.
Sur lui d'un roi faible et facile
On accumula les bienfaits.
Toujours cher à sa protectrice,
Quelquefois d'un jaloux soupçon
Il sentait le vif aiguillon :
Un mot dissipait ce caprice.

Abizag et tous ses appas
Couchaient à côté du monarque.
Et pourtant il ne péchait pas ;
De la Bible c'est la remarque.
Lecteur, quitte à pécher un peu,
Il faut, dans l'hiver de ton âge,
Imiter ce roi juste et sage
Qui fut selon le cœur de Dieu.

Son heureux fils, dès sa jeunesse,
Poussa bien plus loin la sagesse.
Du trône à peine possesseur,
Il écrit avec éloquence
Contre le trône et la grandeur,
La bonne chère et l'opulence,
Le monde et son attrait menteur,
Le bel esprit et la science.
On crut que ce régent des rois,
Leur donnant l'exemple lui-même,
Et repoussant le diadème,
Allait vivre en simple bourgeois.
Point ; il conserve ses richesses,
Ses bons repas, ses dignités,
Et les jouissances traîtresses
Qu'il appelle des *vanités*.
Sa sagesse un peu singulière,
Prêchant la modération,
Fait pourtant égorger un frère
Dont il craignait l'ambition.
Dans ses écrits toujours sévère
Des voluptés frondeurs austère,
Aux femmes il ne permet rien.
Il démasque les courtisanes
Et de leurs allures profanes
Il avertit les gens de bien.

« Fuyez cette beauté mondaine,
Qui seule, vers la fin du jour,
Devant sa porte se promène,
Fringante et respirant l'amour.
Tout bas le passant elle appelle,
St, st ! et lui prenant la main,
D'un ton familier et badin :
« Viens dans ma chambre, lui dit-elle ;
Mon lit est grand jonché de fleurs :
Aux doux parfums qu'on y respire,
Le cinnomum et la myrrhe
Joindront leurs suaves odeurs.
Des maris le plus inutile
Pour les champs a quitté la ville,
Et la vendange le retient ;
Jamais de nuit il ne revient.
Mets à profit sa négligence ;
Et sans alarmes jusqu'au jour
Viens vendanger en son absence
Des fruits de plaisir et d'amour. »
A ce discours ferme l'oreille,
Jeune imprudent ; sache opposer
Une main sévère au baiser
Que t'offre sa bouche vermeille.
Une source dans ton verger
Jaillit avec un doux murmure,
Et son eau bienfaisante et pure
Te désaltère sans danger.
La faim te presse et te fatigue ?
De ton figuier mange le fruit ;
Et ne va pas durant la nuit
Du voisin grignoter la figue. »
On pense bien que Salomon,
Avec une telle morale,

De la tendresse conjugale
Donna l'exemple dans Sion.
Il faut achever et tout dire :
Ce prince avait dans son palais
Mille femmes dont les attraits
Au moins constant devaient suffire.
Ces mille femmes tour à tour
Amusaient son fidèle amour.
Des lointains pays amenées,
Elles différaient par l'esprit,
Les traits, le langage et l'habit ;
Et ces sultanes fortunées.
Dont les caprices faisaient loi,
Diversement fêtaient le roi.
Fière de sa haute origine,
L'une, d'ornements précieux
Couvrant ses bras et ses cheveux,
Sur des coussins de pourpre fine
Qu'enrichissent la perle et l'or,
Avec décence, avec noblesse,
Livre aux désirs de son altesse
De ses charmes le doux trésor :
Et son bonheur commence à peine,
Que d'une musique lointaine
On entend les sons ravissants,
Tantôt vifs, tantôt languissants.

Une autre, en ses goûts plus modeste,
Cherche l'ombrage des bosquets.
Sa tunique flottante et leste
Défend mal ses jeunes attraits.
Mais aussi pourquoi les défendre ?
Elle foule d'un pied mignon,
D'un pied nu les fleurs du gazon ;
Et Salomon vient la surprendre.

Imitant cet exemple heureux,
Soudain les oiseaux du bocage
Préludent par un doux ramage
A leurs ébats voluptueux.
Mais Nicausis d'une amazone
Conserve l'habit et les mœurs,
Quelquefois se moque du trône,
Et fait acheter ses faveurs.
Toujours sa pudeur intraitable
Résiste à l'attrait du plaisir ;
Avec elle il faut tout ravir :
C'était un combat véritable.
Salomon fort heureusement
Savait lutter ; et notre belle
Dans sa chute encore querelle
L'audace du royal amant.

Te voilà, tendre Salomée ?

Que tes regards sont caressants !
Que tes soupirs sont séduisants !
O combien tu dois être aimée !
Per mets que ma lyre charmée
Répète les aveux touchants
Qu'exhale ta bouche enflammée.
« Oui, j'ai connu le vrai bonheur ;
Et ces instants de ma victoire
Seront toujours dans ma mémoire,
Seront à jamais dans mon cœur.
Il me nommait sa seule amie ;
Des larmes humectaient ses yeux ;
D'un sentiment délicieux
Son âme paraissait remplie ;
Il soupirait, et ses soupirs
Étaient doux comme son ivresse ;
Il désirait, mais aux désirs

Il joignait la délicatesse ;
Moins emporté, plus amoureux,
Sur mes mains penchant son visage,
Il répétait : « Je suis heureux,
Et mon bonheur est ton ouvrage. »
Cet aveu, son trouble enchanteur,
Et ses baisers et ma victoire,
Seront toujours dans ma mémoire,
Seront à jamais dans mon cœur. »

La vive et légère Zéthime,
Qui jusque dans la volupté
Conserve sa folle gaîté,
D'une autre manière s'exprime :
« Rien n'est joli comme l'amour.
Mon maître à mes pieds s'humilie.
Esclave de ma fantaisie,
Il espère et craint tour à tour.
Aux yeux de sa philosophie,
Je suis une enfant, mais hélas
Que cette enfant ouvre les bras,
Aussitôt le sage s'oublie.
Il règne au milieu de sa cour :
Je fais bien mieux ; sans diadème,
Je règne sur le roi lui-même.
Rien n'est joli comme l'amour. »

Notre monarque vraiment sage
A reçu du ciel en partage
Tous les talents et tous les goûts.
Tantôt il prend sur ses genoux
Une beauté jeune et sauvage ;
Il apprivoise sa pudeur,
Qui toujours s'étonne et refuse ;
De son ignorance il s'amuse ;
Il l'instruit, mais avec lenteur ;

D'une main prudente il la flatte ;
Et cette rose délicate
Doucement s'entr'ouve au bonheur.
Tantôt, de voluptés avide,
Aux fleurs il préfère les fruits,
Cherche des charmes plus instruits,
Et vole auprès de Niceide.
C'est là qu'il trouve le désir,
L'emportement, la folle ivresse,
Et la science du plaisir.
Le roi sourit à son adresse ;
Et dans cet amoureux métier
De maître il devient écolier.

Du palais l'enceinte pompeuse
Renferme un immense jardin ;
Une onde pure et paresseuse
Y formait un vaste bassin.
Ses bords, qu'un frais gazon tapisse
De fleurs sont toujours parsemés,
La couvrent d'une ombre propice.
C'est un rendez-vous pour l'amour.
Les sultanes allaient ensemble
S'y baigner au déclin du jour :
Du prince l'ordre les rassemble,
Et lui-même y vient à son tour,
Dans l'onde il se jette avec elles ;
Au milieu d'elles confondu,
Comme elles il était vêtu.
Sur les baigneuses peu cruelles
Ses yeux, ses lèvres et ses mains,
Multipliaient leurs doux larcins
On devine aisément la suite
D'un jeu très-innocent d'abord.
Trop heureuse la favorite

Qu'il pousse en nageant vers le bord !
Des autres l'orgueil se dépîte ;
Elles retiennent un soupir,
Parlent plus haut, nagent plus vite,
Frappent l'onde et la font jaillir.

C'est ainsi que du bel âge
Le grand Salomon profitait.
Mais le temps rida son visage ;
Plus triste alors il répétait :

« Je touche à la froide vieillesse ;
Adieu la douce volupté.
Hélas ! j'avais dans ma jeunesse
Une assez belle vanité.

« J'allai de conquête en conquête ;
L'obstacle irritait ma fierté ;
Noblement je levais la tête ;
J'étais brillant de vanité.

« Aujourd'hui morte est mon audace,
Et j'entends dire à la beauté
De ce reste de vanité ?

« O vous dont le printemps commence,
Fuyez la prodigalité,
Et pour l'automne qui s'avance
Ménagez votre vanité ! »

Malgré cette hymne un peu chagrine,
La gentillesse féminine
D'un vieillard pique la langueur.
S'il ne prétend plus au bonheur,
Avec son image badine.
Des femmes se peut-on passer !
Des femmes se peut-on lasser !
On le peut, lorsque leur faiblesse
Usurpe d'un sexe plus fort
L'esprit, les mœurs et la rudesse,

Toujours ce ridicule effort
Les enlaidit. Par son courage,
Par sa fière et mâle beauté,
Judith ne m'aurait point tenté.
Esther me convient davantage.
Tuer au lit est un talent
Dont rarement on fait usage ;
Y plaire est un plus doux partage,
Dont on profite plus souvent.
Assuérus, nous dit la Bible,
Prisait beaucoup cet art paisible.
A sa table il avait un jour
Tous les libertins de sa cour ;
Séduit par des chansons lascives,
Et troublé par un vin fumeux,
Il veut donner à ses convives
Un spectacle nouveau pour eux.
« Eunuques, dit-il, que la reine
Se montre sans voile à nos yeux.
Sans aucun voile, je le veux.
Portez-lui ma voix souveraine. »

La sultane reçut fort mal
Ce compliment oriental.
Surpris d'une pareille audace,
Le prince : « Imprudente Vasthi,
Ton orgueil m'a désobéi ;
Descends du trône, je te chasse.
Eunuques, dans tous mes états
Allez proclamer sa disgrâce,
Et cherchez-moi d'autres appas.
La plus belle prendra sa place. »

Dès lors on ouvrit le sérail.
Il se remplit de beautés neuves.
Mais pour entrer dans ce bercail

Difficiles étaient les preuves.
L'eunuque, insensible et malin,
En faisant son froid commentaire,
Portait partout un œil sévère
Partout une insolente main.

Belles à la fois et jolies,
Trois cents vierges furent choisies ;
Et l'une d'elles chaque soir,
Entrant dans la couche royale,
Se livrait au flatteur espoir
De régner bientôt sans rivale.
Pour les parer, on leur donna
Tout ce qu'exigea leur caprice ;
Car les femmes en ce temps-là
Connaissaient encor l'artifice.
La seule Esther était sans art.
Un bain est préparé pour elle :
Bientôt de la rose et du nard
Son corps y prend l'odeur nouvelle.
Des cheveux d'herbe entrelacés,
Des yeux modestes et baissés,
Une robe fine et flottante,
Pour ceinture un feston de fleurs
Qui marque sa taille élégante,
Quinze ans et des traits enchanteurs :
Telle paraît Esther tremblante
Aux yeux charmés d'Assuérus.
Il la voit, et n'hésite plus.

Le couple amoureux se retire
Dans un pavillon écarté.
Le goût lui-même a fait construire
Ce temple de la volupté.
Il en a banni la richesse,
L'or et le feu des diamants.

Tout y respire la mollesse,
Tout y parle au cœur des amants.
Sous leurs pas la rose s'effeuille
Et sur la blancheur des lambris
Serpentent les rameaux fleuris
Du jasmin et du chèvrefeuille,
Le plus habile des pinceaux
A dessiné dans les panneaux
Des images voluptueuses ;
Et, pour mieux fixer le désir,
Partout sous des formes heureuses
Il a reproduit le plaisir.
Simple, malgré son élégance,
Au centre est un lit spacieux :
Il favorise la licence
Et les caprices amoureux.
Les rideaux de gaze légère,
Que relevait un nœud de fleurs,
De la sultane peu sévère
Voilent les premières faveurs.
Faveurs charmantes ! bien suprême !
Au vif et doux emportement,
Aux transports de celui qu'elle aime,
Esther se livre mollement.
Ainsi dans sa course rapide
On voit le fougueux aquillon
Troubler une eau calme et limpide,
Qui reposait dans le vallon.

Pour la femme la plus coquette
Régner est le *nec plus ultra* ;
L'ambition est satisfaite
Quand elle arrive jusque-là.
Une seule, par Dieu choisie,
Eut encore un plus beau destin.

Ce Dieu, qui la trouvait jolie,
Lui-même féconda son sein.
C'était la pieuse Marie.
Par la faute d'un vieil époux,
Faible apparemment et jaloux,
La pauvrete de l'hyménée
Ne connaissait que les dégoûts ;
Et sa jeunesse infortunée
Soupçonnait un destin plus doux.
Un jour que dans son oratoire
Elle méditait tristement,
Un citoyen du firmament,
Un ange rayonnant de gloire,
S'offre à ses yeux subitement.
« Salut, ornement de la terre !
Salut, ô reine des élus !
Sois docile tu seras mère,
Et ton fils aura nom Jésus. »

Sans retard la brune Marie
Obéit à l'ordre des cieux ;
Et bientôt sa taille arrondie
Fâche le mari soupçonneux.
L'ange fait un second voyage ;
Il menace au nom du Seigneur ;
Et cet adroit ambassadeur
Remet la paix dans le ménage,
Il était temps ; le lendemain,
Panther, galant du voisinage,
Mourut à la fleur de son âge,
Emporté par un mal soudain.
On trouva dans son inventaire
L'explication du mystère :
Un beau vêtement azuré,
Cinq ou six ailes de rechange,

Des rayons de papier doré,
Enfin tout ce qui fait un ange.

Par ce chapitre je finis.

Après la Vierge, est-il permis
De descendre aux autres mortelles ?

Pour l'instruction des fidèles,

Par dates j'ai traduit les faits :

Mais j'ai dû voiler quelques traits.

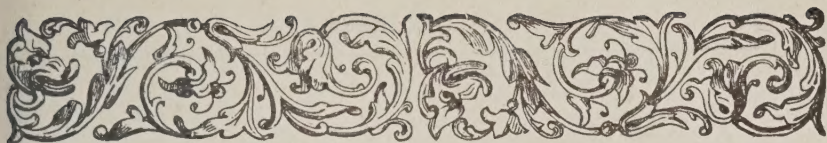
La prude hypocrite peut seule

Fronder ces articles de foi.

Le Saint-Esprit est moins bégueule ;

Et sa Bible en dit plus que moi





LES DÉGUISEMENTS DE VÉNUS

TABLEAUX IMITÉS DU GREC

TABLEAU I

Aux bergers la naissante aurore
Annonçait l'heure des travaux ;
Mais Myrtis sommeillait encore ;
Un songe agitant son repos.
Il se croit aux champs de Cythère ;
Vénus, en habit de bergère,
A ses yeux apparaît soudain :
Elle balance dans sa main
De myrte une branche légère ;
Surpris, il fléchit les genoux,
Et contemple cette immortelle,
Que Pâris jugea la plus belle,
Et dont les bienfaits sont si doux.
Longtemps il l'admire, et sa bouche
Pour l'implorer en vain s'ouvrait ;
Du myrthe heureux Vénus le touche,
Sourit ensuite et disparaît.

TABLEAU II

Myrtis dans la forêt obscure
Cherchait le frais et le repos.
Zéphire lui porte ces mots
Que chante une voix douce et pure :
 « Dans ma main je tiens une fleur ;
Fleur aussi je suis moins éclosé.
Dieu des filles et du bonheur,
Je t'offre quinze ans et la rose.
 » Mon sein se gonfle, et quelquefois
Je rêve et soupire sans cause,
Jeune Myrtis, c'est dans ce bois
Qu'on trouve quinze ans et la rose.
 » J'affaisse à peine le gazon
Où seule encore je repose :
Si tu viens, rapide aquilon,
Ménage quinze ans et la rose. »
Il paraît ; elle fuit soudain.
Légère et longtemps poursuivie,
Le berger l'implorait en vain.
Mais à la fleur elle confie
Le premier baiser de l'amour !
Puis sa main à Myrtis la jette ;
Il la reçoit ; faible et muette,
L'autre fleur se donne à son tour.
Ménage quinze ans et la rose,
Calme-toi, fougueux Aquilon
Un cri s'échappe, et le gazon...
Viens, doux Zéphire, elle est éclosé

TABLEAU III

« Dryades, pourquoi fuyez-vous ?
Des bois protectrices fidèles,
Soyez sans crainte et sans courroux.
A mes regards vous êtes belles ;
Mais un moment tournez les yeux :
Je n'ai du Satyre odieux
Ni les traits ni l'audace impie.
Arrêtez donc, troupe chérie,
Au nom du plus puissant des dieux. »
De Myrtis la prière est vaine.
D'un pas rapide vers la plaine
Les Dryades fuyaient toujours ;
Une seule un moment s'arrête,
Fuit encore, en tournant la tête,
Et du bois cherche les détours.
Seize printemps forment son âge ;
Un simple feston de feuillage
Couronne et retient ses cheveux ;
Des Eurus le souffle amoureux
Soulève et rejette en arrière
Sa tunique verte et légère ;
Et déjà Myrtis est heureux
Il atteint la nymphe timide
Sur le bord d'un torrent rapide,
Au milieu des rochers déserts,
De mousse et d'écumes couverts.

Un espace étroit se présente :
L'un contre l'autre ils sont pressés ;
Et bientôt l'onde mugissante
Mouille leurs pieds entrelacés.

TABLEAU IV

Dans sa cabane solitaire
Myrtis attendait le sommeil :
Arrive une jeune étrangère.
Le teint de Flore est moins vermeil ;
Du voile éclatant des princesses
Sa beauté s'embellit encore ;
Sur sa tête le réseau d'or
De ses cheveux fixe les tresses ;
L'or entoure son cou de lis
Et serre ses bras arrondis ;
La pourpre forme sa ceinture ;
Et sur le cothurne brillant,
De ses pieds utile parure,
Sa tunique à longs plis descend.
Myrtis en silence l'admire.
« Je fuis un tyran détesté,
Lui dit-elle avec un sourire
Donne-moi l'hospitalité.
— Embellissez mon toit modeste ;
Des joncs tressés forment mon lit ;
Il est pour vous. — Où vas-tu ? Reste ;
Du lit la moitié me suffit. »

Sur cet humble et nouveau théâtre
Elle s'assied ; un long soupir
De son sein soulève l'albâtre :
C'était le signal du plaisir.
Sur la cabane hospitalière
Passe en vain le dieu du repos :
Myrtis et la belle étrangère
Échappent à ses lourds pavots.
Leur impatiente jeunesse
Jouit et désire sans cesse ;
Ivres de baisers et d'amour,
D'amour ils soupirent encore ;
Et pourtant la riante Aurore
Entr'ouvrait les portes du jour.

TABLEAU V

« Nymphes de ce riant bocage,
Vénus même sous votre ombrage
Sans doute dirigea mes pas.
Elle a ralenti votre fuite ;
Elle accéléra ma poursuite,
Et vous fit tomber dans mes bras.
Des mortels souvent les déesses
Reçurent les tendres caresses ;
Imitez et craignez Vénus ;
Elle punirait vos refus. »
Malgré cette voix suppliante,
Et malgré ses désirs secrets,

La Nymphé défend ses attraits,
Et toujours sa bouche riante
Échappe aux baisers indiscrets.
A quelques pas, dans la prairie
Un fleuve promenait ses flots.
Le front couronné de roseaux,
Des Naïades la plus jolie
Se jouait au milieu des eaux.
Tantôt sous le cristal humide
Elle descend, remonte encor,
Et présente au regard avide
De son sein le jeune trésor ;
Tantôt glissant avec souplesse
Elle étend ses bras arrondis,
Et sur l'onde qui la caresse
Élève deux globes de lis.
Bientôt mollement renversée,
Par le flot elle est balancée ;
Son pied frappe l'eau qui jaillit
Invisible dans le bocage,
Myrtis écartant le feuillage
Voit tout, et de plaisir sourit.
Alors la champêtre déesse,
Que dans ses bras toujours il presse,
Rapproche les rameaux touffus,
D'un voile en rougissant se couvre,
Et sur sa bouche qui s'ent'rouvre
Expire le dernier refus.

TABLEAU VI

Sous des ombrages solitaires,
Devant un Satyre effronté,
Fuyait avec rapidité
La plus timide des bergères.
Au loin elle aperçoit Myrtis :
« A mon secours le ciel t'envoie,
Jeune inconnu défend Naïs. »
Le Satyre lâche sa proie.
La bergère à son protecteur
Sourit, mais conserve sa peur.
« Bannis tes injustes alarmes,
Dit-il, je respecte tes charmes,
Viens donc : du village voisin
Je vais t'indiquer le chemin. »
Elle rougit, et, moins timide,
A pas lents elle suit son guide.
Mais elle entend un bruit lointain :
Du berger elle prend la main,
Et dans ses bras cherche un asile.
Discret, il demeure immobile,
Et n'ose presser ses appas.
Elle voyait son doux martyre.
Le bruit cesse ; Myrtis soupire,
Et Naïs reste dans ses bras.

TABLEAU VII

Phébus achevait sa carrière;
Dans les cieux l'ombre s'étendait ;
Myrtis à pas lents descendait
De la montagne solitaire.
Une femme sur son chemin
Se place et doucement l'arrête.
Au croissant que porte sa tête,
A sa taille, à son port divin,
Il a reconnu l'Immortelle.
« Cher Endymion, viens, dit-elle.
Un moment pour toi j'ai quitté
Le ciel et mon trône argenté :
Viens, sois heureux et sois fidèle. »
Le berger suit ses pas discrets.
De cette méprise apparente
Il profite, et la nuit naissante
Protège ses baisers muets.
Il trouve dans la jouissance
L'abandon et la résistance,
L'embarras de la nudité,
Les murmures de la tendresse
Les refus et la douce ivresse,
La pudeur et la volupté.

TABLEAU VIII

« Berger, j'appartiens à Diane :
Pourquoi toujours suis-tu mes pas ?
Je hais Vénus : fuis donc, profane ;
Crains cette flèche et le trépas. »
Elle dit, et sa main cruelle
Sur l'arc pose le trait léger :
Mais Myrtis qui la voit si belle,
Sourit et brave le danger.
Un fossé profond les sépare ;
Avec audace il est franchi.
Imprudent ! D'un regret suivi,
Le trait vole, siffle et s'égare.
La nymphe de nouveau s'enfuit ;
Le berger toujours la poursuit.
Dans une grotte solitaire,
De Diane asile ordinaire,
Elle entre ; et sa main aussitôt
Saisit et lève un javelot.
Sa fierté, sa grâce pudique,
Irritent le désir naissant.
D'un côté sa blanche tunique
Tombe, et sur le genou descend ;
De l'autre, une agate polie
Le relève, livrant aux yeux
Le lis d'une cuisse arrondie,
Et des contours plus précieux.

De son sein qui s'enfle et palpite,
Et dont ce combat précipite
Le voluptueux mouvement
Un globe est nu : le jeune amant
S'arrête, et des yeux il dévore,
Malgré le javelot fatal,
L'albâtre pur et virginal
Qu'au sommet la rose colore.
Il saisit la Nymphé ; et sa voix
Pour l'implorer devient plus tendre.
Des cris alors se font entendre ;
Le cor résonne dans les bois.
« Malheureux ! laisse-moi, dit-elle,
Diane est jalouse et cruelle :
Si je l'invoque tu péris. »
Malgré sa nouvelle menace,
Le berger fortement l'embrasse :
Des baisers préviennent ses cris.
Diane approche, arrive, passe,
Au loin elle conduit la chasse,
Et laisse la nymphe à Myrtis.

TABLEAU IX

D'Érigone c'était la fête.
Des bacchantes sur les coteaux
Couraient sans ordres et sans repos.
La plus jeune pourtant s'arrête,
Nomme Myrtis, et fuit soudain
Sous l'ombrage du bois voisin.

Le lierre couronne sa tête ;
Ses cheveux flottent au hasard ;
Le voile qui la couvre à peine,
Et que des vents enfle l'haleine,
Sur son corps est jeté sans art ;
Le pampre forme sa ceinture,
Et de ses bras fait la parure ;
Sa main tient un thyrsé léger.
Sa bouche riante et vermeille
Présente à celle du berger
Le fruit coloré de la treille,
Son abandon, sa nudité,
Ses yeux lascifs et son sourire,
Promettent l'amoureux délire
Et l'excès de la volupté.
Au loin, ses bruyantes compagnes
De cymbales et de clairons
Fatiguent l'écho des montagnes,
Mêlant à leurs libres chansons
La danse qui peint avec grâce
L'embarras naissant du désir,
Et celle ensuite qui retrace
Tous les mouvements de plaisir.

TABLEAU X

« Jeune berger, respecte Égine.
La terre me donna le jour ;

Jadis je suivais Proserpine ;
Et de Cérès j'orne la cour. »
En disant ces mots dans la plaine,
Elle fuyait devant Myrtis,
Et déjà du berger l'haleine
Vient humecter son cou de lis.
Elle échappe à sa main ardente.
Plus rapide il vole, et deux fois
Saisit la tunique flottante,
Qui se déchire entre ses doigts.
« Préviens son triomphe, ô ma mère ! »
Elle dit : aussitôt la Terre
S'entr'ouvre avec un bruit affreux,
Vomit le bitume et la pierre,
Et présente un gouffre de feux.
Myrtis épouvanté s'arrête.
La Nymphé retourne la tête,
Et de loin lui tendant la main,
L'appelle avec un ris malin.
Le berger un moment balance ;
Vénus le rassure en secret ;
Égine, qu'il poursuit s'élance,
Et dans les flammes disparaît.
Il s'y jette ; imprudence heureuse !
Sur un lit de mousse et de fleurs
Il tombe, et la Nymphé amoureuse
Sourit entre ses bras vainqueurs.

TABLEAU XI

Le ciel est pur, mais sans lumière ;
L'ombre enveloppe l'hémisphère.
Myrtis, égaré dans les bois,
Trouble en vain leur vaste silence ;
L'écho seul répond à sa voix.
Du rendez-vous l'heure s'avance ;
Adieu l'amoureuse espérance,
Adieu tous les baisers promis.
« Des nuits malfaisante Déesse,
Disait-il, je hais ta tristesse ;
Je hais tes voiles ennemis. »
Il parle encore, et l'Immortelle,
Comme Vénus riante et belle,
Se présente à ses yeux surpris.
Recouverts de crêpes humides
Son char et ses coursiers rapides
De l'ébène offrent la couleur.
A l'entour voltigent les Songes,
Les Spectres et les vains Mensonges,
Fils du Sommeil et de l'Erreur.
De son trône elle est descendue.
Le berger se trouble à sa vue,
Et la crainte saisit son cœur ;
Mais la Déesse avec douceur :
« Jeune imprudent je te pardonne.
Je ferai plus ; oui, mon secours
Est souvent utile aux amours.

Que veux-tu ? parle je l'ordonne. »
Myrtis, que charme sa beauté,
Garde le silence et l'admire ;
L'Immortelle par un sourire
Enhardit sa timidité.
Elle a déposé sur la terre
Le pâle flambeau qui l'éclaire.
A ses cheveux bruns et tressés
Des pavots sont entrelacés :
Une légère draperie
Noire et d'étoiles enrichie,
Trahit l'albâtre de son corps,
Et de l'amour les doux trésors.
Sur l'herbe s'assied la Déesse !
Le berger s'y place à son tour.
Il voit et baise avec ivresse
Des charmes inconnus au jour.
Un feu renaissant le dévore :
« Encore, disait-il, encore ;
Que nos plaisirs soient éternels ! »
Elle sourit, et de l'aurore
Le retard surprit les mortels.

TABLEAU XII

Myrtis sur le fleuve rapide
Voit un esquif abandonné,
Qui, par le courant entraîné,
Vogue sans rames et sans guide.

Au milieu des flots le berger
S'élance, et dans l'esquif léger
Il trouve une fille jolie,
Sur un lit de joncs endormie.
Elle sourit dans son sommeil ;
Et sa bouche alors demi-close
Montre l'ivoire sous la rose.
Un baiser produit son réveil ;
Un baiser étouffe ses plaintes ;
Un baiser adoucit ses craintes ;
Un autre cause un long soupir ;
Un autre allume le désir ;
Un autre achève le plaisir,
Et lentement la fait mourir.
Elle renaît soumise et tendre,
Ne voile point ses charmes nus,
Et sans peine consent à rendre
Tous les baisers qu'elle a recus.
Soudain les flots sont plus tranquilles ;
Et le bateau légèrement
Glisse sur les vagues dociles
Qui le balancent mollement.

TABLEAU XIII

Caché dans une grotte humide
Où vient mourir le flot amer,
Myrtis, l'œil fixé sur la mer,
Épiait une Néréide.

Tout à coup se montre Téthys ;
Et sous sa conque blanchissante,
Que traînent ses dauphins chéris,
S'affaisse l'onde obéissante.
A l'entour nagent les Tritons ;
Leur barbe est d'écume imbibée ;
Des coquilles ornent leur front ;
Et de leur trompe recourbée
Au loin retentissent les sons.
Près du char, les Océanides
Et les charmantes Néréides,
Variant leurs jeux et leurs chants,
Glissent sur les flots caressants.
Téthys vers la grotte s'avance,
Entre seule, voit le berger,
Rit de son trouble passager,
Et lui commande le silence.
La perle dans ses blonds cheveux
En guirlandes brille et serpente ;
La perle rend plus précieux
L'azur de sa robe élégante.
Le sable reçoit son manteau,
Et lui présente un lit nouveau.
Aimez, jeunes Océanides ;
Aimez, rapides Aquilons ;
Et vous charmantes Néréides,
Tombez dans les bras des Tritons.

TABLEAU XIV

« Qu'ordonnez-vous, chaste déesse ?
— Rien : Vesta, trompant tous les yeux,
Pour toi seul a quitté les cieux.
Je t'aime. — Vous ! — De ma sagesse
Tu triomphes, heureux Myrtis !
J'ai des attraits ; mais, trop sévère,
J'effrayais les Jeux et les Ris :
Hélas ! j'aurais mieux fait de plaire. »
De ce triomphe inattendu
Myrtis jouit en espérance.
Vesta, sans voile et sans défense,
Oubliait sa longue vertu.
Au jeune berger qui l'embrasse,
Elle se livre gauchement :
Ses baisers même sont sans grâce.
De son aigre sévérité
Punition juste et cruelle !
Triste et honteuse, l'Immortelle
Remporte au ciel sa chasteté.

TABLEAU XV

Dans l'onde fraîche une bergère
Se baignait durant la chaleur.

Sur le rivage solitaire
Myrtis passe ; au cri de frayeur
Il répond avec un sourire :
« Ne craignez rien ; sous ces berceaux,
Sage et discret, je me retire.
Mais quand vous sortirez des eaux,
Je vous habillerai moi-même.
— Sois généreux, jeune Myrtis,
Et n'emporte pas mes habits.
Peut-être la Nymphé qui t'aime
Saura te... » Discours superflus !
Le berger ne l'entendait plus,
De l'onde elle sort, et tremblante
Elle arrive sous le bosquet.
Malgré sa prière touchante,
Myrtis poursuit son doux projet.
En plaçant la courte tunique
Sur ce corps de rose et de lis,
Il touche une gorge élastique
Et d'autres charmes arrondis.
Sa main rattache la ceinture,
Trop haut d'abord et puis trop bas :
La bergère en riant murmure,
Et cependant ne l'instruit pas.
A son humide chevelure
On rend le feston de bluets
Qui toujours forme sa parure.
Les brodequins viennent après :
Longtemps incertaine et craintive,
Elle rougit, enfin s'assied,
A Myrtis présente son pied,
Et sa rougeur devient plus vive.
Dans ce moment heureux, Phébus
Était au haut de sa carrière ;

Le jour finit, et la bergère
Avait encore les pieds nus.

TABLEAU XVI

Du midi s'élance l'orage.
Dans son frêle bateau, Myrtis,
Jouet des vents et de Téthys,
Ne peut regagner le rivage.
« Apaise tes fougueux enfants,
Belle Orythie, et sur la rive
Pour toi je brûlerai l'encens. »
Au ciel monte sa voix plaintive.
Soudain un nuage léger
Sur les flots mugissants s'abaisse :
Il s'entr'ouvre et d'une Déesse
Les bras enlèvent le berger.
Tremblant, il garde le silence ;
Un baiser dissipe sa peur.
Neptune jusqu'aux cieux s'élance ;
Les vents redoublent leur fureur ;
Myrtis, caché dans le nuage,
S'élève au milieu de l'orage,
Avec sécurité fend l'air,
Voit partir le rapide éclair
Que suit la foudre vengeresse,
Et sur le sein de sa maîtresse
Il brave Eole et Jupiter.

TABLEAU XVII

« De Myrtis que la voix est tendre !
Il approche, et n'a pu me voir :
Sous cet arbre il viendra s'asseoir ;
Je veux me cacher et l'entendre. »

La jeune bergère, à ces mots,
Sur l'arbre monte avec adresse,
Et disparaît dans les rameaux.
Le berger sous leur voûte épaisse
Bientôt arrive, et les échos
Répètent ses accents nouveaux :

« Un oiseau venu de Cythère
Se cache, dit-on dans ce bois.
Sa voix est touchante et légère,
Et son bec embellit sa voix.

» Les chasseurs sont à sa poursuite.
Mille fois heureux son vainqueur !
Mais il craint la cage, et l'évite ;
Et c'est lui qui prend l'oiseleur.

» Jeune oiseau, ton joli plumage
Fait naître l'amoureux désir ;
Et pour moi, dans l'épais feuillage,
Tu seras l'oiseau du plaisir. »

Il dit, et sur l'arbre s'élance :
La bergère ne pouvait fuir,
Et le rire était sa défense :
Au vainqueur il faut obéir.
Quelques Nymphes de ce bocage

Du même arbre cherchent l'ombrage ;
Mais le bruit des baisers nouveaux
Se perd dans le confus ramage
Des fauvettes et des moineaux.

TABLEAU XVIII

« Ma fidélité conjugale
Trop longtemps regretta Tithon ;
Trop longtemps j'ai pleuré Céphale,
Egis et le jeune Orion.
La douleur flétrirait mes charmes...
Revenez, amoureux désirs !
Les roses naissent de mes larmes ;
Elles naîtront de mes désirs. »
A ces mots, la galante Aurore
De Myrtis, qui sommeille encore,
Hâte le paresseux réveil.
Elle a quitté son char vermeil ;
Sur sa tête brille une étoile ;
Un safran pur et précieux
Colore sa robe et son voile.
L'amour est peint dans ses beaux yeux.
L'humble lit du berger timide
La reçoit ; ô douces faveurs !
Sous elle le feuillage aride
Renaît et la couvre de fleurs

TABLEAU XIX

L'amour ne connaît point la crainte.
Du bois Myrtis franchit l'enceinte ;
Il s'y cache, et voit s'approcher
Celle qu'il ose ainsi chercher.
Ses traits sont purs ; la violette
S'entrelace à la bandelette
Qui couronne son front serein.
Sur sa longue robe de lin
Descend une courte tunique ;
Son regard est doux et pudique.
Myrtis paraît, elle rougit ;
Il prévient sa fuite, et lui dit :
« De Minerve jeune prêtresse,
Mes yeux te suivaient à l'autel.
J'ai vu tes mains à la Déesse
Offrir un encens solennel...
— Fuis. — Ne sois pas inexorable.
— Fuis donc ! — Avec toi je fuirai.
— Des fers attendent le coupable
Qui profane ce bois sacré.
— Ta bouche menace et soupire.
Imprudent ! je plains ton délire :
Crains le trépas, retire-toi.
— Non. — Minerve, protège-moi. »
Mot fatal ! son âme alarmée
Le rétracte, mais vainement ;
Entre les bras de son amant

Elle est en myrte transformée.
Il recule, saisi d'horreur ;
Il doute encor de son malheur ;
D'une voix éteinte il appelle
La jeune vierge ; avec frayeur
Il touche l'écorce nouvelle ;
Ses pleurs coulent, et sa douleur
Maudit la Déesse inflexible.
Dans le bois il entend du bruit ;
Il embrasse l'arbre insensible,
S'éloigne, revient, et s'enfuit.

TABLEAU XX

De la jeune et belle prêtresse
L'image poursuivait Myrtis,
Il fuit les autels de Cypris,
Il fuit la brillante jeunesse,
Et chaque jour aigrit son mal.
Un soir enfin du bois fatal
Il franchit de nouveau l'enceinte.
Il baise les rameaux chéris ;
Au ciel il adresse sa plainte ;
Le ciel paraît sourd à ses cris.
Éole entasse les nuages ;
De leurs flancs sortent les orages ;
Les éclairs suivent les éclairs ;
La foudre sillonne les airs ;
Le berger brave la tempête,

Et les feux roulants sur sa tête.
Le myrte arrosé de ses pleurs,
Par un faible et naissant murmure
Semble répondre à ses douleurs.
Prodige heureux ! l'écorce dure
Se soulève et prend sous sa main
L'albâtre et les contours du sein.
Une bouche naît sous la sienne,
Et soudain une fraîche haleine
Se mêle à ses soupirs brûlants.
Les rameaux qu'en ses bras il presse,
Transformés en bras ronds et blancs.
Lui rendent sa douce caresse.
Plus de combats, plus de refus ;
Et de Minerve la prêtresse
Est déjà celle de Vénus.

TABLEAU XXI

Des Dieux la prompte messagère
Part, vole, se montre à Myrtis,
Et dit : « La reine de Cythère
Parut la plus belle à Pâris :
L'heureuse pomme fut pour elle ;
Mais entre Junon et Pallas
Toujours subsiste la querelle,
Et c'est toi qui les jugeras. »
En parlant ainsi la Déesse
Est debout sur son arc brillant.

Myrtis contemple sa jeunesse,
Ses yeux d'azur, son front riant,
L'or de sa baguette divine,
Les perles de ses bracelets,
Et l'écharpe flottante et fine
Qui voile à demi ses attraits.
« Pourquoi gardes-tu le silence ?
Reprend-elle : réponds, Myrtis ;
Le refus serait une offense.
— Disputez-vous aussi le prix ?
— Je le pourrais ; j'ai quelques charmes.
— Voyons. — Promets-tu le secret ?
— Oui, — Je crains. — Soyez sans alarmes.
— Eh bien, juge ; mais sois discret.
— Ce voile à vos pieds doit descendre.
Ce n'est pas tout ; la volupté
Embellit encor la beauté,
Et le prix est pour la plus tendre.
L'immortel baisse les yeux,
Repousse la main qui la touche,
Aux baisers dérobe sa bouche,
Et tombe sur l'arc radieux.

TALEAU XXII

Assise sur un faisceau d'armes
Recouvert d'un léger tapis,
Aux regards de l'heureux Myrtis
Pallas abandonne ses charmes.

Le berger hésite, et pourtant
Ecarte d'une main timide
Son casque à panache flottant,
Sa lance d'or et son égide.
La cuirasse tombe à son tour,
Et même la blanche tunique.
De Pallas la beauté pudique
Vainement éveille l'amour ;
Jamais il n'obtint de retour.
Le berger étonné l'admire,
Mais affecte un calme trompeur.
La Déesse voit sa froideur.
Prend sa main, doucement l'attire,
Le reçoit dans ses bras, soupire,
Et prudente elle répétait :
« On me croit sage ; sois discret. »

TABLEAU XXIII

Viens, jeune et charmante Théone.
— Non ; Junon peut-être t'attend :
Jamais son orgueil ne pardonne.
— Qu'importe ? — Fuis. — Un seul instant !
— Demain, je tiendrai mes promesses.
— Je brûle des feux du désir :
Viens ; la beauté fait les déesses.
— Et qui fait les dieux ? — Le plaisir.

TABLEAU XXIV

Myrtis devant Junon s'incline.
Un diadème radieux,
De pourpre un manteau précieux,
Un sceptre dans sa main divine,
Annoncent la reine des cieux.
Au juge que sa voix rassure
Elle abandonne sa ceinture
Et ses superbes vêtements :
Sans voiles et sans ornements,
La nudité fait sa parure.
Alors sur des coussins épais
Que l'or et la perle enrichissent,
Et qui légèrement fléchissent,
Le berger place ses attraits.
Ses regards troublent la déesse.
Elle soupçonne de Pallas
La ruse et la douce faiblesse ;
A Myrtis elle ouvre ses bras,
Sourit de sa vive caresse,
Et prudente elle répétait :
« On me croit sage ; sois discret. »

TABLEAU XXV

Du haut des airs qu'elle colore,
La jeune Iris descend encore.
Myrtis la reçoit dans ses bras.
Elle se livre à ses caresses,
Et pourtant elle dit tout bas :
« Si je tarde, les deux déesses
Pourront croire... Séparons-nous. »
Suivent les baisers longs et doux.
« Je ne puis prononcer entre elles,
Dit enfin le berger. — Pourquoi ?
Egalement elles sont belles ;
Et la plus aimable c'est toi. »

TABLEAU XXVI

Rêveuse et doucement émue,
Elle arrive dans le bosquet
Où de Vénus est la statue,
A ses pieds dépose un bouquet,
Et dit : « O Cypris, je t'implore ;
Protège-moi contre ton fils,
Pour lui je suis trop jeune encore :
Je ne veux point aimer Myrtis. »

Quelques jours après, sa jeunesse
De l'amour craint moins les douceurs,
D'un feston de myrte et de fleurs
Elle couronne la Déesse,
Disant : « Vois mon trouble secret :
J'aime, apprends-moi comment on plaît. »
Elle revient, et le sourire
Ouvre sa bouche qui soupire :
« Il m'aime ô propice Vénus !
Seule à ses regards je suis belle ;
Mais je veux par quelques refus
Irriter sa flamme nouvelle. »
Une guirlande sous sa main
Se déploie ; et de la statue,
Que le ciseau fit belle et nue,
Elle couvrirait... Myrtis soudain
Du feuillage sort et s'écrie :
« Ne couvre rien, ma jeune amie ;
Crains Vénus. » Sans force et sans voix,
Elle rougit, chancelle, glisse ;
Et la guirlande protectrice
Reste inutile entre ses doigts.

TABLEAU XXVII

Le sombre Pluton sur la terre
Était monté furtivement ;
De quelque Nymphé solitaire
Il méditait l'enlèvement.

De loin le suivait son épouse :
Son indifférence est jalouse.
Sa main encor cueillait la fleur
Qui jadis causa son malheur ;
Il renaissait dans sa pensée.
Myrtis passe : Il voit ses attraits,
Et la couronne de cyprès
A ses cheveux entrelacée.
Il se prosterne ; d'une main
Elle fait un signe ; et soudain
Remonte sur son char d'ébène.
Près d'elle est assis le berger.
Les coursiers noirs d'un saut léger
Ont déjà traversé la plaine.
Ils volent ; des sentiers déserts
Les conduisent dans les enfers.
Du Styx ils franchissent les ondes :
Caron murmurait vainement ;
Et Cerbère sans aboïment
Ouvrait ses trois gueules profondes.
Le berger ne voit point Minos,
Du Destin l'urne redoutable,
D'Alecton le fouet implacable,
Ni l'affreux ciseau d'Atropos.
Avec prudence Proserpine
Le conduit dans un lieu secret,
Où Pluton, admis à regret,
Partage sa couche divine.
Myrtis baise ses blanches mains,
La presse d'une voix émue,
Et la Déesse demi-nue
Se penche sur de noirs coussins.
Elle craint un époux barbare :
Le berger quitte le Tartare ;

Par de longs sentier ténébreux
Il remonte ; et sa main profane
Ouvre la porte diaphane
D'où sortent les Songes heureux.

TABLEAU XXVIII

Morphée a touché sa paupière ;
Elle dort sous l'ombrage frais ;
Des Zéphyrs l'aile familière
Dévoile ses charmes secrets.
Myrtis vient, ô douce surprise !
« Hier au temple de Vénus,
Dit-il, j'ai fléchi ses refus :
Dérobons la faveur promise...
Non, je respecte son sommeil,
J'aurai le baiser du réveil.
Il voit un bouquet auprès d'elle ;
Des roses il prend la plus belle ;
Avec adresse, avec lenteur,
Sa main la place sur l'ébène,
Et sa bouche baise la fleur.
Il s'éloigne alors, non sans peine,
Et se cache dans un buisson,
D'où sort un léger papillon.
L'insecte léger voit la rose,
Un moment sur elle se pose,
Puis s'envole et fuit sans retour.
Myrtis dit tout bas : « C'est l'Amour. »

TABLEAU XXIX

« Arrêtez, charmante Déesse !
Votre main au banquet des cieux,
Verse le nectar, et des Dieux
Vous éternisez la jeunesse.
— Il est vrai : dans ma coupe d'or
Tes lèvres trouveront encor
De ce breuvage quelque reste :
Bois donc. — J'ai bu. Quelle chaleur
Pénètre mes sens et mon cœur !
Restez, ô Déesse ! — Je reste. »
Il est heureux, et ses désirs
Demandent de nouveaux plaisirs.
En riant, la jeune Immortelle
S'échappe, fuit et disparaît.
Le berger en vain la rappelle.
Seul il marche, de la forêt
Il suit les routes ténébreuses ;
Et là dans ses bras tour à tour
Tombent les maîtresses nombreuses
Qu'un moment lui donna l'Amour.
Un moment, bergères, princesses,
Nymphes, bacchantes et déesses,
Reçoivent ses baisers nouveaux,
Puis s'échappent : point de repos ;
Du nectar la douce puissance
Soutient sa rapide inconstance.
Ses vœux n'appelaient point Vesta,
Et dans son temple elle resta.

Las enfin, sous le frais ombrage
Il s'assied, et sa faible voix
Implore une seconde fois
L'échansonne au divin breuvage.
Elle vient ; à Myrtis encor
Sa main offre la coupe d'or,
Et déjà les désirs renaissent.
De son bienfait Hébé jouit ;
Sous ses attraits les fleurs s'affaissent ;
Plus belle ensuite elle s'enfuit.
Le berger, dont la douce plainte
La poursuit jusque dans les cieux,
Sur le gazon voluptueux
De ses charmes baise l'empreinte,
Et le sommeil ferme ses yeux.

TABLEAU XXX

Il dort un baiser le réveille.
O surprise ! ô douce merveille !
D'Amours légers environné,
Un char par des cygnes traîné
Dans l'air l'emporte avec vitesse.
La crainte agite ses esprits ;
Mais la belle et tendre Déesse
Le rassure par un souris.
Sur des coussins de pourpre fine,
Près de sa maîtresse divine
Il s'assied, d'amour éperdu.
Aussitôt un voile étendu
Forme pour eux un dais utile.

Myrtis, de surprise immobile,
Dans Vénus revoit les appas
Des déesses et des mortelles
Que ses yeux trouvèrent si belles,
Et qui tombèrent dans ses bras.
Elle répond à son silence ;
« Je t'aimai longtemps en secret.
Tout est facile à ma puissance ;
Et Vénus de ton inconstance
Fut toujours la cause et l'objet. »
A ces mots, au berger timide
Ses bras d'albâtre sont tendus ;
Par degrés à sa bouche avide
Elle livre ses charmes nus,
Sous les baisers devient plus belle,
Enfin permet tout à Myrtis,
Et lui dit : « Sois fidèle
Et moins malheureux qu'Adonis. »
Consumé d'amour et d'ivresse,
Sur les lèvres de sa maîtresse
Myrtis boit le nectar divin ;
Il meurt et renaît sur son sein ;
Et cependant le char rapide,
Glissant avec légèreté,
Dans l'air doucement agité,
Descend vers les bosquets de Gnide.





POÉSIES ÉROTIQUES

LIVRE PREMIER

LE LENDEMAIN

A ÉLÉONORE

Enfin, ma chère Éléonore,
Tu l'as connu ce péché si charmant,
Que tu craignais, même en le désirant ;
En le goûtant, tu le craignais encore.
Eh bien ! dis-moi, qu'a-t-il donc d'effrayant ?
Que laisse-t-il après lui dans ton âme ?
Un léger trouble, un tendre souvenir,
L'étonnement de sa nouvelle flamme,
Un doux regret, et surtout un désir.
Déjà la rose aux lis de ton visage
Mêle ses brillantes couleurs ;
Dans tes beaux yeux, à la pudeur sauvage
Succèdent les molles langueurs
Qui de nos plaisirs enchanteurs
Sont à la fois la suite et le présage.
Ton sein doucement agité
Avec moins de timidité

Repousse la gaze légère
Qu'arrangea la main d'une mère,
Et que la main du tendre amour,
Moins discrète et plus familière,
Saura déranger à son tour.
Une agréable rêverie
Remplace enfin cet enjoûment,
Cette piquante étourderie,
Qui désespérait ton amant,
Et ton âme plus attendrie
S'abandonne nonchalamment
Au délicieux sentiment
D'une douce mélancolie.
Ah ! laissons nos tristes censeurs
Traiter de crime impardonnable,
Le seul baume pour nos douleurs,
Ce plaisir pur, dont un dieu favorable
Mit le germe dans tous les cœurs ;
Ne crois pas à leur imposture.
Leur zèle hypocrite et jaloux
Fait un outrage à la nature :
Non, le crime n'est pas si doux.

ÉGLOGUE

Hier Nicette
Sous des bosquets
Sombres et frais
Marchait seulette ;
Elle s'assit
Au bord de l'onde
Claire et profonde,
Deux fois s'y vit

Jeune et mignonne,
Et la friponne
Deux fois sourit.
De l'imprudente
La voix brillante
Osait chanter
Et répéter
Chanson menteuse
Contre l'amour,
Contre l'amour
Qui doit un jour
La rendre heureuse.
Le long du bois
Je fais silence
Et je m'avance
En tapinois ;
Puis je m'arrête,
Et sur sa tête
Faisant soudain
Pleuvoir les roses,
Qui sous ma main
S'offraient écloses :
« Salut à vous,
Mon inhumaine,
N'ayez courroux
Qu'on vous surprenne.
A vos chansons
Nous vous prenons
Pour Philomèle.
Aussi bien qu'elle
Vous cadenciez,
Ma toute belle :
Mais mieux seriez,
Si vous aimiez

Aussi bien qu'elle. »

— « J'ai quatorze ans,

Répond Nicette ;

Suis trop jeunette

Pour les amants. »

— « Crois-moi, ma chère,

Quant on sait plaire,

On peut aimer.

Plaire, charmer,

Surtout aimer,

C'est le partage,

C'est le savoir

Et le devoir

Du premier âge. »

— « Oui ; mais cet âge,

Du moins chez vous,

Est dans ses goûts

Toujours volage.

Sur un buisson

Le papillon

Voit-il la rose :

Il s'y repose.

Est-il heureux :

Amant frivole,

Soudain il vole

A d'autres jeux.

Mais la pauvrete,

Seule et muette,

Ne peut voler...

Ici la belle

Voulait parler

Pour désoler

Mon cœur fidèle ;

Mais un soupir

Vint la trahir,
Et du plaisir
Fut le présage.
Le lieu, le temps,
L'épais feuillage,
Gazons naissans
A notre usage ;
Doux embarras
D'une pucelle
Qui ne sait pas
Ce qu'on veut d'elle,
Et dont le cœur
Tout bas implore
Certain bonheur
Que sa pudeur
Redoute encore ;
Tout en secret
Pressait Nicette ;
A sa défaite
Tout conspirait.
Elle s'offense,
Gronde et rougit,
Puis s'adoucit,
Puis recommence,
Pleure et gémit,
Se tait, succombe,
Chancelle et tombe...

En rougissant
Elle se lève,
Sur moi soulève
Un œil mourant,
Et me serrant
Avec tendresse,
Dit : « Fais serment

D'aimer sans cesse.
Que nos amours
Ne s'affaiblissent
Et ne finissent
Qu'avec nos jours ! »

ENVOI A ÉLÉONORE

De cette idylle
J'ai pris le style
Chez les Gaulois ;
Sa négligence
De la cadence
Brave les lois ;
Mais à Nicette
Simple et jeune
On passera
Ce défaut-là.
Céder comme elle,
Ma toute belle,
Fut ton destin :
Sois donc fidèle
Aussi bien qu'elle ;
C'est mon refrain.

LA DISCRÉTION

O la plus belle des maîtresses !
Fuyons dans nos plaisirs la lumière et le bruit :
Ne disons point au jour les secrets de la nuit ;
Aux regards inquiets dérobons nos caresses.

L'amour heureux se trahit aisément.
Je crains pour toi les yeux d'une mère attentive ;
Je crains ce vieil argus, au cœur de diamant,

Dont la vertu brusque et rétive
Ne s'adoucit qu'à prix d'argent.

Durant le jour tu n'es plus mon amante.
Si je m'offre à tes yeux, garde-toi de rougir :
Défends à ton amour le plus léger soupir :
Affecte un air distrait ; que ta voix séduisante
Évite de frapper mon oreille et mon cœur :
Ne mets dans tes regards ni trouble ni langueur.
Hélas ! de mes conseils je me repens d'avance.
Ma chère Éléonore, au nom de nos amours,
N'imité pas trop bien cet air d'indifférence :
Je dirais. C'est un jeu ; mais je craindrais toujours.

LA FRAYEUR

Te souvient-il, ma charmante maîtresse,
De cette nuit où mon heureuse adresse
Trompa l'argus qui garde tes appas ?
Furtivement j'arrivai dans tes bras.
Tu résistais ; mais ta bouche vermeille
A mes baisers se dérobaît en vain ;
Chaque refus amenait un larcin.
Un bruit subit effraya ton oreille,
Et d'un flambeau tu vis l'éclat lointain :
Des voluptés tu passas à la crainte,
L'étonnement vint resserrer soudain
Ton faible cœur palpitant sous ma main :
Tu murmurais, je riais de ta plainte :
Je savais trop que le dieu des amants
Sur nos plaisirs veillait dans ces moments.
Il vit tes pleurs ; Morphée, à sa prière,
Du vieil argus que réveillaient nos jeux

Ferma bientôt et l'oreille et les yeux,
Et de son aile enveloppa ta mère.
L'aurore vint plus tôt qu'à l'ordinaire
De nos baisers interrompre le cours :
Elle chassa les timides Amours :
Mais ton souris, peut-être involontaire,
Leur accorda le rendez-vous du soir.
Ah ! si les dieux me laissaient le pouvoir
De dispenser la nuit et la lumière,
Du jour naissant la jeune avant-courrière
Viendrait bien tard annoncer le soleil ;
Et celui-ci dans sa course légère
Ne ferait voir au haut de l'hémisphère
Qu'une heure ou deux son visage vermeil
L'ombre des nuits durerait davantage,
Et les Amours auraient plus de loisir.
De mes instants l'agréable partage
Serait toujours au profit du plaisir.
Dans un accord réglé par la sagesse,
A mes amis j'en donnerais un quart,
Le doux sommeil aurait semblable part
Et la moitié serait pour ma maîtresse.

VERS

GRAVÉS SUR UN ORANGER

Oranger, dont la voûte épaisse
Sert à cacher nos amours :
Reçois et conserve toujours
Ces vers, enfants de ma tendresse,
Et dis à ceux qu'un doux loisir
Amènera dans ce bocage,

Que si l'on mourait de plaisir
Je serais mort sous ton ombrage.

LE REMÈDE DANGEREUX

O toi qui fus mon écolière
En musique, et même en amour,
Viens dans mon paisible séjour
Exercer ton talent de plaire.
Viens voir ce qu'il m'en coûte à moi,
Pour avoir été trop bon maître.
Je serais mieux portant peut-être,
Si moins assidu près de toi,
Si moins empressé, moins fidèle,
Et moins tendre dans mes chansons,
J'avais ménagé des leçons
Où mon cœur mettait trop de zèle.
Ah ! viens du moins, viens apaiser
Les maux que tu m'as faits, cruelle !
Ranime ma langueur mortelle,
Viens me plaindre, et qu'un seul baiser
Me rende une santé nouvelle.
Fidèle à mon premier penchant,
Amour, je te fais le serment
De la perdre encore avec elle.

DEMAIN

Vous m'amusez par des caresses,
Vous promettez incessamment,
Et vous reculez le moment
Qui doit accomplir vos promesses.

Demain, dites-vous tous les jours.
L'impatience me dévore ;
L'heure qu'attendent les Amours
Sonne enfin, près de vous j'accours ;
Demain, répétez-vous encore.

Rendez grâce au dieu bienfaisant
Qui vous donna jusqu'à présent
L'art d'être tous les jours nouvelle :
Mais le Temps, du bout de son aile,
Touchera vos traits en passant ;
Dès *demain* vous serez moins belle.
Et moi peut-être moins pressant.

LE REVENANT

Ma santé fuit ; cette infidèle
Ne promet pas de revenir,
Et la nature qui chancelle
A déjà su me prévenir
De ne pas trop compter sur elle.
Au second acte brusquement
Finira donc ma comédie ;
Vite je passe au dénoûment,
La toile tombe, et l'on m'oublie.

J'ignore ce qu'on fait là-bas.
Si du sein de la nuit profonde
On peut revenir en ce monde,
Je reviendrai, n'en doutez pas.
Mais je n'aurai jamais l'allure
De ces revenants indiscrets,
Qui précédés d'un long murmure,
Se plaisent à pâlir leurs traits,
Et dont la funèbre parure,

Inspirant toujours la frayeur,
Ajoute encore à la laideur
Qu'on reçoit dans la sépulture :
De vous plaire je suis jaloux,
Et je veux rester invisible.
Souvent du zéphyr le plus doux
Je prendrai l'haleine insensible ;
Tous mes soupirs seront pour vous,
Ils feront vaciller la plume
Sur vos cheveux noués sans art,
Et disperseront au hasard
La faible odeur qui les parfume.
Si la rose que vous aimez
Renaît sur son trône de verre,
Si de vos flambeaux rallumés
Sort une plus vive lumière,
Si l'éclat d'un nouveau carmin
Colore soudain votre joue,
Et si souvent d'un joli sein
Le nœud trop serré se dénoue ;
Si le sofa plus mollement
Cède au poids de votre paresse ;
Donnez un souris seulement
A tous ces soins de ma tendresse.
Quand je reverrai les attraits
Qu'effleura ma main caressante,
Ma voix amoureuse et touchante
Pourra murmurer des regrets ;
Et vous croirez alors entendre
Cette harpe qui sous mes doigts
Sut vous redire quelquefois
Ce que mon cœur savait m'apprendre.
Aux douceurs de votre sommeil
Je joindrai celles du mensonge,

Moi-même sous les traits d'un songe,
Je causerai votre réveil :
Charmes nus, fraîcheur du bel âge,
Contours parfaits, grâce, embonpoint,
Je verrai tout : mais quel dommage !
Les morts ne ressuscitent point.

PROJET DE SOLITUDE

Fuyons ces tristes lieux, ô maîtresse adorée ;
Nous perdons en espoir la moitié de nos jours,
Et la crainte importune y trouble nos amours.
Non loin de ce rivage est une île ignorée,
Interdite aux vaisseaux, et d'écueils entourée.
Un zéphyr éternel y rafraîchit les airs.
Libre et nouvelle encor, la prodigue nature
Embellit de ses dons ce point de l'univers :
Des ruisseaux argentés roulent sur la verdure,
Et vont en serpentant se perdre au sein des mers ;
Une main favorable y reproduit sans cesse
L'ananas parfumé des plus douces odeurs ;
Et l'oranger touffu, courbé sous sa richesse,
Se couvre en même temps et de fruits et de fleurs.
Que nous faut-il de plus ? Cette île fortunée
Semble par la nature aux amants destinée.
L'océan la resserre, et deux fois en un jour
De cet asile étroit on achève le tour.
Là je ne craindrai plus un père inexorable.
C'est là qu'en liberté tu pourras être aimable,
Et couronner l'amant qui t'a donné son cœur.
Vous coulerez alors, mes paisibles journées,
Par les nœuds du plaisir l'une à l'autre enchaînées.
Laissez-moi peu de gloire et beaucoup de bonheur.

Viens ; la nuit est obscure et le ciel sans nuage ;
D'un éternel adieu saluons ce rivage,
Où par toi seule encore mes pas sont retenus.
Je vois à l'horizon l'étoile de Vénus :
Vénus dirigera notre course incertaine.
Éole exprès pour nous vient d'enchaîner les vents.
Sur les flots aplanis Zéphire souffle à peine ;
Viens ; l'Amour jusqu'au port conduira deux amants.

BILLET

Apprenez, ma belle,
Qu'à minuit sonnant
Une main fidèle.
Une main d'amant,
Ira doucement,
Se glissant dans l'ombre,
Tourner les verrous
Qui, dès la nuit sombre,
Sont tirés sur vous.
Apprenez encore
Qu'un amant abhorre
Tout voile jaloux.
Pour être plus tendre,
Soyez sans atours,
Et songez à prendre
L'habit des Amours

LIVRE SECOND

LE REFROIDISSEMENT

Ils ne sont plus ces jours délicieux,
Où mon amour respectueux et tendre
A votre cœur savait se faire entendre,
Où vous m'aimiez, où nous étions heureux !
Vous adorer, vous le dire, et vous plaire,
Sur vos désirs régler tous mes désirs,
C'était mon sort ; j'y bornais mes plaisirs.
Aimé de vous, quels vœux pouvais-je faire ?
Tout est changé : quand je suis près de vous,
Triste et sans voix, vous n'avez rien à dire :
Si quelquefois je tombe à vos genoux,
Vous m'arrêtez avec un froid sourire,
Et dans vos yeux s'allume le courroux.
Il fut un temps, vous l'oubliez peut-être,
Où j'y trouvais cette molle langueur,
Ce tendre feu que le désir fait naître,
Et qui survit au moment du bonheur.
Tout est changé, tout, excepté mon cœur.

A LA NUIT

Toujours le malheureux t'appelle,
O Nuit, favorable aux chagrins !
Viens donc, et porte sur ton aile
L'oubli des perfides humains.
Voile ma douleur solitaire ;
Et lorsque la main du sommeil
Fermera ma triste paupière,
O dieux ! reculez mon réveil ;
Qu'à pas lents l'Aurore s'avance
Pour ouvrir les portes du jour ;
Importuns, gardez le silence,
Et laissez dormir mon amour.

LA RECHUTE

C'en est fait, j'ai brisé mes chaînes,
Amis, je reviens dans vos bras :
Les belles ne vous valent pas ;
Leurs faveurs coûtent trop de peines.
Jouet de leur volage humeur,
J'ai rougi de ma dépendance :
Je reprends mon indifférence,
Et je retrouve le bonheur.
Le dieu joufflu de la vendange
Va m'inspirer d'autres chansons ;
C'est le seul plaisir sans mélange ;
Il est de toutes les saisons ;
Lui seul nous console et nous venge

Des maîtresses que nous perdons.
Que dis-je, malheureux ! Ah ! qu'il est difficile
De feindre la gaîté dans le sein des douleurs !
La bouche sourit mal quand les yeux sont en pleurs.
Repoussons loin de nous ce nectar inutile,
Et toi, tendre amitié, plaisir pur et divin,
Non, tu ne suffis plus à mon âme égarée,
Au cri des passions qui grondent dans mon sein
En vain tu veux mêler ta voix douce et sacrée :
Tu gémis de mes maux qu'il fallait prévenir :
Tu m'offres ton appui lorsque la chute est faite,
Et tu sondes ma plaie au lieu de la guérir.
Va, ne m'apporte plus ta prudence inquiète :
Laisse-moi m'étourdir sur la réalité ;
Laisse-moi m'enfoncer dans le sein des chimères,
Tout courbé sous les fers chanter la liberté,
Saisir avec transport des ombres passagères,
Et parler de félicité
En versant des larmes amères.

Ils viendront ces paisibles jours,
Ces moments du réveil, où la raison sévère
Dans la nuit des erreurs fait briller sa lumière,
Et dissipe à nos yeux le songe des Amours.

Le Temps, qui d'une aile légère
Emporte en se jouant nos goûts et nos penchants,
Mettra bientôt le terme à mes égarements.
O mes amis ! alors échappé de ses chaînes,
Et guéri de ses longues peines,
Ce cœur qui vous trahit revolera vers vous.
Sur votre expérience appuyant ma faiblesse,
Peut-être je pourrai d'une folle tendresse
Prévenir les retours jaloux.

Sur les plaisirs de mon aurore
Vous me verrez tourner des yeux mouillés de pleurs,

Soupirer malgré moi, rougir de mes erreurs,
Et même en rougissant les regretter encore.

ÉLÉGIE

Oui, sans regret, du flambeau de mes jours
Je vois déjà la lumière éclipsee.
Tu vas bientôt sortir de ma pensée,
Cruel objet des plus tendres amours !
Ce triste espoir fait mon unique joie.
Soins importuns, ne me retenez pas.
Éléonore a juré mon trépas ;
Je veux aller où sa rigueur m'envoie,
Dans cet asile ouvert à tout mortel,
Où du malheur on dépose la chaîne,
Où l'on s'endort d'un sommeil éternel,
Où tout finit, et l'amour et la haine.
Tu gémiras, trop sensible amitié !
De mes chagrins conserve au moins l'histoire,
Et que mon nom sur la terre oublié
Vienne parfois s'offrir à ta mémoire.
Peut-être alors tu gémiras aussi,
Et tes regards se tourneront encore
Sur ma demeure, ingrate Éléonore,
Premier objet que mon cœur a choisi.
Trop tard, hélas ! tu répandras des larmes.
Oui, tes beaux yeux se rempliront de pleurs.
Je te connais, et malgré tes rigueurs,
Dans mon amour tu trouves quelques charmes.
Lorsque la mort, favorable à mes vœux,
De mes instants aura coupé la trame,
Lorsqu'un tombeau triste et silencieux

Renfermera ma douleur et ma flamme,
O mes amis ! vous que j'aurai perdus,
Allez trouvez cette beauté cruelle,
Et dites-lui : C'en est fait, il n'est plus.
Puissent les pleurs que j'ai versés pour elle
M'être rendus !... Mais non, dieu des Amours
Je lui pardonne ; ajoutez à ses jours
Les jours heureux que m'ôta l'infidèle

DÉPIT

Oui, pour jamais
Chassons l'image
De la volage
Que j'adorais.
A l'infidèle
Cachons nos pleurs :
Aimons ailleurs ;
Trompons comme elle.
De sa beauté
Qui vient d'éclore
Son cœur encore
Est trop flatté.
Vaine et coquette,
Elle rejette
Mes simples vœux ;
Fausse et légère,
Elle veut plaire
A d'autres yeux.
Qu'elle jouisse
De mes regrets ;
A ses attraits

Qu'elle applaudisse.
L'âge viendra ;
L'essaim des Grâces
S'envolera
Et sur leurs traces
L'Amour fuira.
Fuite cruelle !
Adieu l'espoir
Et le pouvoir
D'être infidèle.
Dans cet instant,
Libre et content,
Passant près d'elle
Je sourirai,
Et je dirai :
Elle fût belle

A MES AMIS

Rions, chantons, ô mes amis !
Occupons-nous à ne rien faire.
Laissons murmurer le vulgaire :
Le plaisir est toujours permis.
Que notre existence légère
S'évanouisse dans les jeux.
Vivons pour nous, soyons heureux,
N'importe de quelle manière.
Un jour il faudra nous courber
Sous la main du temps qui nous presse ;
Mais jouissons dans la jeunesse ;
Et dérobons à la vieillesse
Tout ce qu'on peut lui dérober.

AUX INFIDÈLES

A vous qui savez être belle,
Favorites du dieu d'amour,
A vous, maîtresses infidèles,
Qu'on cherche et qu'on fuit tour à tour,
Salut, tendre hommage, heureux jour,
Et surtout voluptés nouvelles !
Écoutez. Chacun à l'envi
Vous craint, vous adore et vous gronde ;
Pour moi, je vous dis grand merci.
Vous seules de ce triste monde
Avez l'art d'égayer l'ennui ;
Vous seules variez la scène
De nos goûts et de nos erreurs :
Vous piquez au jeu les acteurs ;
Vous agacez les spectateurs
Que la nouveauté vous amène ;
Le tourbillon qui vous entraîne
Vous prête des appas plus doux ;
Le lendemain d'un rendez-vous
L'amant vous reconnaît à peine ;
Tous les yeux sont fixés sur vous,
Et n'aperçoivent que vos charmes ;
Près de vous naissent les alarmes,
Les plaintes, jamais les dégoûts ;
En passant Caton vous encense ;
Heureux même par vos rigueurs,
Chacun poursuit votre inconstance ;
Et s'il n'obtient pas des faveurs,
Il obtient toujours l'espérance.

RETOUR A ÉLÉONORE

Ah ! si jamais on aima sur la terre,
Si d'un mortel on vit les dieux jaloux,
C'est dans le temps où crédule et sincère]
J'étais heureux, et l'étais avec vous.
Ce doux lien n'avait point de modèle :
Moins tendrement le frère aime sa sœur,
Le jeune époux, son épouse nouvelle,
L'ami sensible, un ami de son cœur.
O toi qui fus ma maîtresse fidèle,
Tu ne l'es plus ! Voilà donc ces amours
Que ta promesse éternisait d'avance !
Ils sont passés ; déjà ton inconstance
En tristes nuits a changé mes beaux jours.
N'est-ce pas moi de qui l'heureuse adresse
Aux voluptés instruisit ta jeunesse ?
Pour le donner, ton cœur est-il à toi ?
De ses soupirs le premier fut pour moi,
Et je reçus ta première promesse.
Tu me disais : « Le devoir et l'honneur
» Ne veulent point que je sois votre amante.
» N'espérez rien si je donnais mon cœur,
» Vous tromperiez ma jeunesse imprudente :
» On me l'a dit, votre sexe est trompeur. »
Ainsi parlait ta sagesse craintive ;
Et cependant tu ne me fuyais pas ;
Et cependant une rougeur plus vive
Embellissait tes modestes appas ;
Et cependant tu prononçais sans cesse
Le mot d'amour qui causait ton effroi ;

Et dans ma main la tienne avec mollesse
Venait tomber pour demander ma foi.
Je la donnai, je te la donne encore.
J'en fais serment au seul dieu que j'adore,
Au dieu chéri, par toi-même adoré ;
De tes erreurs j'ai causé la première :
De mes erreurs tu seras ma dernière.
Et si jamais ton amant égaré
Pouvait changer ; s'il voyait sur la terre
D'autre bonheur que celui de te plaire ;
Ah ! puisse alors le ciel, pour me punir,
De tes faveurs m'ôter le souvenir !

Bientôt après dans ta paisible couche
Par le Plaisir conduit furtivement,
J'ai, malgré toi, recueilli de ta bouche
Ce premier cri, si doux pour un amant !
Tu combattais, timide Éléonore ;
Mais le combat fut bientôt terminé :
Ton cœur ainsi te l'avait ordonné.
Ta main pourtant me refusait encore
Ce que ton cœur m'avait déjà donné.
Tu sais alors combien je fus coupable !
Tu sais comment j'étonnai ta pudeur !
Avec quels soins au terme du bonheur,
Je conduisis ton ignorance aimable !
Tu souriais, tu pleurais à la fois,
Tu m'arrêtais dans mon impatience,
Tu me nommais, tu gardais le silence :
Dans les baisers mourut ta faible voix.
Rappelle-toi nos heureuses folies.
Tu me disais en tombant dans mes bras :
Aimons toujours, aimons jusqu'au trépas,
Tu le disais ! je t'aime, et tu m'oublies !

PALINODIE

Jadis, trahi par ma maîtresse,
J'osai calomnier l'Amour ;
J'ai dit qu'à ses plaisirs d'un jour
Succède un siècle de tristesse.
Alors, dans un accès d'humeur,
Je voulus prêcher l'inconstance.
J'étais démenti par mon cœur ;
L'esprit seul a commis l'offense.

Une amante m'avait quitté ;
Ma douleur s'en prit aux amantes.
Pour consoler ma vanité,
Je les crus toutes inconstantes :
Le dépit m'avait égaré.
Loin de moi le plus grand des crimes
Celui de noircir par mes rimes
Un sexe toujours adoré,
Que l'amour a fait notre maître ;
Qui seul peut donner le bonheur,
Qui sans notre exemple peut-être
N'aurait jamais été trompeur !
Malheur à toi, lyre fidèle,
Où j'ai modulé tous mes airs,
Si jamais un seul de mes vers,
Avait offensé quelque belle !

Sexe léger, sexe charmant,
Vos défauts sont votre parure.
Remerciez bien la Nature,
Qui vous ébaucha seulement.
Sa main bizarre et favorable
Vous orne mieux que tous vos soins ;

Et vous plairiez peut-être moins
Si vous étiez toujours aimable.

LE RACCOMMODEMENT

Nous renaissons, ma chère Éléonore ;
Car c'est mourir que de cesser d'aimer.
Puisse le nœud qui vient de se former
Avec le temps se resserrer encore !
Devions-nous croire à ce bruit imposteur
Qui nous peignit l'un à l'autre infidèle ?
Notre imprudence a fait notre malheur.
Je te revois plus constante et plus belle ;
Règne sur moi, mais règne pour toujours ;
Jouis en paix de l'heureux don de plaire.
Que notre vie, obscure et solitaire,
Coule en secret sous l'aile des amours,
Comme un ruisseau qui, murmurant à peine,
Et dans son lit resserrant tous ses flots,
Cherche avec soin l'ombre des arbrisseaux,
Et n'ose pas se montrer dans la plaine.
Du vrai bonheur les sentiers peu connus
Nous cacheront aux regards de l'envie :
Et l'on dira, quand nous ne serons plus :
Ils ont aimé, voilà toute leur vie.

LIVRE TROISIÈME

LES SERMENTS

Oui, j'en atteste la nuit sombre,
Confidente de nos plaisirs,
Et qui verra toujours son ombre
Disparaître avant mes désirs ;
J'atteste l'étoile amoureuse,
Qui, pour voler au rendez-vous
Me prête sa clarté douteuse ;
Je prends à témoins ces verrous,
Qui souvent réveillaient ta mère,
Et cette parure étrangère,
Qui trompe les regards jaloux ;
Enfin, j'en jure par toi-même,
Je veux dire par tous mes dieux ;
T'aimer est le bonheur suprême ;
Il n'en est point d'autre à mes yeux.
Viens donc, ô ma belle maîtresse.
Perdre tes soupçons dans mes bras ;
Viens t'assurer de ma tendresse,
Et du pouvoir de tes appas.
Aimons, ma chère Éléonore,

Aimons au moment du réveil,
Aimons au lever de l'aurore,
Aimons au coucher du soleil,
Durant la nuit aimons encore.

SOUVENIR

Déjà la nuit s'avance, et du sombre orient
Ses voiles par degrés dans les airs se déploient.
Sommeil, doux abandon, image du néant,
Des mots de l'existence heureux délassément,
Tranquille oubli des soins où les hommes se noient,
Et vous, qui nous rendez à nos plaisirs passés,
Touchante illusion, déesse des mensonges,
Venez dans mon asile, et sur mes yeux lassés
Secouez les pavots et les aimables songes.
Voici l'heure où trompant les surveillants jaloux,
Je pressais dans mes bras ma maîtresse timide ;
Voici l'alcôve sombre où d'une aile rapide
L'essaim des voluptés volait au rendez-vous ;
Voici le lit commode où l'heureuse licence
Remplaçait par degrés la mourante pudeur.
Importune vertu, fable de notre enfance,
Et toi, vain préjugé, fantôme de l'honneur,
Combien peu votre voix se fait entendre au cœur !
La nature aisément vous réduit au silence ;
Et vous vous dissipez au flambeau de l'Amour,
Comme un léger brouillard aux premiers feux du jour.
Moments délicieux, où nos baisers de flamme,
Mollement égarés, se cherchent pour s'unir ;
Où de douces fureurs s'emparant de notre âme,
Laissent un libre cours au bizarre désir ;

Moments plus enchanteurs, mais prompts à disparaître
Où l'esprit échauffé, les sens, et tout notre être,
Semblent se concentrer pour hâter le plaisir,
Vous portez avec vous trop de fougue et d'ivresse ;
Vous fatiguez mon cœur qui ne peut vous saisir ;
Et vous fuyez surtout avec trop de vitesse ;
Hélas ! on vous regrette avant de vous sentir.
Mais non, l'instant qui suit est bien plus doux encore :
Un long calme succède au tumulte des sens,
Le feu qui nous brûlait par degrés s'évapore ;
La volupté survit aux pénibles élans :
L'âme sur son bonheur se repose en silence ;
Et la réflexion, fixant la jouissance,
S'amuse à lui prêter un charme plus flatteur.
Amour, à ces plaisirs l'effort de ta puissance
Ne saurait ajouter qu'un peu plus de lenteur.

LE SONGE

A M. DE F...

Corrigé par tes beaux discours,
J'avais résolu d'être sage ;
Et dans un accès de courage,
Je congédiais les Amours
Et les chimères du bel âge.
La nuit vint ; un profond sommeil
Ferma mes paupières tranquilles ;
Tous mes songes, purs et faciles,
Promettaient un sage réveil.
Mais quand l'aurore impatiente,
Blanchissant l'ombre de la nuit,

A la nature renaissante
Annonça le jour qui la suit,
L'amour vint s'offrir à ma vue.
Le sourire le plus charmant
Errait sur sa bouche ingénue:
Je le reconnus aisément.
Il s'aprocha de mon oreille :
« Tu dors, me dit-il doucement,
Et tandis que ton cœur sommeille,
L'heure s'écoule incessamment.
Ici-bas tout se renouvelle ;
L'homme seul vieillit sans retour ;
Son existence n'est qu'un jour
Suivi d'une nuit éternelle,
Mais encor trop long sans amours. »
A ces mots j'ouvris la paupière.
Adieu sagesse, adieu projets,
Revenez, enfants de Cythère,
Je suis plus faible que jamais.

MA RETRAITE

Solitude heureuse et champêtre,
Séjour du repos le plus doux,
La raison me ramène à vous ;
Recevez enfin votre maître.
Je suis libre ; j'échappe à ces soins fatigants,
A ces devoirs jaloux qui surchargent la vie.
Aux tyranniques lois d'un monde que j'oublie
Je ne soumettrai plus mes goûts indépendants.
Superbes orangers, qui croissez sans culture,
Versez sur moi vos fleurs, votre ombre et vos parfums ;

Mais surtout dérobez aux regards importuns
Mes plaisirs, comme vous enfants de la nature.
On ne voit point chez moi ces superbes tapis
Que la Perse à grands frais teignit pour notre usage ;
Je ne repose point sous un dais de rubis ;

Mon lit n'est qu'un simple feuillage.
Qu'importe ? le sommeil est-il moins consolant ?
Les rêves qu'il nous donne en sont-ils moins aimables ?
Le baiser d'une amante en est-il moins brûlant,

Et les voluptés moins durables ?
Pendant la nuit, lorsque je peux
Entendre dégouter la pluie,
Et les fils bruyants d'Orythie
Ébranler mon toit dans leurs jeux ;
Alors si mes bras amoureux
Entourent ma craintive amie,
Puis-je encore former d'autres vœux ?
Qu'irais-je demander aux dieux,
A qui mon bonheur fait envie ?
Je suis au port et je me ris
De ces écueils où l'homme échoue.
Je regarde avec un souris
Cette fortune qui se joue
En tourmentant ses favoris
Et j'abaisse un œil de mépris
Sur l'inconstance de sa roue.

La scène des plaisir va changer à mes yeux.
Moins avide aujourd'hui, mais plus voluptueux,
Disciple du sage Épicure,
Je veux que la raison préside à tous mes jeux.
De rien avec excès, de tout avec mesure ;

Voilà le secret d'être heureux.
Trahi par ma jeune maîtresse,
J'irai me plaindre à l'amitié,

Et confier à sa tendresse
Un malheur bientôt oublié.
Bientôt ? oui, la raison guérira ma faiblesse.
Si l'ingrate amitié me trahit à son tour,
Mon cœur navré longtemps détestera la vie ;
Mais enfin, consolé par la philosophie,
Je reviendrai peut-être aux autels de l'Amour.
La haine est pour moi trop pénible ;
La sensibilité n'est qu'un tourment de plus :
Une indifférence paisible :
Est la plus sage des vertus.

AU GAZON

FOULÉ PAR ÉLÉONORE

Trône de fleurs, lit de verdure,
Gazon planté par les Amours,
Recevez l'onde fraîche et pure
Que ma main vous doit tous les jours.
Couronnez-vous d'herbes nouvelles,
Croissez, gazons voluptueux.
Qu'à midi Zéphire amoureux
Vous porte le frais sur ses ailes.
Que ces lilas entrelacés
Dont la fleur s'arrondit en voûte,
Sur vous mollement renversés,
Laissent échapper goutte à goutte
Les pleurs que l'Aurore a versés.
Sous les appas de ma maîtresse
Ployez toujours avec souplesse ;
Mais sur-le-champ relevez-vous

De notre amoureux badinage
Ne gardez point le témoignage :
Vous me feriez trop de jaloux.

LE VOYAGE MANQUÉ

A M. DE F...

Abjurant ma douce paresse,
J'allais voyager avec toi,
Mais mon cœur reprend sa faiblesse ;
Adieu, tu partiras sans moi.
Les baisers de ma jeune amante
Ont dérangé tous mes projets.
Ses yeux sont plus beaux que jamais ;
Sa douleur la rend plus touchante.
Elle me serre entre ses bras,
Des dieux implore la puissance,
Pleure déjà mon inconstance,
Se plaint et ne m'écoute pas,
A ses reproches, à ses charmes,
Mon cœur ne sait pas résister.
Qui ! moi, je pourrais la quitter !
Moi, j'aurais vu couler ses larmes,
Et je ne les essuierais pas !
Périssent les anciens climats
Dont le nom causa ses alarmes !
Et toi, qui ne peux concevoir
Ni les amants, ni leur ivresse ;
Toi qui des pleurs d'une maîtresse
N'as jamais connu le pouvoir,
Pars : mes vœux te suivront sans cesse.

Mais crains d'oublier ta sagesse
Aux lieux que tu vas parcourir.
Et défends-toi d'une faiblesse
Dont je ne veux jamais guérir.

LE CABINET DE TOILETTE

Voici le cabinet charmant
Où les Grâces font leur toilette.
Dans cette amoureuse retraite
J'éprouve un doux saisissement,
Tout m'y rappelle ma maîtresse,
Tout m'y parle de ses attraits ;
Je crois l'entendre, et mon ivresse
La revoit dans tous les objets.
Ce bouquet, dont l'éclat s'efface,
Il se déranger sous ma main,
Et mes lèvres prirent sa place.
Ce chapeau, ces rubans, ces fleurs,
Qui formaient hier sa parure,
De sa flottante chevelure
Conservent les douces odeurs.
Voici l'inutile baleine
Où ses charmes sont en prison.
J'aperçois le soulier mignon
Que son pied remplira sans peine.
Ce lin, ce dernier vêtement...
Il a couvert tout ce que j'aime ;
Ma bouche s'y colle ardemment,
Et croit baiser en ce moment
Les attraits qu'il baisa lui-même.
Cet asile mystérieux

De Vénus sans doute est l'empire.
Le jour n'y blesse point mes yeux ;
Plus tendrement mon cœur soupire ;
L'air et les parfums qu'on respire
De l'amour allument les feux.
Parais, ô maîtresse adorée !
J'entends sonner l'heure sacrée
Qui nous ramène les plaisirs :
Du temps viens connaître l'usage,
Et redoubler tous les désirs
Qu'a fait naître ta seule image.

L'ABSENCE

Huit jours sont écoulés, depuis que dans ces plaines
Un devoir importun a retenu mes pas.
Croyez à ma douleur mais ne l'éprouvez pas
Puissiez-vous de l'amour ne point sentir les peines !

Le bonheur m'environne en ce riant séjour
De mes jeunes amis la bruyante allégresse
Ne peut un seul moment distraire ma tristesse ;
Et mon cœur aux plaisirs est fermé sans retour.
Mêlant à leur gaité ma voix plaintive et tendre,
Je demande à la nuit, je redemande aux jour
Cet objet adoré qui ne peut plus m'entendre.

Loin de vous autrefois je supportais l'ennui :
L'espoir me consolait : mon amour aujourd'hui
Ne sait plus endurer les plus courtes absences.
Tout ce qui n'est pas vous me devient odieux.
Ah ! vous m'avez ôté toutes mes jouissances ;
J'ai perdu tous les goûts qui me rendaient heureux.
Vous seule me restez, ô mon Éléonore !

Mais vous me suffirez, j'en atteste les dieux ;
Et je n'ai rien perdu, si vous m'aimez encore.

L'IMPATIENCE

O ciel ! après huit jours d'absence,
Après huit siècles de désirs,
J'arrive, et la froide prudence
Reculé l'instant des plaisirs
Promis à mon impatience !
« D'une mère je crains les yeux ;
» Les nuits ne sont pas assez sombres ;
» Attendons plutôt qu'à leurs ombres
» Phébé ne mêle plus ses feux.
» Ah ! si l'on allait nous surprendre !
» Remets à demain ton bonheur ;
» Crois-en l'amante la plus tendre,
» Crois-en ses yeux et sa rougeur,
» Tu ne perdras rien pour attendre. »
Voilà les vains raisonnements
Dont tu veux payer ma tendresse ;
Et tu feins d'oublier sans cesse
Qu'il est un dieu pour les amants.
Laisse à ce dieu qui nous appelle
Le soin d'assoupir les jaloux,
Et de conduire au rendez-vous
Le mortel sensible et fidèle
Qui n'est heureux qu'à tes genoux.
N'oppose plus un vain scrupule
A l'ordre pressant de l'Amour ;
Quand le feu du désir nous brûle,
Hélas ! on vieillit dans un jour.

RÉFLEXION AMOUREUSE

Je vais la voir, la presser dans mes bras.
Mon cœur ému palpite avec vitesse ;
Des voluptés je sens déjà l'ivresse,
Et le désir précipite mes pas.
Sachons pourtant, près de celle que j'aime,
Donner un frein aux transports du désir ;
Sa folle ardeur abrège le plaisir,
Et trop d'amour peut nuire à l'amour même.

LE BOUQUET D'AMOUR

Dans ce moment les politesses,
Les souhaits vingt fois répétés,
Et les ennuyeuses caresses,
Pleuvent sans doute à tes côtés.
Après ces compliments sans nombre,
L'amour fidèle aura son tour,
Car dès qu'il verra la nuit sombre
Remplacer la clarté du jour,
Il s'en ira, sans autre escorte
Que le plaisir tendre et discret,
Frappant doucement à la porte,
T'offrir ses vœux et son bouquet.

Quand l'âge aura blanchi ma tête
Réduit tristement à glaner,
J'irai te souhaiter ta fête,
Ne pouvant plus te la donner.

DÉLIRE

Il est passé ce moment des plaisirs
Dont la vitesse a trompé mes désirs ;
Il est passé ; ma jeune et tendre amie,
Ta jouissance a doublé mon bonheur.
Ouvre tes yeux noyés dans la langueur,
Et qu'un baiser te rappelle à la vie.

Celui-là seul connaît la volupté ;
Celui-là seul sentira son ivresse,
Qui peut enfin avec sécurité
Sur le duvet posséder sa maîtresse.
Le souvenir des obstacles passés
Donne au présent une douceur nouvelle ;
A ses regards son amante est plus belle ;
Tous les attraits sont vus et caressés.
Avec lenteur sa main voluptueuse
D'un sein de neige entr'ouvre la prison,
Et de la rose il baise le bouton
Qui se durcit sous sa bouche amoureuse.
Lorsque ses doigts égarés sur les lis
Viennent enfin au temple de Cypris,
De la pudeur prévenant la défense,
Par un baiser il la force au silence.
Il donne un frein aux aveugles désirs ;
La jouissance est longtemps différée ;
Il la prolonge, et son âme enivrée
Boit lentement la coupe des plaisirs.

Éléonore, amante fortunée,
Reste à jamais dans mes bras enchaînée.
Trouble charmant ! le bonheur qui n'est plus
D'un nouveau rouge a coloré ta joue ;

De tes cheveux le ruban se dénoue,
Et du corset les liens sont rompus.
Ah ! garde-toi de ressaisir encore
Ce vêtement qu'ont dérangé nos jeux ;
Ne m'ôte point ces charmes que j'adore,
Et qu'à la fois tous mes sens soient heureux !
Nous sommes seuls, je désire, et tu m'aimes ;
Reste sans voile, ô fille des Amours !
Ne rougis point, les Grâces elles-mêmes
De ce beau corps ont formé les contours.
Partout mes yeux reconnaissent l'albâtre,
Partout mes doigts effleurent le satin.
Faible pudeur, tu résistes en vain,
Des voluptés je baise le théâtre.
Pardonne tout, et ne refuse rien,
Éléonore : Amour est mon complice.
Mon corps frissonne en s'approchant du tien.
Plus près encore, je sens avec délice
Ton sein brûlant palpiter sur le mien.
Ah ! laisse-moi, dans mes transports avides,
Boire l'amour sur tes lèvres humides !
Oui, ton haleine a coulé dans mon cœur,
Des voluptés elle y porte la flamme ;
Objet charmant de ma tendre fureur,
Dans ce baiser reçois toute mon âme.

A ces transports succède la douceur
D'un long repos. Délicieux silence,
Calme des sens, nouvelle jouissance,
Vous donnez seuls le suprême bonheur !

Puissent ainsi s'écouler nos journées
Aux voluptés en secret destinées !
Qu'un long amour m'assure les attraits ;
Qu'un long baiser nous unisse à jamais.
Laisse gronder la sagesse ennemie ;

Le plaisir seul donne un prix à la vie.
Plaisirs, transports, doux présents de Vénus,
Il faut mourir quand on vous a perdus !

LES ADIEUX

Séjour triste, asile champêtre,
Qu'un charme embellit à mes yeux,
Je vous fuis, pour jamais peut-être !
Recevez mes derniers adieux.
En vous quittant mon cœur soupire.
Ah ! plus de chansons, plus d'amours.
Éléonore !... Oui, pour toujours
Près de toi je suspends ma lyre.

LIVRE QUATRIÈME

ELÉGIE I

Du plus malheureux des amants
Elle avait essuyé les larmes ;
Sur la foi de nouveaux serments
Ma tendresse était sans alarmes ;
J'en ai cru son dernier baiser ;
Mon aveuglement fut extrême.
Qu'il est facile d'abuser
L'amant qui s'abuse lui-même !

Des yeux timides et baissés,
Une voix naïve et qui touche,
Des bras autour du cou passés,
Un baiser donné sur la bouche,
Tout cela n'est point de l'amour.
J'y fus trompé jusqu'à ce jour.
Je diviniais les faiblesses,
Et ma sotte crédulité
N'osait des plus folles promesses
Soupçonner la sincérité ;
Je croyais surtout aux caresses.

Hélas ! en perdant mon erreur,
Je perds le charme de la vie.
J'ai partout cherché la candeur,
Partout j'ai vu la perfidie.
Le dégoût a flétri mon cœur.
Je renonce au plaisir trompeur,
Je renonce à mon infidèle ;
Et, dans ma tristesse mortelle,
Je me repens de mon bonheur.

ÉLÉGIE II

C'en est donc fait ! par des tyrans cruels,
Malgré ses pleurs à l'autel entraînée,
Elle a subi le joug de l'hyménée.
Elle a détruit par des nœuds solennels
Les nœuds secrets qui l'avaient enchaînée.
Et moi, longtemps exilé de ces lieux,
Pour adoucir cette absence cruelle,
Je me disais : Elle sera fidèle ;
J'en crois son cœur et ses derniers adieux.
Dans cet espoir, j'arrivais sans alarmes.
Je tressaillis en arrêtant mes yeux
Sur le séjour qui cachait tant de charmes ;
Et le plaisir faisait couler mes larmes.
Je payai cher ce plaisir imposteur !
Prêt à voler aux pieds de mon amante,
Dans un billet tracé par l'inconstante
Je lis son crime et je lis mon malheur

Un coup de foudre eût été moins terrible.
Éléonore ! ô dieux ! est-il possible !
Il est donc fait et prononcé par toi
L'affreux serment de n'être plus à moi ?
Éléonore autrefois si timide,
Éléonore, aujourd'hui si perfide,
De tant de soins voilà donc le retour !
Voilà le prix d'un éternel amour !
Car ne crois pas que jamais je t'oublie :
Il n'est plus temps, je le voudrais en vain ;
Et malgré toi tu feras mon destin ;
Je te devrai le malheur de ma vie.

En avouant ta noire trahison,
Tu veux encor m'arracher ton pardon ;
Pour l'obtenir tu dis que mon absence
A tes tyrans te livra sans défense.
Ah ! si les miens, abusant de leurs droits,
Avaient voulu me contraindre au parjure,
Et m'enchaîner sans consulter mon choix,
L'amour, plus saint, plus fort que la nature,
Aurait bravé leur injuste pouvoir ;
De la constance il m'eût fait un devoir.
Mais ta prière est un ordre suprême :
Trompé par toi, rejeté de tes bras,
Je te pardonne et je ne me plains pas :
Puisse ton cœur te pardonner de même !

ÉLÉGIE III

Bel arbre, pourquoi conserver
Ces deux noms qu'une main trop chère
Sur ton écorce solitaire
Voulut elle-même graver ?
Ne parle plus d'Eléonore ;
Rejette ces chiffres menteurs :
Le temps a désuni les cœurs
Que ton écorce unit encore.

ÉLÉGIE IV

Dieu des amours, le plus puissant des dieux,
Le seul du moins qu'adora ma jeunesse ;
Il m'en souvient, dans ce moment heureux
Où je fléchis mon ingrate maîtresse,
Mon cœur crédule est trompé par vous deux,
Mon faible cœur jura d'aimer sans cesse.
Mais je révoque un serment indiscret,
Assez longtemps tu tourmentas ma vie,
Amour, amour, séduisante folie !
Je t'abandonne, et même sans regret,
Loin de Paphos la raison me rappelle ;
Je veux la suivre et ne veux suivre qu'elle
Pour t'obéir je semblais être né :
Vers tes autels dès l'enfance entraîné,

Je me soumis sans peine à ta puissance.
Ton injustice a lassé ma constance :
Tu m'as punis de ma fidélité.
Ah ! j'aurais dû, moins tendre et plus volage,
User des droits accordés au jeune âge.
Oui, moins soumis, tu m'aurais mieux traité,
Bien insensé celui qui près des belles
Perd en soupirs de précieux instants !
Tous les chagrins sont pour les cœurs fidèles,
Tous les plaisirs sont pour les inconstants.

ÉLÉGIE V

D'un long sommeil j'ai goûté la douceur.
Sous un ciel pur, qu'elle embellit encore,
A mon réveil je vois briller l'aurore ;
Le dieu du jour la suit avec lenteur.
Moment heureux ! la nature est tranquille,
Zéphire dort sur la fleur immobile,
L'air plus serein a pris sa fraîcheur,
Et le silence habite mon asile.
Mais quoi ! le calme est aussi dans mon cœur !
Je ne vois plus la triste et chère image
Qui s'offrait seule à ce cœur tourmenté ;
Et la raison par sa douce clarté,
De mes ennuis dissipe le nuage.
Toi que ma voix implorait chaque jour,
Tranquillité si longtemps attendue,
Des cieux enfin te voilà descendue

Pour remplacer l'impitoyable Amour.
J'allais périr au milieu de l'orage
Un sûr abri me sauve du naufrage,
De l'aquilon j'ai trompé la fureur ;
Et je contemple, assis sur le rivage,
Des flots grondant la vaste profondeur.
Fatal objet, dont j'adorais les charmes,
A ton oubli je vais m'accoutumer.
Je t'obéis enfin, sois sans alarmes ;
Je sens pour toi mon âme se fermer.
Je pleure encor, mais j'ai cessé d'aimer :
Et mon bonheur fait seul couler mes larmes.

ÉLÉGIE VI

Il faut tout perdre il faut vous obéir.
Je vous les rends ces lettres indiscrètes,
De votre cœur éloquents interprètes
Et que le mien eût voulu retenir :
Je vous les rends. Vos yeux à chaque page
Reconnaîtront l'amour et son langage,
Nos deux projets, vos serments oubliés,
Et tous mes droits par vous sacrifiés.

C'était trop peu, cruelle Éléonore,
De m'arracher ces traces d'un amour
Payé par moi d'un éternel retour ;
Vous ordonnez que je vous rende encore
Ces traits chéris dont l'aspect enchanteur
Adoucissait et trompait ma douleur.

Pourquoi chercher une excuse inutile,
En adorant ces gages adorés
Qu'aux plus grands biens j'ai toujours préférés ?
De vos rigueurs le prétexte est futile.
Non, la prudence et le devoir jaloux
N'exigent pas ce double sacrifice.
Mais ces écrits qu'un sentiment propice
Vous inspira dans des moments plus doux,
Mais ce portrait, ce prix de ma constance,
Que sur mon cœur attacha votre main,
En le trompant consolait mon chagrin.
Et vous craignez d'adoucir ma souffrance,
Et vous voulez que mes yeux désormais
Ne puissent plus s'ouvrir sur vos attraits ;
Et vous voulez pour combler ma disgrâce,
De mon bonheur ôter jusqu'à la trace.
Ah ! j'obéis, je vous rends vos bienfaits.
Un seul me reste, il me reste à jamais.
Oui, malgré vous, qui causez ma faiblesse,
Oui, malgré moi, ce cœur infortuné
Retient encore et gardera sans cesse
Le fol amour que vous m'avez donné.

ÉLÉGIE VII

Aimer est un destin charmant ;
C'est un bonheur qui nous enivre,
Et qui produit l'enchantement.
Avoir aimé, c'est ne plus vivre,

Hélas ! c'est avoir acheté
Cette accablante vérité,
Que les serments sont un mensonge,
Que l'amour trompe tôt ou tard,
Que l'innocence n'est qu'un art,
Et que le bonheur n'est qu'un songe.

ÉLÉGIE VIII

Par cet air de sérénité,
Par cet enjouement affecté,
D'autres seront trompés peut-être ;
Mais mon cœur vous devine mieux,
Et vous n'abusez point des yeux
Accoutumés à vous connaître.
L'esprit vole à votre secours,
Et, malgré vos soins son adresse
Ne peut égayer vos discours ;
Vous souriez, mais c'est toujours
Le sourire de la tristesse.
Vous cachez en vain vos douleurs ;
Vos soupirs se font un passage ;
Les roses de votre visage
Ont perdu leurs vives couleurs ;
Déjà vous négligez vos charmes ;
Ma voix fait naître vos alarmes ;
Vous abrégez nos entretiens ;
Et vos yeux noyés dans les larmes
Évitent constamment les miens.
Ainsi donc mes peines cruelles

Vont s'augmenter de vos chagrins ?
Malgré les dieux et les humains,
Je le vois, nos cœurs sont fidèles.
Objet du plus parfait amour,
Unique charme de ma vie,
O maîtresse toujours chérie,
Faut-il te perdre sans retour !
Ah ! faut-il que ton inconstance
Ne te donne que des tourments !
Si du plus tendre des amants
La prière a quelque puissance
Trahis mieux tes premiers serments ;
Que ton cœur me plaigne et m'oublie.
Permits à de nouveaux plaisirs
D'effacer les vains souvenirs
Qui causent ta mélancolie.
J'ai bien assez de mes malheurs.
J'ai pu supporter tes rigueurs,
Ton inconstance, tes froideurs,
Et tout le poids de ma tristesse ;
Mais je succombe, et ma tendresse
Ne peut soutenir tes douleurs.

ÉLÉGIE IX

Que le bonheur arrive lentement !
Que le bonheur s'éloigne avec vitesse !
Durant le cours de ma triste jeunesse,
Si j'ai vécu, ce ne fut qu'un moment,
Je suis puni de ce moment d'ivresse.

L'espoir qui trompe a toujours sa douceur.
Et dans nos maux du moins il nous console ;
Mais loin de moi l'illusion s'envole,
Et l'espérance est morte dans mon cœur.
Ce cœur, hélas ! que le chagrin dévore,
Ce cœur malade et surchargé d'ennui
Dans le passé veut ressaisir encore
De son bonheur la fugitive aurore,
Et tous les biens qu'il n'a plus aujourd'hui ;
Mais du présent l'image trop fidèle
Me suit toujours dans ces rêves trompeurs,
Et, sans pitié, la vérité cruelle
Vient m'avertir de répandre des pleurs.
J'ai tout perdu : délire, jouissance,
Transports brûlants, paisible volupté,
Douceurs erreurs, consolante espérance,
J'ai tout perdu ; l'amour seul est resté.

ÉLÉGIE X

Calme des sens, paisible indifférence,
Léger sommeil d'un cœur tranquillisé,
Descend du ciel, éprouve ta puissance
Sur un amant trop longtemps abusé.
Mène avec toi l'heureuse insouciance,
Les plaisirs qu'autrefois j'ai connus,
Et le repos que je ne trouve plus ;
Mène surtout l'amitié consolante
Qui s'enfuyait à l'aspect des amours,
Et des beaux arts la famille brillante,

Et la raison que je craignais toujours.
Des passions j'ai trop senti l'ivresse ;
Porte la paix dans le fond de mon cœur :
Ton air serein ressemble à la sagesse,
Et ton repos est presque le bonheur.
Il est donc vrai, l'amour n'est qu'un délire !
Le mien fut long ; mais enfin je respire ;
Je vais renaître ; et mes chagrins passés,
Mon fol amour, les pleurs que j'ai versés,
Seront pour moi comme un songe pénible
Et douloureux à nos sens éperdus.
Mais qui, suivi d'un réveil plus paisible,
Nous laisse à peine un souvenir confus.

ÉLÉGIE XI

Il est temps, mon Éléonore
De mettre un terme à nos erreurs ;
Il est temps d'arrêter les pleurs
Que l'amour nous dérobe encore.
Il disparaît l'âge si doux,
L'âge brillant de la folie ;
Lorsque tout change autour de nous,
Changeons, ô mon unique amie !
D'un bonheur qui fuit sans retour
Cessons de rappeler l'image ;
Et des pertes du tendre amour
Que l'amitié nous dédommage.
Je quitte enfin ces tristes lieux
Où me ramena l'espérance,

Et l'Océan entre nous deux
Va mettre un intervalle immense.
Il faut même qu'à mes adieux
Succède une éternelle absence ;
Le devoir m'en fait une loi.
Sur mon destin sois plus tranquille ;
Mon nom passera jusqu'à toi :
Quel que soit mon nouvel asile,
Le tien parviendra jusqu'à moi
Trop heureux, si tu vis heureuse,
A cette absence douloureuse,
Mon cœur pourra s'accoutumer.
Mais ton image va me suivre ;
Et si je cesse de t'aimer,
Crois que j'aurai cessé de vivre.

ÉLÉGIE XII

Cesse de m'affliger, importune amitié.
C'est en vain que tu me rappelles
Dans ce monde frivole où je suis oublié :
Ma raison se refuse à des erreurs nouvelles.
Oses-tu me parler d'amour et de plaisir ?
Ai-je encor des projets, ai-je encor des désirs ?
Ne me console point : ma tristesse m'est chère ;
Laisse gémir en paix ma douleur solitaire.
Hélas ! cette injuste douleur
De tes soins en secret murmure ;
Elle aigrit même la douceur
De ce baume consolateur

Que tu verses sur ma blessure.
Du tronc qui nourrit sa vigueur
La branche une fois détachée
Ne reprend jamais sa fraîcheur ;
Et l'on arrose en vain la fleur,
Quand la racine est desséchée.
De mes jours le fil est usé ;

Le chagrin dévorant a flétri ma jeunesse :
Je suis mort au plaisir, et mort à la tendresse.
Hélas ! j'ai trop aimé ; dans mon cœur épuisé

Le sentiment ne peut renaître.

Non, non ; vous avez fui, pour ne plus reparaître,
Première illusion de mes premiers beaux jours,
Céleste enchantement des premières amours !
O fraîcheur du plaisir ! ô volupté suprême !
Je vous connus jadis, et dans ma douce erreur,

J'osai croire que le bonheur

Durait autant que l'amour même.

Mais le bonheur fut court, et l'amour me trompait.
L'amour n'est plus, l'amour est éteint pour la vie ;
Il laisse un vide affreux dans mon âme affaiblie :

Et la place qu'il occupait

Ne peut jamais être remplie.



TABLE DES MATIÈRES

LA GUERRE DES DIEUX

Chant I	I
Chant II	14
Chant III.	28
Chant IV.	45
Chant V	59
Chant VI.	75
Chant VII.	90
Chant VIII.	105
Chant IX.	121
Chant X.	137
Épilogue.	149
Les galanteries de la Bible	153
Les déguisements de Vénus	223
Tableau I	223
Tableau II	224
Tableau III.	225
Tableau IV.	226
Tableau V	227
Tableau VI.	229
Tableau VII	230
Tableau VIII.	231

Tableau IX.	232
Tableau X.	233
Tableau XI.	235
Tableau XII.	236
Tableau XIII.	237
Tableau XIV.	239
Tableau XV.	239
Tableau XVI.	241
Tableau XVII.	242
Tableau XVIII.	243
Tableau XIX.	244
Tableau XX.	245
Tableau XXI.	246
Tableau XXII.	247
Tableau XXIII.	248
Tableau XXIV.	249
Tableau XXV.	250
Tableau XXVI.	250
Tableau XXVII.	251
Tableau XXVIII.	153
Tableau XXIX.	254
Tableau XXX.	255

POÉSIES ÉROTIQUES

LIVRE PREMIER

Le lendemain.	257
Églogue	258
La discrétion.	262
La frayeur	263
Vers gravés sur un oranger	264
Le remède dangereux.	265
Demain	265
Le revenant	266

Projet de solitude	268
Billet	269

LIVRE SECOND

Le refroidissement	270
A la nuit	271
La rechute	271
Élégie	273
Dépôt	275
A mes amis	275
Aux infidèles	276
Retour à Éléonore	277
Palinodie	279
Le raccommodement	280

LIVRE TROISIÈME

Les serments	281
Souvenirs	282
Le songe	283
Ma retraite	284
Au gazon	286
Le voyage manqué	287
Le cabinet de toilette	288
L'absence	289
L'impatience	290
Réflexion amoureuse	291
Le bouquet de l'amour	291
Délire	293
Les adieux ¹	294

LIVRE QUATRIÈME

Élégie I	295
Élégie II	296
Élégie III	298
Élégie IV	298

Élégie V	299
Élégie VI	300
Élégie VII	301
Élégie VIII.	302
Élégie IX	303
Élégie X	304
Élégie XI	305
Élégie XII	306

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Destenay

